

Aventure au bord du nil

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



POLYB. 212

Barbara Cartland

*Aventure
au bord du Nil*



J'AI
LU

POLY 212

Barbara Cartland

*Aventure
au bord du Nil*



R

ésumé :

Lorsque, cette nuit-là, le hasard conduit Shikara Bartlett face à Philip de Linwood, ils découvrent, surpris, qu'ils n'ont l'un et l'autre qu'une même hâte : fuir Londres. Lui, pour échapper à une dangereuse maîtresse, elle, pour ne pas être contrainte à un mariage odieux.

Las des femmes, Philip rêve d'une croisière en solitaire sur son yacht... Aussi hardie qu'ingénue, Shikara ne veut rien de moins que retrouver son père, le célèbre archéologue disparu en Egypte. Pour y parvenir, elle est prête à affronter tous les dangers. Y compris la colère - et elle sera terrible - de Philip lorsqu'il découvre, en haute mer, que Shikara s'est glissée à bord.

- Il se fait tard. Je dois partir.

Sur ces paroles, le marquis esquissa un mouvement pour se lever du lit.

Inez Shangarry protesta avec vivacité :

- Oh non, Philip, non! Vous ne pouvez pas me quitter ainsi! J'ai encore tellement envie de vous...

Le marquis se dégagea de ses bras et se leva pour rassembler ses vêtements.

Lady Shangarry avait reposé sa tête sur l'oreiller. Sa chevelure noire s'étalait sur son corps nu. Elle était resplendissante.

- Vous ne pouvez pas me laisser si vite... Il est encore tôt, et les occasions sont tellement rares de passer ainsi une soirée ensemble.

Ses yeux brillaient et ses lèvres très rouges le provoquaient...

- Vous êtes très convaincante, Inez, dit le marquis en se dirigeant vers la coiffeuse pour prendre sa cravate.

- Mon désir est bien de vous convaincre. J'aimerais être avec vous le plus souvent possible, dit lady Shangarry d'une voix douce et suave. Vous êtes l'amant le plus séduisant qu'une femme puisse souhaiter avoir dans sa vie.

Le marquis Philip de Linwood noua sa cravate d'un geste élégant. Il saisit sa veste de soirée et se retourna pour contempler cette femme ravissante, véritable bijou dans l'écrin des draps de soie qui garnissaient le lit.

- Je pars pour la campagne demain, dit-il. Je voyagerai de bonne heure. Si je veux être frais et dispos, je ne dois pas tarder à aller me coucher. Vous devriez faire de même.

- Vous n'êtes guère flatteur, dit Inez, piquée. Je veux que vous restiez avec moi, Philip!

Vous pouvez m'accorder quelques minutes encore...

- Je doute que cela ne dure que quelques minutes, répondit le marquis d'une voix amusée.

Il était difficile en effet de croire que l'on pût résister à l'attrait de lady Shangarry, dont la beauté faisait fureur à Londres.

Elle était appréciée par tous les amateurs de jolies femmes, et le marquis passait pour être particulièrement connaisseur.

Il connaissait sa réputation. Mais il savait aussi que toutes les femmes étaient prêtes à s'enflammer pour lui au moindre signe de sa part.

Il n'avait pas succombé immédiatement aux charmes de lady Shangarry. Pourtant, celle-ci s'était comportée envers lui avec l'assurance d'une femme à laquelle peu d'hommes résistent.

Non seulement parce qu'elle était belle mais aussi parce qu'elle savait l'amuser, le marquis avait répondu à l'invite qu'il lisait dans chacun de ses regards, dans chacun des mouvements de son corps, de ses courbes parfaites.

Maintenant, devant son insistance, il se demandait s'il ne commençait pas à la trouver ennuyeuse et s'il convenait de prolonger encore leur liaison.

Tout le monde savait que le marquis pouvait être impitoyable quand il s'agissait de mettre fin à une liaison amoureuse.

Son plus grand plaisir était de lier connaissance, de courtoiser. Malheureusement, la plupart des femmes s'abandonnaient vite, rares étaient celles qui lui échappaient.

A trente-trois ans, Linwood avait réussi à déjouer toutes les ruses et tous les pièges qui lui avaient été tendus pour l'enchaîner dans les liens du mariage. Il préférerait, d'ailleurs, les femmes mariées qui changent continuellement d'amant pour rompre la monotonie de leur vie.

C'est la raison pour laquelle il s'attirait l'hostilité des hommes de son entourage. On chuchotait cette boutade à son sujet : « Il suffit que Linwood fasse son apparition dans une soirée pour que la moitié des hommes présents aient une attaque d'apoplexie. »

Il avait reçu de nombreuses menaces, mais personne n'avait encore réussi à le surprendre en flagrant délit.

Il était si discret, en effet, et si prudent en public que les rumeurs concernant ses liaisons ne pouvaient être confirmées, et on n'avait jamais de preuves contre lui.

- Chéri, vous êtes l'homme le plus séduisant que j'aie rencontré! s'écria Inez qui était restée allongée.

- Vous me flattez, Inez, dit le marquis d'un ton cynique.

- Je suis sincère, reprit-elle avec insistance, je voudrais vous embrasser. Venez! Vous ne pouvez pas me refuser un dernier baiser.

Elle lui tendait les bras, mais Linwood se mit à rire et secoua la tête.

- Je connais trop la chanson!

Lorsqu'un homme se penche sur une femme allongée dans un lit et qu'elle l'attire à elle, il est perdu! Philip ne l'ignorait pas, son intention de fuir n'en fut que renforcée.

« Elle est insatiable! » pensait-il.

Elle ne semblait aucunement fatiguée après l'amour, tandis que lui n'avait qu'un désir : s'échapper de cette chambre, à l'atmosphère saturée de parfums.

La pièce était embaumée par la senteur des fleurs mêlée aux essences exotiques qu'Inez utilisait et dont les vêtements de ses amants restaient imprégnés longtemps après qu'elle les eut quittés.

Elle était, sans aucun doute, extraordinairement belle... Néanmoins, il lui manquait quelque chose que le marquis ne parvenait pas à définir.

Elle l'amusait, certes, par la finesse de son esprit, et elle se montrait en cela supérieure à beaucoup de femmes. Mais, bien que leur relation ait la fougue et l'ardeur de la passion, Linwood ne se sentait pas amoureux...

Comme d'habitude, le cœur de Philip restait froid. Il savait qu'il ne souffrirait pas le moins du monde s'il ne devait plus la voir.

- Je dois partir, Inez, répéta-t-il. Je vous remercie pour cette merveilleuse soirée et j'espère que nous aurons l'occasion de dîner ensemble très bientôt.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. Elle tenta alors de le retenir

et lui dit d'un ton insistant :

- Embrassez-moi, Philip, restez encore un peu près de moi! Je vous désire tant! J'ai tellement besoin de vous! Je ne peux pas me résoudre à vous laisser partir!

Sa voix avait un accent si passionné, elle semblait si déterminée à l'empêcher de s'en aller que le marquis la regarda avec surprise.

C'est alors qu'il entendit un léger bruit venant de la pièce située au-dessous d'eux. Un bruit à peine perceptible, mais il savait qu'Inez Shangarry l'avait entendu, elle aussi.

Pourtant, elle lui serra la main encore plus fort et elle éleva le ton pour répéter :

- Je vous aime, Philip! Je vous aime! Embrassez-moi! Je vous en supplie, embrassez-moi!

Linwood dégagea sa main et, sur la pointe des pieds, se dirigea non vers la porte du couloir, mais vers celle donnant sur une chambre qu'occupait lord Shangarry lorsqu'il était là.

La pièce était dans l'obscurité. Le marquis la traversa rapidement et écarta les rideaux de la fenêtre.

C'était une nuit étoilée. La lune apparaissait entre les nuages poussés par le vent.

Le marquis ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors. Comme il s'y attendait, il aperçut un toit, trois mètres plus bas environ. Le toit des écuries. Sans perdre de temps, il enjamba le rebord de la fenêtre puis, après s'être pendu par les bras, il se laissa tomber sur le toit avec souplesse.

Il s'avança jusqu'au bord et se laissa glisser le long d'un tuyau d'écoulement jusqu'à ce que ses pieds touchassent les pavés irréguliers du sol.

Le marquis se dissimula alors prestement dans l'ombre de la porte des écuries. Puis il leva les yeux vers la fenêtre par laquelle il s'était enfui.

Il n'eut que quelques secondes à attendre.

La tête d'un homme apparut; il le vit se pencher et scruter le toit, puis les environs.

Linwood ne bougeait pas. Lorsqu'il reconnut lord Shangarry, il comprit qu'il venait d'échapper de justesse à un piège bien monté.

C'était sûrement une sorte de sixième sens, pensa-t-il, qui lui avait fait se méfier de l'insistance qu'Inez mettait à le retenir. Un instinct infailible en ce qui concernait les femmes.

Depuis quelque temps, il se disait d'ailleurs que le tempérament possessif d'Inez pouvait devenir dangereux pour lui.

Il savait bien quelle aurait été l'alternative si, comme elle l'avait escompté, son mari les avait surpris.

Ou bien Shangarry aurait divorcé, et pour éviter un scandale retentissant, le marquis se serait vu dans l'obligation d'épouser Inez ou bien, ce qui était plus probable, lord Shangarry aurait exigé une importante somme d'argent en guise de dédommagement.

En le voyant ainsi penché à la fenêtre, il eut la certitude qu'ils avaient mis au point ensemble ce complot.

Maintenant, en y réfléchissant, il se rappelait avoir entendu dire au club que Shangarry était très endetté. Cela concordait d'ailleurs avec certaines confidences qu'Inez avait pu laisser échapper.

Que pouvaient-ils donc espérer de mieux que soumettre au chantage, discrètement bien sûr, quelqu'un d'aussi riche que lui?

Ils savaient très bien tous deux qu'il n'avait aucun désir de se laisser entraîner dans un procès et qu'il avait les moyens de réparer élégamment ses écarts de sa conduite.

« Quel idiot j'ai été! » pensa Linwood.

Et tandis que lord Shangarry, abandonnant sa proie, refermait la fenêtre, il jura à voix basse :

« Au diable les femmes! Au diable toutes les femmes! Je les hais toutes... depuis toujours! »

La violence avec laquelle il s'exprimait le surprit lui même. Pourtant, c'était la vérité. Il n'aimait pas les femmes.

Bien sûr, il trouvait un plaisir éphémère en leur compagnie lorsqu'elles savaient se plier à ses désirs, mais il n'en avait jamais rencontré une qu'il préférât à l'amitié d'un homme, ou qu'il ait eu du

regret à quitter.

La façon dont Inez s'était comportée ce soir lui semblait tout à fait typique des agissements féminins.

En se remémorant un passé récent, il voyait très bien comment elle avait manœuvré pour le séduire. Et le fait que tant d'hommes chantent ses louanges l'avait fait paraître plus désirable à ses yeux qu'elle ne l'était en réalité.

En effet, il n'avait rien trouvé en elle de différent de ses autres liaisons.

Il ne pouvait se pardonner de s'être conduit avec la légèreté d'un joveuseau, au risque de se retrouver dans une situation qui lui aurait fait perdre toute dignité.

« Qu'ils soient maudits... Qu'ils soient maudits tous les deux! » jura Linwood.

Puis, quand il fut certain que lord Shangarry ne guettait plus à la fenêtre, il sortit de sa cachette.

En passant le long des écuries, il entendait les chevaux dans leurs stalles et parfois même le sifflement d'un palefrenier attardé à panser quelque bête.

Le marquis connaissait bien cette odeur de cuir, de foin et de vie animale. Cela lui rappelait la campagne. Il était fatigué de Londres, de ses mondanités et de ses intrigues, surtout lorsqu'elles le concernaient directement.

Soudain, il s'arrêta en s'apercevant qu'il avait laissé derrière lui deux pièces à conviction : son chapeau et son pardessus.

Il les avait complètement oubliés jusqu'au moment où le vent de janvier, qui s'engouffrait entre les bâtiments, le fit grelotter et l'air glacé lui piqua le front.

Shangarry avait sûrement remarqué le chapeau et le pardessus dans l'entrée, et il devait être en train de discuter avec sa femme de la façon d'en tirer le meilleur parti.

Linwood serra les dents de colère.

Pourquoi n'avait-il pas montré plus de méfiance lorsque Inez lui avait

affirmé que son mari ne serait pas à Londres ce soir-là?

- Patrick est parti rendre visite à des amis à Epsom, lui avait-elle dit, il veut voir leurs chevaux et, comme la nuit tombe très tôt, il ne pourra pas rentrer ce soir.

Cette explication lui avait alors paru tout à fait plausible. Mais maintenant, le marquis se disait qu'il avait été très naïf de penser qu'un homme qui tient à sa femme puisse la laisser seule à Londres quand il se doute fort bien par qui il sera remplacé pendant son absence.

« Pour une fois, j'ai sous-estimé ma propre réputation », se dit-il.

Il ne pouvait plus rien y faire désormais, mais penser à son chapeau et à son pardessus doublé de satin rouge, posés sur un siège en acajou du vestibule, lui était insupportable.

Lorsqu'ils étaient rentrés du restaurant où ils avaient dîné dans un salon particulier pour ne pas être remarqués, leur désir était si ardent qu'Inez l'avait entraîné dans l'escalier sans même lui proposer le moindre alcool au salon.

Les paroles d'Inez lui revenaient maintenant à l'esprit. Elle lui avait dit de laisser ses affaires en bas, et il s'était débarrassé de son chapeau et de son pardessus sans y attacher autrement d'importance.

Puis elle l'avait précédé à l'étage. La faible lumière du gaz d'éclairage faisait ressortir la blancheur du cou et des épaules que sa robe découvrait.

« Je n'ai que ce que je mérite! se dit Linwood, à mon âge et avec l'expérience que j'ai, je devrais savoir que l'on ne peut faire confiance à personne, et surtout pas à une femme! »

Les reproches qu'il se faisait à lui-même ne suffisaient cependant pas à le réchauffer. Il accéléra le pas en s'engageant dans une rue bordée de demeures résidentielles.

Il n'avait parcouru que quelques mètres, lorsque un objet lourd tomba bruyamment à ses pieds. Instinctivement, il fit un bond en arrière.

Reprenant ses esprits, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une élégante valise de celles qui accompagnent les ladies dans leurs déplacements.

Le marquis la considéra avec surprise.

En levant la tête pour voir d'où la valise était tombée, il entendit quelqu'un appeler :

- A l'aide! A l'aide!

A son grand étonnement, il vit une femme agrippée à une corde. Sa jupe large flottait autour d'elle et semblait la maintenir suspendue dans l'espace.

Philip s'aperçut alors que la corde n'était pas assez longue pour permettre à la fugitive de toucher le sol.

- A l'aide! cria-t-elle à nouveau. A l'aide!

Linwood s'avança et tendit les bras pour la saisir aux hanches.

Elle lui parut toute légère. Quand il fut sûr de bien la tenir, il lui dit:

- Vous pouvez lâcher la corde, n'ayez pas peur.

Elle se pencha pour prendre appui sur les épaules du marquis. Il la fit glisser lentement et lui entoura la taille pour la poser à terre.

Il découvrit qu'elle était richement vêtue de soie. Son parfum rappelait celui des fleurs fraîches.

Elle secoua sa jupe et baissa les manches de la veste ajustée qu'elle portait.

- Merci, dit-elle, je me doutais que la corde ne serait pas assez longue, il fallait quand même que je tente ma chance.

- Où est l'amoureux qui doit vous accompagner dans votre escapade? demanda le marquis d'un ton amusé. Il devrait être au rendez-vous!

- Il ne s'agit pas du tout de cela! protesta la jeune femme d'un ton tranchant.

La lune était très brillante ce soir-là. Philip pouvait voir qu'il s'agissait d'une très jeune personne. Lorsque le vent soulevait les bords de son chapeau, il distinguait un petit visage aux traits fins et il lui semblait deviner de grands yeux.

- Vous n'avez donc aucun rendez-vous? insista-t-il.

- Non. Au contraire, je fuis un homme! dit-elle. Si vous voulez savoir la vérité, je hais les hommes! Je les hais tous!

Linwood se mit à rire, et comme elle le regardait avec surprise, il s'expliqua :

- C'est justement la réflexion que je venais de me faire! Mais, dans mon cas, il s'agissait des femmes!

Elle ne parut pas intéressée par sa remarque et se pencha pour prendre sa valise.

Elle paraissait trop lourde pour elle : elle la souleva à deux mains. Son visage était si juvénile que le marquis eut un remords :

- Je devrais peut-être vous dissuader de vous enfuir ainsi toute seule. Vous ne réussirez pas à vous débrouiller, sans personne pour vous accompagner! Allons, soyez sage. La situation n'est sûrement pas aussi affreuse que vous l'imaginez. Rentrez chez vous et réfléchissez.

- Il n'en est pas question!

- Mon devoir est donc de vous y obliger, répondit Linwood.

L'inconnue poussa un cri et laissa tomber la valise à ses pieds. Avant que le marquis ait eu le temps de comprendre ce qui arrivait, elle descendait la rue en courant avec la rapidité et la légèreté d'un oiseau qui s'envole.

- Hé! Arrêtez! cria le marquis. Après tout, je ne suis pas responsable de vous. Attendez, vous dis-je!

Il prit le bagage et s'apprêtait à courir à la suite de la jeune fille lorsqu'il vit quelqu'un sortir de l'ombre au bout de la rue. Il entendit la fugitive pousser un cri d'effroi.

Chargé de la valise, qui était en effet assez lourde, le marquis la rejoignit d'un pas rapide.

Il aperçut alors un de ces mendiants qui traînent nuit et jour dans l'espoir de gagner quelques pence en tenant un cheval ou à l'occasion, en faisant les poches d'un passant.

- J' l'ai attrapée! J' la tiens! criait l'homme tandis que Linwood approchait.

- Laissez-moi! Ne me touchez pas! disait la jeune fille en colère, tout en s'efforçant de dégager sa main.

- Lâchez-la! ordonna le marquis sur un ton de commandement. (Il chercha une pièce dans sa poche et la jeta sur le trottoir.) Et maintenant, disparaissez!

L'homme se pencha pour ramasser l'argent et s'éloigna.

La jeune fille se frottait les poignets. Linwood se tourna vers elle :

- Ce n'est pas la peine de me fuir. Ce que vous faites ne me regarde pas, mais vous voyez déjà qu'une jeune fille qui se promène seule dans les rues, à cette heure de la nuit, court certains risques.

- Je pensais louer une voiture...

- Vous allez sûrement en trouver une à Grosvenor Square, indiqua le marquis. C'est là que je vais. Si vous voulez, je peux vous aider à porter votre valise.

- Merci, acquiesça la jeune fille. J'avais projeté de prendre un fiacre à la station de Berkeley Square. (Elle s'arrêta, puis ajouta :) Je ne suis jamais montée dans un fiacre. Ce sera déjà le début de l'aventure!

- Si vous cherchez l'aventure, dit le marquis, j' imagine qu'il en existe de moins dangereuses que de se promener à Londres au milieu de la nuit.

- Je ne fais pas cela pour mon plaisir, répliqua-t-elle avec froideur. Je dois absolument m'enfuir! Si je reste...

Elle se tut, comprenant soudain qu'elle avait été trop loin dans ses confidences, et ils continuèrent en silence.

Le vent qui les fouetta lorsqu'ils atteignirent Carlos Place fit grelotter Linwood. Il remarqua que sa compagne grelottait aussi.

- Vous n'avez pas pris de manteau? Demanda-il.

- J'ai un châle dans ma valise, répondit-elle, mais je voulais être libre de mes mouvements pour descendre par la corde.

- Ce n'est pas le moyen le plus simple pour sortir de chez soi, observa-t-il.

- Le laquais de service est posté dans l'entrée, dit la jeune fille comme s'il avait parlé sérieusement. Et si j'étais passée par la porte de service, j'aurais pu réveiller un domestique ou le laquais qui dort dans la

remise.

- Je comprends!

Elle perçut une pointe de moquerie dans sa voix et s'exclama avec colère.

- Vous pouvez bien rire, il n'empêche que j'ai du organiser tout cela avec le plus grand soin. C'est pour cela que j'ai voulu fuir quand j'ai cru que vous alliez faire échouer mes plans.

- C'est tout à fait naturel! approuva Linwood.

- Maintenant, mon unique désir est de trouver une voiture !

- Où vouliez-vous aller? demanda le marquis. Les cochers n'aiment pas faire de longues courses à cette heure de la nuit.

- Je pars pour l'Egypte.

- Pour l'Egypte?

Le marquis ne put cacher sa surprise.

- Je vais retrouver mon père.

- Et vous comptez vraiment effectuer ce voyage seule?

- Il n'y a personne pour m'accompagner, dit-elle. Je dois prendre le premier train pour Southampton avant que mon oncle n'ait découvert ma disparition.

Le marquis la considéra avec surprise. Soudain, il se rappela sa propre situation et une idée lui traversa l'esprit.

Son yacht était justement ancré dans la baie de Southampton, et s'il quittait Londres avant que Shangarry ne lui ait demandé un rendez-vous pour lui remettre son chapeau et son manteau, et avoir avec lui une explication, il serait absolument « hors de danger ».

S'il avait quitté l'Angleterre, les Shangarry n'auraient plus qu'à chercher un autre imbécile pour payer leurs dettes.

Il leur serait certainement impossible d'attendre son retour, si leurs créanciers étaient aussi peu complaisants qu'il avait cru le comprendre.

Philip se réjouit de la solution qu'il venait de trouver : au lieu d'attendre un mois ou deux, comme il en avait l'intention, il allait partir immédiatement en Méditerranée.

Cela ne surprendrait personne. Il faisait trop froid pour la chasse; et quoi de plus naturel que quitter Londres au mois de janvier?

De plus, ce serait une victoire sur Inez Shangarry et une façon de faire échouer ses plans machiavéliques!

- Ils seront bien attrapés! murmura-t-il entre ses dents.

Il avait oublié qu'il n'était pas seul.

- Vous avez dit quelque chose? demanda sa compagne.

- Je me parlais à moi-même, répondit-il.

Ils étaient déjà arrivés à Grosvenor Square; malheureusement, aucun fiacre n'y stationnait.

- Il est sûrement trop tard! dit la jeune fille nerveusement.

- C'est ce que je craignais! renchérit Linwood. Mais j'ai une proposition à vous faire. Je crois avoir trouvé la solution de votre problème.

- De quoi s'agit-il? demanda-t-elle.

- Je dois moi-même quitter Londres ce matin. Je compte, comme vous, embarquer à Southampton mais il me faut d'abord consulter les horaires des trains. (Il était arrivé devant sa maison. Il continua d'expliquer :) Les trains directs, comme vous le savez peut-être, partent de Nine Elms, juste avant Clapham Junction. Si cela ne vous ennuie pas d'attendre, le temps que je regarde dans l'indicateur Bradshaw, mon valet vous trouvera un fiacre qui vous conduira à la gare.

- Je ne peux pas vous accompagner? demanda la jeune fille.

Le marquis la regarda d'un air surpris.

- Excusez-moi, fit-elle, honteuse. Ce n'est sûrement pas correct de vous demander cela.

- Mais si, c'est une très bonne idée! répondit Philip. Je vous prie de me

pardonner de ne pas y avoir pensé moi-même, mais je n'ai pas l'habitude de rencontrer des jeunes femmes qui partent pour l'Égypte!

- J'ai beaucoup voyagé, dit la jeune fille comme pour le défier, et vous n'avez pas à vous faire de souci pour moi.

- Je ne m'en fais aucun, répondit le marquis, mais si je puis vous être utile en vous accompagnant jusqu'à la gare, ce sera avec plaisir.

Il fit quelques pas vers la porte.

C'était une demeure de dimensions impressionnantes. Sa compagne la considéra d'un air hésitant avant d'avouer :

- Je ne devrais... peut-être pas... rentrer seule... avec vous?

- Si vous vous préoccupez de la bienséance, répondit le marquis, ce n'est pas plus choquant que d'être sortie de chez vous au bout d'une corde. Et si vous vous méfiez de mes intentions, je puis vous affirmer que je disais la vérité en déclarant que je déteste les femmes.

- Tout comme je hais les hommes! affirma-t-elle avec un sourire qu'il trouva charmant.

- Nous voilà donc d'accord au moins sur un point, dit Linwood. Je pense que vous feriez mieux de rentrer, au lieu de piétiner dans ce froid.

- Je vous remercie, répondit sa compagne d'un ton plein de dignité. Il est vrai que je suis transie...

Le marquis frappa à la porte. Le laquais qui était assis dans l'entrée ouvrit presque aussitôt.

Il parut surpris de voir le marquis arriver à pied, sans chapeau ni manteau, une valise à la main.

Philip lui tendit le bagage et ordonna :

- Servez des boissons chaudes dans la bibliothèque, James, ainsi que quelque chose à manger. Puis demandez à Hignet de descendre.

- Très bien, mylord.

Philip traversa le vestibule et ouvrit une porte.

Il entra à la suite de la jeune fille dans une grande bibliothèque dont les fenêtres donnaient sur un jardin.

Plusieurs lampes étaient allumées. Le laquais qui les avait précédés remonta la flamme du gaz. La pièce était confortablement meublée, toute tapissée île livres; elle donnait une impression de luxe et de bien-être.

Le marquis se dirigea vers un secrétaire et ouvrit plusieurs tiroirs avant de trouver ce qu'il cherchait. Il se rapprocha alors de la cheminée devant laquelle la jeune fille s'était accroupie.

Elle tendait ses mains vers le feu.

- J'ai vraiment été stupide de ne pas emporter de manteau, dit-elle. Maintenant que j'y pense, j'aurais pu le jeter par la fenêtre, avec ma valise.

- Il s'en est donc fallu de peu, répondit le marquis, que je ne reçoive en plus un manteau sur la tête!

- Comment imaginer que quelqu'un se trouverait juste en dessous, à cette heure de la nuit?

Elle tourna son visage vers lui et il s'aperçut qu'il ne s'était pas trompé en la devinant charmante.

Elle avait de grands yeux gris foncé et semblait fragile tant elle était fine.

- Nous devrions peut-être faire les présentations? suggéra Linwood. Je suis curieux d'apprendre ce qui a pu vous décider à entreprendre seule ce long et périlleux voyage.

- Mon nom est Shikara Bartlett.

- Shikara? répéta le marquis. Je n'ai encore jamais entendu ce prénom-là.

- Il est d'origine indienne, expliqua-t-elle. Mon père est parti en exploration en Inde peu de temps avant ma naissance. Alors, maman a décidé de me donner un prénom exotique.

- Votre père est explorateur?

- Non, il est archéologue.

- Bien sûr! s'exclama le marquis. Le professeur Richard Bartlett. J'ai entendu parler de lui.

J'ai même lu un de ses livres sur ses découvertes en Perse.

- Papa est célèbre, dit Shikara, mais je n'ai pas reçu de ses nouvelles depuis neuf mois et je suis inquiète... très inquiète de ce qui a pu lui arriver.

- Il séjourne en Egypte, n'est-ce pas?

- Oui. Il est parti au printemps dernier pour rencontrer un homme du nom d'Auguste Mariette qui venait de faire des découvertes extraordinaires près des pyramides. Il avait écrit à ce sujet à papa, qui décida de le rejoindre sans plus attendre! C'est pourquoi il a demandé à son frère, sir Hardwin Bartlett, avec lequel nous vivions, de s'occuper de moi.

- Je crois avoir déjà rencontré sir Hardwin, murmura le marquis en fronçant les sourcils.

- J'en suis vraiment désolée pour vous, dit Shikara. C'est un homme horrible, borné et têtu, et je le déteste! Si je n'avais pas de sens moral, je suis sûre que je l'aurais tué avant de partir.

- Vous êtes bien violente! Le tuer... simplement! ironisa Linwood.

- C'est facile de rire! s'écria Shikara en colère. Vous ne savez pas ce que j'ai enduré en vivant chez lui.

En parlant, elle ôta son chapeau, découvrant une chevelure blonde aux reflets dorés que les flammes faisaient scintiller. Philip s'aperçut qu'elle était non seulement jolie mais qu'elle avait aussi un charme étrange et inconnu pour lui.

- Quelle que soit la personnalité de votre oncle, dit-il, c'est tout de même un peu fou de vous enfuir comme cela, sans tenir compte des difficultés que vous allez devoir surmonter en voyageant ainsi.

- Aucune difficulté ne saurait être pire que celle d'essayer de faire comprendre à oncle Hardwin que je n'ai aucunement l'intention d'épouser lord Stroud !

- Stroud? s'exclama le marquis. C'est un membre du club, il n'est déjà plus tout jeune!

- Il a quarante-quatre ans, pour être exact! dit Shikara. Oncle Hardwin pense qu'il pourrait exercer une sage influence sur moi et comme il est mon tuteur, il ne me laisse pas le choix...

Il veut absolument que je me marie avec cet homme-là.

- Je dois reconnaître que c'est absurde, dit le marquis. Vous êtes bien trop jeune pour épouser quelqu'un de l'âge de Stroud.

Il se rappelait avoir rencontré lord Stroud à différentes réunions parlementaires. Il avait même eu quelques entretiens avec lui au White's. Il l'avait toujours considéré comme un homme lourd et ennuyeux, qui aimait s'engager dans des discussions interminables, durant lesquelles il imposait son opinion sans écouter celle des autres.

- Vous comprenez, c'est qu'il y a un héritage en jeu, précisa Shikara sur un ton de confiance. (Linwood haussa les sourcils et elle continua :) Je sais bien qu'il est vulgaire de parler d'argent, mais je ne crois pas que lord Stroud, ni d'ailleurs les autres hommes qui m'ont fait la cour, se seraient montrés aussi prévenants si oncle Hardwin ne leur avait parlé de la petite fortune qui me reviendra à ma majorité.

- Ne pensez-vous pas que vous sous-estimez vos propres charmes? dit le marquis.

- Je pense plutôt qu'ils veulent mettre la main sur les cent mille livres que ma mère m'a laissées en mourant.

- En effet, c'est une somme! acquiesça le marquis.

- Mais je suis bien décidée à n'épouser aucun d'entre eux, continua Shikara, quels que soient les agissements d'oncle Hardwin.

- Que voulez-vous dire par là? demanda le marquis.

- Eh bien, il a menacé de me battre, de m'enfermer dans ma chambre, au pain sec et à l'eau. Il a essayé tous les chantages mais je ne céderai pas... A aucun prix! Même s'il doit me tuer!

Elle s'exprimait avec tant de conviction que Philip ne put s'empêcher de sourire. Toute fragile qu'elle était, elle grondait comme une tigresse.

Il comprit que ce serait une grave erreur pour lui d'être impliqué dans les démêlés de Shikara. En effet, c'était tout à fait différent de venir au

secours d'une jeune fille suspendue au bout d'une corde, et d'aider une héritière à échapper à son tuteur légal!

- Vous avez sûrement d'autres parents? suggéra-t-il.

- S'ils voulaient me recueillir... ce dont je doute fort, répondit Shikara. Ils ont tous trop peur d'oncle Hardwin pour s'opposer à sa volonté. C'est le chef reconnu de la famille. Et papa disait toujours qu'il valait mieux se taper la tête contre un mur plutôt qu'essayer de le faire changer d'avis. (Elle fit une pause puis ajouta à voix basse :) Il a décidé de me marier à lord Stroud alors que cet homme me répugne autant qu'un reptile.

- Je le comprends, acquiesça Linwood. Et pourtant...

Il s'arrêta.

En fait, il ne désirait pas sermonner Shikara, mais il fallait bien qu'elle sache qu'il ne voulait pas être mêlé à ses problèmes.

Il ouvrit l'indicateur Bradshaw qu'il tenait à la main. Après avoir tourné quelques pages, il annonça :

- Il y a un rapide au départ de Nine Elms, à 7 heures. Il arrive à Southampton à 9 h 50. Cela nous fait partir d'ici vers 6 heures.

- Il n'y a pas d'autre train, plus tôt? demanda Shikara. Les domestiques se lèvent à 5 heures et demie et je crains qu'on ne découvre la corde.

- Il y en a un à 6 h 30, dit Philip, mais il n'arrive pas avant, car il s'arrête à chaque gare.

- Dans ce cas, je prendrai le rapide, décida-t-elle. De toute façon, personne n'aura l'idée de venir m'y chercher.

- C'est en effet bien improbable, approuva le marquis, et si vous utilisez ma voiture pour vous rendre à la gare, il est aussi improbable que votre oncle devine que je vous escorte.

- Vous avez raison, acquiesça-t-elle, je vous remercie de votre compréhension.

La porte s'ouvrit. Le valet du marquis fit son apparition.

- Vous m'avez demandé, mylord?

Il parlait d'une voix calme, comme s'il trouvait tout à fait naturel d'être ainsi réveillé au milieu de la nuit.

- Oui, Hignet, répondit Linwood. nous partons pour Southampton à 6 heures. Nous allons embarquer sur le yacht. Préparez les bagages nécessaires.

- Pour quelle destination, mylord, le sud ou le nord?

- Je pars en Méditerranée, peut-être au Maroc, répondit le marquis.

- Très bien, mylord.

- Ce n'est pas la peine de déranger Mrs Kingdom, ajouta Linwood. Vous allez conduire cette jeune fille dans une des chambres pour qu'elle puisse faire un peu de toilette. J'ai demandé des boissons chaudes et une collation. Je pense qu'on est en train de les préparer?

- Le chef a été mis au courant, mylord, répondit Hignet. Et il vous faut des provisions pour le voyage. Désirez-vous un repas pour deux?

Le marquis hésita un moment avant de répondre :

- Deux repas, Hignet. Je pense que cette jeune personne préférera voyager dans un compartiment pour dames.

- Très bien, mylord.

Shikara, son chapeau à la main, s'avança vers le valet.

- Demandez à Hignet tout ce dont vous avez besoin, dit Linwood.

- Merci, répondit-elle.

Quand il fut seul, le marquis resta debout, les yeux fixés sur le feu. Sa situation lui revint à l'esprit.

Il avait la certitude que le meilleur parti à prendre était de quitter l'Angleterre. Même si cela froissait son orgueil d'avoir ainsi à s'enfuir, il savait qu'il serait encore plus humiliant d'être déshonoré et soumis au chantage de Shangarry.

Cela lui servirait de leçon pour l'avenir. Il s'en fit le serment.

Philip s'était toujours refusé à avoir recours aux courtisanes, car l'idée qu'elles vendaient leurs charmes lui déplaisait.

Il finissait pourtant par se demander s'il y avait une très grande différence entre les femmes qui demandaient ouvertement de l'argent et celles qui attendaient des bijoux ou d'autres faveurs, en échange de leur prétendu « amour ».

Tout cela le dégoûtait... Il se réjouit à la perspective de quitter Londres et ses intrigues.

Il évoqua avec plaisir l'élégance de son yacht, qui attendait à Southampton. Quelle chance qu'il ait été mis à l'eau le mois dernier!

Philip était impatient de l'essayer, et bien que l'on ne puisse prévoir comment serait la mer au mois de Janvier, il n'y avait aucune raison pour que les tempêtes fussent pires qu'en mars ou en avril.

Personne ne peut, d'ailleurs, à aucun moment de l'année, être sûr du temps, Philip ne l'ignorait pas.

De toute façon, ni lui ni Hignet n'avaient jamais le mal de mer. Ils avaient déjà fait de nombreuses traversées ensemble et son valet avait supporté sans défaillir les plus fortes tempêtes.

Le marquis était aussi joyeux qu'un écolier à l'approche des vacances.

- Je vais séjourner dans un pays arabe, décida-t-il. Là au moins, les femmes sont tenues à l'écart, et avec leur voile sur le visage, elles ne sont une tentation pour personne.

Il se mit à rire, tout en ayant conscience qu'il lui faudrait un certain temps pour se remettre de sa mésaventure.

Son esprit était encore occupé par Inez Shangarry lorsque Shikara ouvrit la porte.

Elle avait retiré sa veste et portait à présent un châle qui couvrait un corsage de mousseline en dentelle. Elle lui parut encore plus jeune et plus fragile.

Elle était suivie par deux laquais chargés d'une table qu'ils disposèrent devant le feu.

- Le chef demande votre indulgence, mylord, dit l'un d'eux au marquis. Comme monsieur est pressé, il n'a préparé que des plats simples. Il espère que monsieur ne sera pas trop déçu.

- Je pense que cela nous suffira, concéda Linwood..

Le second valet ouvrit une bouteille de vin. Après l'avoir goûté, le marquis hocha la tête.

- Vous boirez bien un peu de bordeaux, miss Bartlett? dit-il à Shikara. Cela vous réchauffera et vous donnera de la force pour le voyage.

- J'ai surtout très faim, répondit Shikara. J'ai eu une discussion avec oncle Hardwin avant le repas et j'ai refusé de dîner avec lui. En représailles, il n'a rien fait monter dans ma chambre.

- Vous allez donc pouvoir vous rattraper, suggéra le marquis.

Il remarquait, en dépit des excuses du chef, qu'il y avait beaucoup de plats en argent.

En fait, le repas était si copieux que, même avant le dessert, Shikara déclara qu'elle était rassasiée.

- Hignet veillera à ce que vous ayez une collation pour votre voyage dans le train, dit Linwood. Et comme nous arriverons très tôt à Southampton, vous trouverez sûrement un bateau qui partira dans la journée. Je ne crois pas que le Bradshaw donne les horaires des bateaux.

- Je ne me fais pas de souci pour cela, affirma Shikara avec confiance, et une fois en mer, je serai vraiment hors d'atteinte d'oncle Hardwin.

- Il vous fait si peur? s'étonna Philip. Vous ne paraissez pourtant pas être le genre de personne à vous laisser intimider.

- Pour être franche, je le crains, avoua Shikara d'une petite voix. Il est si grand! Et lorsqu'il dit qu'il me battra si je n'accepte pas de me marier avec lord Stroud, je sais qu'il le fera.

- Votre père n'approuverait sûrement pas ces procédés!

- Non, bien sûr que non! Papa est l'être le plus doux que l'on puisse imaginer. (Elle eut un sourire triste en poursuivant :)

Malheureusement, il semble oublier mon existence quand il découvre la tombe d'une femme qui vivait il y a trois mille ans, ou quelque statuette d'animal qui a perdu la tête ou une patte.

Le marquis sourit aussi et hocha la tête :

- Ce doit être difficile parfois, mais ce sont malheureusement les inconvénients que l'on doit supporter quand on a un père célèbre,

déplora-t-il.

- Je voudrais surtout savoir ce qui a pu lui arriver, continua Shikara. J'ai écrit à M.

Mariette, mais il n'a pas dû recevoir ma lettre. Oncle Hardwin pense que papa est sûrement mort!

- Comment peut-il en être certain?

- Papa m'envoyait toujours de ses nouvelles au moins une fois par mois... il n'y manquait jamais-tout comme il écrivait chaque semaine à maman quand il partait en exploration.

- Votre mère est donc morte?

- Oui, il y a trois ans. Si elle était encore en vie, elle ne laisserait pas oncle Hardwin me marier avec quelqu'un que je... n'aime pas.

- Je croyais que vous détestiez les hommes? demanda Philip. Vous pensez pourtant pouvoir aimer quelqu'un... d'autre?

- Non! non! Je ne pourrai jamais aimer un homme, affirma Shikara d'un ton convaincu. Je les hais quand ils cherchent à m'intimider, et je les hais quand ils font les yeux doux et qu'ils veulent m'approcher. (Elle poussa un léger soupir avant d'ajouter :) Lorsque j'ai parlé de cela à oncle Hardwin, il m'a dit que je n'étais pas normale; mais je ne vois pas pourquoi je devrais dire que j'aime quelqu'un si ce n'est pas vrai, et si les hommes me dégoutent...

sans exception!

- Je pourrais prendre ces paroles pour un affront! plaisanta Philip.

Elle tourna son regard vers lui et il eut l'impression qu'elle s'apercevait, pour la première fois, qu'il était un homme.

- Mais vous vous êtes différent, puisque vous détestez les femmes! répondit-elle. Si vous me brutalisiez ou si vous aviez un regard langoureux, je vous haïrais de la même façon!

- Je m'en garderais bien! assura-t-il.

- Vous vous moquez de moi à nouveau, dit Shikara d'un ton de reproche. Je ne vois pas pourquoi je vous mentirais, puisque, de toute façon, nous ne nous reverrons jamais.

- Je préfère toujours la vérité en ce domaine.

Appuyant son menton sur sa main, elle le fixa d'un air de profonde réflexion et déclara :

- Je ne crois pas que vous soyez sincère... J'ai le sentiment que vous avez l'habitude de femmes qui n'ont d'yeux que pour vous et qui se plient à tous vos désirs. C'est pour cela qu'elles vous ennuiant.

- Votre intuition est remarquable! s'étonna Philip.

- J'ai dit vrai, n'est-ce pas? demanda Shikara. Vous êtes très riche et vous avez sûrement une horde de femmes à vos trousses. Mais elles ne vous poursuivent que pour votre fortune!

- Comment pouvez-vous être aussi cynique à votre âge!

- Je ne suis pas cynique, répondit Shikara. Je dis la vérité, contrairement à la plupart des gens. Mais ce que je dis provoque toujours des réactions hostiles.

- Si vous avez l'habitude d'être aussi franche que vous venez de l'être avec moi, dit Linwood sèchement, cela ne m'étonne pas!

- Je suis désolée si je vous ai heurté, s'excusa Sliikara. Moi qui devrais plutôt vous manifester de la gratitude pour m'avoir tellement aidée et pour avoir proposé de me conduire à la gare! (En parlant, elle jeta un coup d'œil sur l'horloge.) Ne devrions-nous pas nous préparer?

- Nous ne sommes pas pressés, répondit le marquis, mais ce qui m'inquiète, c'est que vous n'ayez pas de manteau. (Il sonna. Un laquais apparut.) Demandez à Hignet s'il n'y a pas dans la maison un vêtement quelconque qui puisse servir de manteau à cette jeune fille, dit-il. Lady Sarah a peut-être laissé des affaires, la dernière fois qu'elle est venue?

- Je vais me renseigner, mylord.

- Qui est lady Sarah? demanda Shikara avec curiosité.

- C'est ma sœur, répondit Philip. Elle est mariée et habite la campagne. Quand elle vient à Londres, elle se sert de cette maison comme d'un hôtel. Elle laisse toujours une foule de choses derrière elle, que nous devons lui faire envoyer au prix de nombreux désagréments!

(Shikara se mit à rire.) Espérons qu'elle aura, cette fois-ci, laissé quelque chose de vraiment utile...

Son souhait fut exaucé.

Hignet entra, portant sur le bras une cape de velours noir doublée de fourrure.

- C'est tout ce que j'ai pu trouver, mylord. Madame s'en sert généralement pour aller au théâtre.

- Cela fera très bien l'affaire, dit Linwood.

Shikara poussa une exclamation.

- C'est trop beau! Votre sœur ne sera sûrement pas contente d'apprendre que je lui ai emprunté cette cape.

- Nous ne risquons rien d'autre que sa colère, répliqua le marquis. En revanche, si vous attrapez une pneumonie pendant votre voyage, je ne pourrai me le pardonner.

- Dans ce cas, dit Shikara en lui jetant un petit regard de côté, j'accepte votre générosité avec gratitude.

La cape lui allait à merveille.

La confortable voiture du marquis de Linwood, tirée par quatre chevaux, attendait devant la porte, suivie d'une autre pour Hignet et les bagages.

La valise de Shikara semblait minuscule à côté des nombreuses malles du marquis.

La jeune fille monta dans la première voiture, et Linwood la suivit.

Il faisait encore nuit mais les étoiles commençaient à disparaître.

Les chevaux partirent brusquement. Shikara s'adossa aux coussins de la banquette!

- Voilà mon aventure qui commence! s'écria-t-elle d'une voix enthousiaste, et je crois...

oui, je crois avoir réussi ma fugue. Mais je touche du bois, c'est toujours une sage précaution.

- Une très sage précaution, renchérit le marquis avec ironie.

Le train roulait à vive allure. Shikara se sentait enfin libre, à l'abri des machinations de son oncle.

Le valet du marquis lui avait réservé un compartiment voisin de celui de son maître. On l'avait munie d'une chaufferette et d'une couverture pour se garantir des courants d'air.

Blottie dans un coin du compartiment, Shikara était peu à peu envahie par une douce somnolence.

Elle n'avait pas revu Philip depuis le départ mais Hignet, le valet, l'avait assurée que son voyage était payé jusqu'à Southampton et qu'elle n'avait, jusque-là, à se préoccuper de rien.

La jeune fille avait eu la tentation d'insister pour payer son voyage, mais la pensée du prix que devait coûter le passage pour Alexandrie l'en avait dissuadée, malgré sa fierté.

Elle ne possédait que quelques guinées dans sa bourse, mais elle avait emporté les bijoux qui lui venaient de sa mère. Malgré la valeur sentimentale qu'elle attachait à ce modeste trésor, elle serait obligée de vendre l'une de ces pièces en arrivant à Southampton.

Cette pensée acheva de la réveiller. Elle attrapa sa valise dans le filet et en sortit une petite boîte finement décorée. Il y avait là un beau collier de perles, des diamants montés en bague, quelques rubis et des saphirs.

Pour l'avoir entendu raconter cent fois, elle connaissait l'histoire de chacun de ces bijoux.

Le plus gros des diamants, par exemple, était échu à sa mère par héritage, mais la plupart des autres bijoux étaient des cadeaux de son père, rapportés de ses lointains voyages.

Les perles venaient de Perse, les saphirs de Ceylan et les opales de Turquie. Les rubis, son père les avait achetés en Inde lorsque sa mère avait dû rester en Angleterre pour accoucher.

Suivant la tradition indienne, ils étaient délicatement montés sur des émaux ornés de petits diamants et de perles.

Shikara préférait les turquoises. Les pierres n'avaient pas une très grande valeur, mais elle aimait la douceur de leur couleur.

- Je vais vendre une de ces broches, décida-t-elle.

Elle en choisit une, en forme de croissant de lune, sertie de diamants aux reflets bleus. La vente lui procurerait sûrement assez d'argent pour vivre quelques mois.

Par prudence, elle accrocha les autres sur la doublure de son manteau. Elle passa les colliers autour de son cou et les glissa sous son chemisier de dentelle.

Quant aux bracelets, elle ne savait pas comment les dissimuler. A son bras, ils risquaient d'attirer l'attention. Finalement, elle les enveloppa dans un mouchoir et les mit dans sa poche.

« Ainsi, pensa-t-elle, même si je perds ma valise, je ne serais pas démunie. »

La conscience tranquille, elle s'adossa confortablement à la banquette.

Puis elle songea soudain qu'elle avait faim. Elle sortit un sandwich du panier donné par Hignet et se versa un peu de thé.

A Woking, le train fit un premier arrêt. Hignet vint lui demander si elle ne manquait de rien.

- Je vous remercie, j'ai tout ce qu'il me faut, dit Shikara avec un sourire.

- Vous n'avez pas trop froid, j'espère?

- Merci, je suis bien couverte.

- Vous verrez bientôt le soleil, mademoiselle. Nous aussi d'ailleurs, peut-être même avant vous, grâce au nouveau yacht de M. le marquis!

Shikara parut intéressée.

- Le Sea Horse est à ma connaissance le yacht le plus moderne et le plus rapide de toute l'Angleterre. Je suis impatient de le voir! Eh bien, si vous n'avez besoin de rien, mademoiselle...

- Non, je vous remercie. Mais quand nous serons à Southampton, pourrez-vous m'aider à trouver un fiacre ?

- Bien sûr, répondit Hignet. M. le marquis m'a dit que vous pensiez vous rendre directement sur le port. Mais qu'allez-vous faire s'il n'y a pas de bateau en partance?... Le mieux serait sans doute que vous alliez d'abord au Royal Cumberland, c'est là que descend toujours M. le marquis quand nous passons la nuit à Southampton.

Le chef de gare donna un coup de sifflet. Hignet ferma rapidement la portière de la voiture et courut vers les secondes rejoindre le compartiment où il voyageait avec les bagages.

Bercée par le mouvement du train, la jeune fille se reprit à rêver :

« Je réussirai bien à retrouver mon père, pensait-elle. Je le convaincrai d'empêcher oncle Hardwin de me marier à lord Stroud. »

L'image de son oncle la poursuivait encore. Elle s'était rendu compte, dès le premier jour, qu'il lui était hostile.

Il aimait les femmes timides et réservées, approuvant toujours ce qu'il disait. Sa tante avait été tellement écrasée par lui qu'elle n'aurait jamais osé exprimer une opinion contraire à la sienne, tandis que Shikara, elle, était habituée à discuter librement avec son père sur les sujets les plus divers. Elle n'avait jamais pu accepter l'autorité de son oncle.

Celui-ci avait pourtant tenté de la soumettre par tous les moyens. Il avait même plusieurs fois menacé de la battre. C'est d'ailleurs ce qu'il aurait fait, elle en était sûre, si elle avait persisté à refuser lord Stroud.

Que lord Stroud la demandât en mariage était bien la chose à laquelle elle s'attendait le moins. Sans doute venait-il souvent leur rendre visite, mais comme c'était un ami de son oncle, il n'y avait là rien d'étonnant.

Elle avait bien remarqué qu'il recherchait sa compagnie dans les soirées et dans les bals, mais de là à demander sa main...

C'est pourquoi elle avait été stupéfaite lorsque son oncle l'avait fait venir dans son bureau pour l'informer qu'elle allait devoir épouser lord Stroud. Il avait, disait-il, donné son consentement à cette union.

- Lord Stroud? avait dit Shikara ébahie. Je n'en voudrais à aucun prix!

- Vous l'épouserez, avait rétorqué son oncle. C'est l'homme qu'il vous faut pour dompter votre caractère ombrageux. Qui plus est, il a une situation et un rang que toutes les femmes envieraient.

- Toutes, peut-être, mais pas moi! avait répliqué

Shikara. Je me moque bien des titres et je ne me vois pas mariée à quelqu'un qui pourrait être mon grand-père!

Son oncle s'était mis en colère et une violente dispute avait éclaté. Shikara lui avait tenu tête, mais elle avait eu bien du mal à cacher sa peur.

Elle savait que son oncle ne renoncerait pas facilement à ses projets matrimoniaux, et elle se demandait quelle serait sa réaction lorsqu'il apprendrait sa fuite.

L'idée qu'il pût, au dernier moment, l'empêcher de quitter l'Angleterre, la rendait nerveuse et, pendant l'heure qui suivit, elle ne cessa de consulter sa montre.

Malheureusement, le train semblait tramer. Il approchait de Southampton et un brouillard épais venu de la mer l'obligeait à ralentir.

Un instant, Shikara fut prise de panique. Et si l'on était complètement bloqué? Puis elle se rassura : si elle ne pouvait atteindre Southampton, son oncle, au cas où il serait déjà à sa poursuite, en serait lui aussi empêché.

Enfin, le train entra en gare.

Le marquis de Linwood était sur le quai, très élégant dans son manteau de voyage. Il avait l'air préoccupé.

Shikara s'approcha de lui.

- Vous n'avez toujours pas changé d'avis, je suppose? demanda-t-il. Vous ne voulez pas rentrer à Londres?

- Pas du tout, répondit Shikara. Je suis au contraire bien soulagée d'être ici. J'avais l'impression que ce train n'arriverait jamais.

- Dans ce cas, il ne me reste qu'à vous souhaiter bon voyage, miss Bartlett. J'espère que vous retrouverez votre père en bonne santé en Egypte.

- Merci beaucoup... Je vous suis très reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour moi.

- Hignet va s'occuper immédiatement de vous trouver un fiacre, reprit le marquis. Il reviendra ensuite prendre mes bagages.

- C'est très aimable à vous, dit-elle en faisant une petite révérence.

Il la salua et elle se dirigea vers la sortie de la gare. Un fiacre l'attendait déjà.

- J'ai demandé que l'on vous conduise au Royal Cumberland, mademoiselle, dit Hignet en aidant Shikara à monter dans la voiture. (Elle sortit sa bourse, mais il l'arrêta :) Ne nous inquiétez pas, je vais payer le porteur, mademoiselle. Je vous souhaite un bon voyage!

- Merci, Hignet.

Elle lui fit un sourire d'adieu et quand la voiture partit, il lui sembla qu'elle quittait un ami.

« Maintenant, je ne dois compter que sur moi-même », se dit-elle.

Quand ils furent hors de vue de la gare, elle frappa à la vitre de séparation pour ordonner au cocher de la conduire chez le meilleur bijoutier de la ville.

Philip, de son côté, se rendit sur le port, laissant Hignet rassembler les bagages.

Il reconnut de loin son yacht à peine visible dans le brouillard. Le Sea Horse semblait ne plus attendre que lui pour prendre la mer. Le capitaine devait être à bord puisqu'il lui avait demandé de toujours se tenir prêt à lever l'ancre.

Il monta le saluer et l'informer de ses projets. Il voulait ensuite retourner en ville afin de choisir des livres, des journaux et des revues pour le voyage.

A Londres, ou même à la campagne, il n'avait jamais le temps de lire. Mais une traversée était l'occasion idéale pour se plonger dans la lecture.

Après avoir fait une ample moisson chez un libraire proche des quais, il remonta dans le fiacre qui le reconduisit lentement au port. Le brouillard avait encore épaissi.

« Il faudrait que le vent se lève... » pensa-t-il.

Tandis que l'on montait ses colis à bord, il contemplait avec plaisir son bateau.

C'était un yacht superbe, d'une taille peu ordinaire pour un navire de plaisance. Chose rare pour l'époque, il était propulsé par une hélice : la pointe du progrès. Philip l'avait fait construire sur les chantiers de Y Himalaya, le vapeur le plus moderne, qui venait d'être mis à flot pour la « Peninsular and Oriental Line ».

Le marquis en était très fier, et il espérait bien pouvoir prouver sa supériorité à la course de l'île de Wight.

Mais ce qu'il désirait avant tout, plus que l'admiration de ses amis ou l'envie de ses rivaux, c'était de pouvoir naviguer confortablement.

Le Sea Horse lui donnerait entière satisfaction, il en était sûr.

Sa coque blanche qui se précisait peu à peu dans le brouillard avait belle allure et l'on distinguait déjà ses deux mâts légèrement inclinés vers l'arrière et sa haute cheminée.

Son plaisir s'accrut, une fois à bord, lorsqu'il pénétra dans le salon. Il en avait choisi la décoration avec le plus grand soin, jusque dans les moindres détails. Les teintes, le mobilier, les tableaux, tout était en parfaite harmonie.

Il s'installa confortablement dans un fauteuil et

Hignet lui servit une coupe de champagne. Le valet était aussi radieux que son maître.

- A notre voyage, Hignet! dit Philip en levant son verre. Et aux mondes nouveaux que nous allons conquérir!

- Le yacht est bien plus grand que je ne l'imaginais, mylord, et vous avez vraiment pensé aux moindres détails.

- Je l'espère, dit Philip. J'y ai passé assez de temps!

Il jeta un coup d'œil par le hublot.

- Le capitaine a-t-il dit quand nous pourrions lever l'ancre?

- Il pense que le brouillard se dissipera avec la marée montante; le vent se lève déjà.

- Bien! Je vais aller voir le capitaine sur la passerelle, dit le marquis en reposant sa coupe de champagne.

Mais c'était surtout un prétexte pour satisfaire sa curiosité.

Il avait vu son yacht lors de la mise à flot, mais il n'était alors pas entièrement terminé et il n'avait pu se faire qu'une idée assez vague du résultat final.

Le moment qu'il attendait avec impatience depuis deux ans était enfin venu : il allait pouvoir admirer en détail, de ses propres yeux, ce bateau dont il avait lui-même dessiné les plans.

Philip se rendit sur le pont où le capitaine lui présenta les vingt-cinq membres de l'équipage, alignés comme sur un navire de guerre.

- Quand pourrons-nous partir, capitaine? demanda le marquis.

- Il reste encore quelques détails à régler, mylord, ensuite je pense que nous pourrons sortir du port, en prenant certaines précautions, répondit le capitaine. Je connais cet endroit comme ma poche et je ne crois pas prendre trop de risques en levant l'ancre. Sauf si vous y voyez un inconvénient.

En ce qui me concerne, le plus tôt sera le mieux, répondit le marquis, à condition que nous n'allions pas nous échouer sur un rocher, capitaine!

Le capitaine se mit à rire :

- Vous pouvez me faire confiance, mylord, je suis bien trop fier du Sea Horse !

Philip quitta le pont pour retourner au salon où il s'installa pour lire le journal, mais son impatience l'empêchait de se concentrer et il ne put contenir son émotion lorsqu'il entendit le halètement des machines.

Le bateau glissa doucement et quitta lentement son mouillage.

N'y tenant plus, Philip posa son journal et remonta sur le pont.

Le yacht sortait de la baie de Southampton. Le brouillard s'était presque complètement dissipé et un timide soleil de janvier perçait derrière les nuages.

Le marquis passa le reste de la journée sur le pont ou dans le salon, à lire un des romans qu'il venait d'acheter.

Il ne pouvait s'empêcher de se remémorer son aventure de la veille au soir. Il se demandait quelle avait été la réaction de lord Shangarry lorsque celui-ci avait appris que sa proie s'était envolée. Philip imaginait avec délice sa mine déconfite et sa colère devant ses espoirs ruinés, mais en même temps, il se sentait blessé d'avoir été ainsi joué par Inez Shangarry.

Il pouvait difficilement admettre qu'elle n'avait pas été réellement attirée par lui. Si rouée fût-elle, il n'imaginait pas qu'elle pût à ce point simuler un plaisir qu'elle n'éprouvait pas.

Il ne pouvait pourtant pas douter qu'elle complotait avec son mari. Jamais il ne lui pardonnerait cette trahison.

De toutes les femmes qu'il avait connues, aucune n'avait cherché à se venger, même lorsqu'il s'en était séparé. Aucune ne lui avait jamais montré tant de haine.

« Qu'ils aillent au diable, tous les deux! pensa Philip, furieux contre lui-même. Je me suis comporté comme un imbécile, c'est tout! Cela me servira de leçon. »

Et pourtant, malgré l'affront qu'elle lui avait infligé, il savait qu'il serait encore longtemps hanté par la pensée d'Inez.

Quant à Shikara, il l'avait déjà presque oubliée. S'il avait fait de son mieux pour l'aider, il ne pouvait décemment pas s'engager davantage dans une aventure aussi insensée, et il ne voulait pas être mêlé au scandale que sa fuite provoquerait à Londres.

En ce moment même, elle devait, comme lui, avoir quitté le port. Il ne s'était pas renseigné sur les horaires des bateaux pour l'Egypte, mais il pensait qu'avec son assurance, Shikara s'était sûrement très bien débrouillée seule.

D'ailleurs, ce n'était pas le genre de femme à souhaiter la protection d'un homme. Elle voulait son indépendance au risque même de perdre les avantages de sa féminité.

« C'est une femme moderne, pensa-t-il, prête à affronter le désert à dos de chameau ou à essayer de convertir les Bédouins! »

A cette pensée, il se mit à rire en évoquant Shikara, ses grands yeux gris et sa fragilité...

En fin d'après-midi, il fit un léger somme et lorsqu'il se réveilla, il était déjà l'heure de se préparer pour le dîner.

Sa cabine était très spacieuse et très confortable. Il disposait aussi d'une salle de bains particulière, et qui était encore très rare sur les yachts privés de cette époque.

Hignet lui avait fait couler un bain qui effaça la fatigue de sa nuit mouvementée. Il s'habilla comme il le faisait pour aller dîner au club ou quand il se rendait à une soirée chez des amis et descendit au union.

Le marquis avait été aussi exigeant dans le choix du chef que dans celui du capitaine. Il put donc apprécier la qualité du repas qui lui fut servi. Il avait rarement mangé un homard aussi délicatement préparé et une caille aussi savoureuse.

Il fit honneur à tous les plats qu'on lui présenta et apprécia le vin digne d'une grande cave.

Il venait juste de terminer son repas et de reprendre le livre qu'il avait commencé lorsque Hignet entra dans le salon

- Je vous prie de m'excuser, mylord, dit-il, mais je crois avoir découvert quelque chose qui mérite votre attention.

- De quoi s'agit-il? demanda Philip, surpris par le trouble évident du valet qui savait généralement garder son calme en toutes circonstances.

- Si Monsieur le marquis veut bien me suivre, je désirerais lui montrer ce que je viens de découvrir, dit Hignet avec solennité.

Intrigué, Philip se leva et l'accompagna dans le couloir qui menait du salon à sa cabine.

Hignet ouvrit une porte, celle de la cabine que l'on destinait aux invités. Elle était décorée avec raffinement et avait beaucoup de cachet, avec son lit de cuivre et ses meubles de palissandre.

La pièce paraissait vide mais Hignet alla droit au lit et, en-se baissant, dégagea les franges du couvre-pied qui tombaient jusqu'au parquet.

- Regardez, mylord, dit-il simplement.

Le marquis se pencha et aperçut un corps allongé sous le lit.

Il n'eut pas besoin de s'approcher pour savoir de qui il s'agissait. Il aperçut des cheveux blonds étalés sur l'oreiller que Shikara avait trouvé sur le lit, et reconnut la cape de velours noir dans laquelle elle était enveloppée. Elle avait les yeux fermés et ses cils très sombres contrastaient avec la blancheur de sa peau. Sa valise et son sac étaient glissés à côté d'elle.

Linwood la considéra un moment, puis il dit brusquement :

- Réveillez miss Bartlett, Hignet, et demandez-lui de venir me rejoindre au salon.

Il s'éloigna sans attendre de réponse. Il sentait une froide colère monter en lui. Comment avait-elle pu faire cela? Comment avait-elle osé monter à bord du yacht, à son insu? Étrange façon de lui prouver sa reconnaissance!

Il désirait avant tout qu'on le laissât tranquille et se réjouissait d'être enfin seul pour se reposer de sa vie tumultueuse. Il n'avait aucun besoin de compagnie, et avait horreur de devoir supporter la présence et l'humeur des indésirables. La seule chose qu'il lui restait à faire, c'était de demander au capitaine de changer de cap et de débarquer Shikara à Plymouth ou peut-être à Cherbourg.

- Quelle audace! enragea-t-il, quelle audace!

Au bout de quelques minutes, la porte du salon s'ouvrit et Shikara entra.

Elle portait la petite veste dans laquelle il l'avait vue la première fois, mais elle avait laissé ses cheveux dorés retomber librement sur ses épaules.

Elle ouvrait de grands yeux craintifs, mais marchait la tête haute vers Philip qui n'esquissa aucun mouvement pour se lever.

- Eh bien? demanda-t-il sèchement, comme elle restait muette, qu'avez-vous à dire pour vous justifier?

- Je suis... désolée, commença-t-elle, mais je... ne pensais pas... que vous me découvriez si... vite.

- Est-ce là une réponse? continua-t-il. Vous ne pouviez pas espérer rester cachée très longtemps. Je considère votre audace comme un outrage. De quel droit êtes-vous montée à bord?

- Je... Je suis vraiment désolée, répéta Shikara.

Le roulis du bateau l'obligeait à se retenir à une table pour ne pas tomber.

- Puis-je... m'asseoir?

- Avez-vous besoin de ma permission? rétorqua-t-il froidement. Il me semble que vous n'avez pas eu besoin de mon consentement pour vous installer bien à l'aise sur mon yacht.

- Je... ne pouvais pas agir autrement, dit Shikara. Aucun bateau ne partait pour la Méditerranée avant deux jours. Et d'ici là... oncle Hardwin aurait sûrement eu le temps de me retrouver.

- Ce n'est pas mon problème, interrompit froidement Linwood.

- Je... suis allée à... l'hôtel, reprit Shikara, mais on a prétendu que c'était complet. En vérité, je crois qu'on ne voulait pas de moi parce que j'étais seule.

Le marquis restait silencieux; il n'avait, en effet, pas pensé à cela. Il se dit qu'il aurait dû prévenir Shikara qu'un hôtel convenable n'accepterait sans doute pas une jeune fille de son âge, voyageant seule et avec un si maigre bagage. Mais elle semblait si sûre d'elle, si confiante qu'il ne lui était pas venu à l'idée qu'elle pût se heurter à de tels obstacles.

Un instant, il en arriva même à se reprocher de ne pas l'avoir aidée à trouver où se loger.

Mais sa colère était plus forte que ses scrupules rétrospectifs et il ne voulait pas se laisser amadouer.

- Je vous avais conseillé de rentrer chez vous au lieu de vous engager dans cette aventure insensée. Et puis, si vous aviez tellement envie de quitter l'Angleterre, vous auriez pu prendre un bateau pour la France!

Shikara expliqua presque humblement :

- Je... n'avais pas... assez d'argent.

- Voulez-vous dire que vous n'aviez pas pensé à ce que vous coûterait votre folie?

- Non... ce n'est pas cela, répondit Shikara. Bien sûr, je savais que je n'avais pas assez d'argent, mais j'avais emporté les bijoux de ma mère

et je croyais que je n'aurais pas de difficultés à les vendre. (Elle s'arrêta un instant puis continua :) A Southampton, je suis allée chez tous les bijoutiers de la ville. Aucun n'a voulu acheter la broche que j'avais à leur proposer. Ils pensaient peut-être... que je l'avais volée.

Le marquis se leva brusquement et se mit à marcher de long en large dans le salon. Il sentait grandir son irritation.

- Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi insensé que vous! éclata-t-il. Qui vous a permis de croire que c'était à moi de vous sortir de ce guêpier? Car c'est bien ce que vous attendez, n'est-ce pas?

Il criait presque. Il y eut un silence, puis Shikara balbutia :

- Je... ne savais, vraiment pas... où aller, et puis... je me suis fait accoster par un homme...

- Je vous avais prévenue des risques que vous couriez en vous promenant seule dans les rues du port, répondit Philip.

- Alors, j'ai pensé, continua Shikara, que le seul moyen d'être... en sécurité, c'était de venir avec... vous. Je ne vous... gênerai pas... Je resterai à l'écart... Vous pourrez faire comme si vous ne saviez pas que je suis à... bord.

- Est-ce possible? demanda le marquis. De toute façon, je n'ai pas l'intention de m'embarrasser d'un passager indésirable. Il vous reste à choisir entre descendre à Plymouth ou à Cherbourg. (Shikara se taisait. Après un moment, Philip demanda avec sévérité:) Eh bien? Que préférez-vous?

Elle reprit sa respiration et, levant vers lui un regard implorant, elle murmura :

- Je vous en prie... Emmenez-moi un peu plus loin. Si vous me laissez à Cherbourg, je devrai traverser toute la France pour me rendre à Marseille. J'ai déjà fait ce voyage avec mon père, c'est très long et très fatigant, et je crois que j'aurai... peur, toute seule, dans le train.

- Ce serait pourtant une bonne leçon! Cela vous ferait peut-être changer d'avis et reconnaître qu'il serait plus sage de rentrer chez votre oncle.

- Pour me marier avec lord Stroud? demanda Shikara. Jamais de la vie! Je préférerais mourir!

- Mais enfin! s'écria Philip exaspéré. Vous ne pouvez pas continuer ainsi à vagabonder!

C'est complètement insensé! Et vous n'imaginez pas les dangers qui vous guettent!

Shikara baissa la tête, elle semblait perdue.

- Mais que puis-je faire d'autre? demanda-t-elle d'une petite voix.

Le marquis eut l'impression qu'elle allait pleurer.

- Mon Dieu! s'exclama-t-il, qu'ai-je donc fait pour être toujours poursuivi par des folles?

Comment ai-je pu me laisser entraîner dans cette aventure ridicule? Je n'ai aucun devoir envers vous. Je ne vous connaissais pas avant la nuit dernière et j'espérais bien ne plus vous revoir lorsque je vous ai laissée à Southampton.

- Moi aussi! répliqua Shikara retrouvant soudainement son aplomb. Vous vous trompez si vous croyez que c'est votre charme qui m'attire! Je me suis cachée à bord de votre yacht simplement parce que j'avais peur qu'oncle Hardwin soit parti à ma poursuite. C'est la seule raison... même si cela doit blesser votre amour-propre!

Elle parlait avec tant de véhémence que le marquis la regarda, surpris, et ne put s'empêcher de sourire.

- Au moins, nous n'hésitons pas à être francs l'un envers l'autre! dit-il. (Sa colère était soudainement tombée. Il retourna s'asseoir dans son fauteuil.) Parlons sérieusement, continua-t-il. Mais tout d'abord, je vais demander que l'on vous serve un repas; vous n'avez pas dîné et je suppose que vous n'avez pas déjeuné non plus?

- Après toutes ces cruelles paroles, je ne sais pas si je pourrai avaler quelque chose !

répondit froidement Shikara.

- Allons donc! répliqua Philip. Laissez-moi au moins vous offrir une coupe de champagne.

Vous en avez sûrement besoin. Les émotions donnent soif.

Il se leva pour prendre la bouteille qu'Hignet avait laissée dans le seau à glace. Il remplit une coupe et la lui tendit d'un geste calme. Puis il

sonna.

- Vous êtes trop aimable avec moi, brusquement. Je devrais me méfier... dit Shikara. Avez-vous l'intention de me jeter par-dessus bord?

Le marquis ne put s'empêcher de rire.

- C'est une idée, dit-il. Une solution à laquelle je n'avais pas pensé. C'est sûrement le moyen le plus facile pour se débarrasser de quelqu'un. Savez-vous nager? (Shikara hocha la tête affirmativement.) Je m'en doutais! s'écria-t-il. Mais vous seriez capable de rejoindre la rive et vous iriez me dénoncer.

Shikara ne put répondre, car le maître d'hôtel entra.

- Dites au chef de préparer un dîner pour une jeune fille qui meurt de faim et informez le capitaine que je désire le voir. (Tout en parlant, Philip perçut un changement dans l'expression du visage de Shikara. Il hésita un instant puis, au moment où le maître d'hôtel allait quitter la pièce, il ajouta :) Non, ne dérangez pas le capitaine. J'irai moi-même le voir sur le pont un peu plus tard.

Quand la porte fut refermée, Shikara baissa la tête et murmura :

- Je vous en prie, ne me débarquez pas à Cherbourg. Je vous promets de ne pas vous gêner.

- Me gêner? explosa Philip. Mais vous n'avez fait que cela depuis que je vous ai rencontrée l'autre nuit!

- Je sais, reconnut Shikara, mais ce n'est pas ma faute... non vraiment... je vous assure.

- C'est peut-être votre point de vue, répondit-il, mais vous devez bien vous mettre dans la tête que je n'ai pas du tout l'intention de vous conduire jusqu'à Alexandrie.

- Vous pourriez me déposer à Gibraltar? suggéra Shikara. J'y suis déjà passée deux fois avec père, la dernière fois quand j'avais dix ans. Je saurai bien me débrouiller là-bas.

Le marquis pensa que ce n'était pas non plus un lieu très sûr pour une jeune fille de dix-huit ans.

Il se contenta de répondre :

- Je vais y réfléchir.

Il y eut un silence puis, après un instant, Shikara hasarda :

- Vous n'êtes plus aussi en... colère que tout à l'heure, n'est-ce pas?

- J'étais très en colère, c'est vrai. Je dois même reconnaître que je ne me suis pas comporté en gentleman. J'aurais bien pu vous jeter par-dessus bord, si l'idée m'en était venue. C'est d'ailleurs ce que vous auriez mérité.

Elle se mit à rire et Linwood remarqua pour la première fois une fossette au coin de sa bouche.

- J'imagine que vous êtes le type d'homme qui pense d'abord et qui agit ensuite, dit-elle.

Moi, c'est l'inverse : j'agis, et après seulement, je réfléchis.

- Je l'aurais deviné! proféra Philip d'un ton sarcastique.

- Mais ne croyez pas que je regrette ma décision, dit Shikara. Je suis bien trop heureuse d'avoir réussi à m'échapper de chez mon oncle. Et, quoi qu'il arrive, quelles que soient les difficultés qui m'attendent, je ne retournerai jamais chez lui.

- Vous devez cependant vous rendre compte que, quand vous aurez vendu tous vos bijoux, vous devrez faire appel à son aide! objecta Philip. Je suppose que c'est lui qui gère votre fortune, et il peut refuser de vous donner le moindre penny si vous ne rentrez pas.

- Mes bijoux me permettront de vivre plusieurs mois. Si je n'ai pas retrouvé mon père d'ici là, je pourrai travailler pour gagner de l'argent.

- C'est très courageux de votre part, admit Philip avec cynisme. Et quel genre de travail pensez-vous pouvoir faire?

- Oh... je trouverai bien un emploi quand je serai en Egypte, répondit Shikara. Je parle l'arabe.

- Vous connaissez l'arabe?

- Bien sûr! J'ai toujours aidé mon père. En fait, je connais plusieurs langues. Avec certaines, j'ai quelques difficultés, comme le turc, par exemple. Mais l'arabe, je le parle couramment depuis mon plus jeune âge.

- Vous me surprenez de plus en plus! remarqua le marquis.

- C'est seulement parce que vous pensez que les femmes n'ont rien dans la tête, répliqua Shikara. Mais peut-être celles que vous avez rencontrées étaient-elles ainsi?

Philip pensa que Shikara avait sans doute raison, mais il lui demanda :

- Qu'entendez-vous par là?

- Je fais allusion aux femmes qui n'ont d'autre ambition que de séduire les hommes et ne cessent de les flatter pour obtenir leurs faveurs, dit Shikara d'un ton méprisant.

Il se mit à rire. En effet, il connaissait bien ces créatures qui ne cherchent qu'à attirer l'attention sur leur personne et sont prêtes à user de tous les artifices pour parvenir à leurs fins.

Shikara ne semblait pas agir de cette façon. Bien qu'elle cherchât ouvertement à l'irriter, il ne pouvait s'empêcher d'apprécier l'honnêteté avec laquelle elle affrontait la vie et sa spontanéité pour s'exprimer. Il n'avait encore jamais rencontré une femme qui lui ressemblât. Elle cherchait à le défier et malgré tout, elle lui faisait confiance, puisqu'elle implorait sa protection!

Tout en parlant, Shikara avait englouti le repas léger qu'on lui avait servi. Le marquis se versa un verre de cognac et poursuivit :

- Maintenant, il nous reste à discuter de votre sort. Au cas où j'accepterais de vous conduire un peu plus loin, pourriez-vous me promettre de ne pas faire d'embarras en débarquant.

- Pour vous, la parole d'une femme ne doit pas avoir la même valeur que celle d'un homme, rétorqua Shikara avec amertume.

- Que voulez-vous dire par là? demanda Linwood.

- Eh bien!... Qu'on ne leur demande pas de se conduire en « gentleman », répondit-elle.

Ce n'est pas la hantise d'être radiées du club qui les oblige à payer leurs dettes, et rien ne les empêche d'écouter aux portes ou de lire le courrier des autres. Elles n'ont jamais à craindre ce que les hommes risquent en de telles circonstances; personne ne les provoquera en duel!

Philip se mit de nouveau à rire.

- Eh bien! si vous n'acceptez pas ma conception de l'honneur, quelle est la vôtre?

Shikara réfléchit un instant.

- Je sais que je ne voudrais jamais faire de mal à personne... sauf si cette personne a cherché à me blesser intentionnellement. Je ne veux pas non plus médire de mes semblables et je ne mens jamais, à moins d'y être absolument contrainte.

- Sur quoi seriez-vous prête à jurer?

Elle lui jeta un petit regard effronté et dit :

- Sur ma propre tête!

- Cela n'est pas suffisant, répondit Linwood.

- Et pourquoi? Je parle tout à fait sérieusement, plaïda-t-elle, et je n'ai pas du tout envie de mourir! J'ai encore tellement de merveilles à découvrir en ce monde!

- Très bien, concéda le marquis, jurez sur votre tête que vous ne protesterez pas quand vous devrez débarquer.

Shikara eut un instant d'hésitation.

- Je trouve cette formule un peu ambiguë. Imaginons que vous choisissiez de m'abandonner en pleine mer, sur une île déserte où il n'y aurait que des crabes et des serpents pour me tenir compagnie?

- Voilà encore une solution à laquelle je n'avais pas pensé! s'exclama le marquis. Je suis sûr qu'après un an ou deux vous seriez ravie de voir un homme arriver, si horrible soit-il.

- Vous avez sans doute raison, reconnut Shikara, mais pourriez-vous vivre, vous, dans un monde sans femmes? Vous n'auriez plus personne pour vous admirer, à part vous-même.

Cette impertinence ne fut pas du goût de Philip.

- Si vous continuez à me parler sur ce ton, je vais être tenté d'imiter votre oncle et de vous administrer une correction.

- Je ne vous crois pas capable de prendre des mesures aussi énergiques, répondit Shikara.

Il vous faudrait d'abord y réfléchir, et vous décideriez finalement que vous ne voulez pas perdre votre dignité...

- Vous avez sûrement besoin d'un peu de sommeil, car votre dernière nuit a été bien mouvementée, dit le marquis pour couper court à cette conversation. Vous devriez aller vous coucher. Et n'oubliez pas, miss Bartlett, que vous m'avez assuré que je n'aurai pas à me plaindre de votre présence. (Il fit une pause, puis ajouta avec fermeté :) Nous pourrions prendre nos repas ensemble mais, le reste du temps, j'aimerais ne pas être dérangé. Il y a beaucoup de choses que je souhaite faire pendant ce voyage. Vous pourrez profiter de votre solitude pour réfléchir sérieusement à l'avenir que vous vous préparez.

- Je n'ai pas d'autre solution que d'accepter, je suppose, répondit Shikara. Toutefois, si vous voulez bien m'accorder cette faveur, je vous serais reconnaissante de me prêter quelques-uns de vos livres. Autrement, je n'aurais que moi-même comme sujet de réflexion et cela risque de devenir très vite ennuyeux.

- Choisissez vous-même, proposa Philip, et quand vous aurez terminé un premier livre, Hignet vous en donnera un autre.

Shikara se dirigea vers la table où Philip avait posé les livres achetés à Southampton. Elle les considéra un à un puis dit :

- Ils sont presque tous sur la guerre. Je suppose que les hommes aiment les batailles quand ils peuvent les vivre dans leur fauteuil!

- A quoi vous attendiez-vous? A des romans d'amour?

- Pas du tout! répondit Shikara, vous m'auriez même déçue! Je vais prendre celui-là.

C'était un livre qui traitait des ambitions russes en Afghanistan.

- Vous croyez que cela vous intéressera? demanda-t-il, un peu surpris.

- J'ai toujours eu envie d'aller en Afghanistan, répondit Shikara avec le plus grand sérieux.

J'essaierai de convaincre mon père de m'y emmener, quand je l'aurai retrouvé... s'il n'est pas mort.

Le marquis reconnut, à la fêlure de sa voix, qu'elle avait réellement peur malgré ses allures dégagées. Mais avant qu'il ait pu trouver une réponse réconfortante, elle était déjà à la porte et s'était retournée pour lui faire une révérence.

- Je vous l'ai promis, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, affirmait-elle. Essayez de m'oublier. Les contrariétés sont mauvaises pour la santé...

Elle disparut en refermant la porte derrière elle. Philip se leva en souriant.

Les trois premiers jours, Shikara tint scrupuleusement sa promesse. Elle rejoignait Philip pour le déjeuner et le dîner puis elle retournait dans sa cabine. Hignet lui avait aménagé sur le pont un endroit à l'abri du vent où elle pouvait lire et se délasser.

Pendant les repas, elle se montrait toujours aussi agressive et impertinente mais le marquis paraissait y trouver un certain plaisir. C'était bien la première fois qu'il avait des discussions aussi animées et pleines d'imprévu avec une femme!

Il était souvent en désaccord avec elle, en particulier lorsqu'elle soutenait qu'une femme doit être libre d'agir sans avoir de comptes à rendre à un homme ou que, si elle travaille, elle doit recevoir un salaire identique.

- Vous ne trouverez jamais d'employeur de cet avis, lui répondait ironiquement le marquis.

Les femmes n'ont pas le même rendement que les hommes!

- Cela dépend du genre de travail qu'elles ont à faire, avait répliqué Shikara révoltée. Je suis sûre que, dans les fabriques de tissage par exemple, elles produisent exactement autant que les hommes. Elles ne touchent pourtant qu'un quart du salaire masculin. Ce n'est pas normal!

- On n'emploie des femmes que parce qu'elles ne coûtent pas cher, avait finalement coupé le marquis. Si elles demandaient autant que les hommes, personne ne voudrait d'elles, c'est tout!

Alors que Philip s'efforçait toujours de trouver des arguments pour la prendre en défaut, Shikara, lorsqu'elle était seule, passait une grande partie de son temps à chercher des sujets susceptibles de choquer son interlocuteur.

Elle était heureuse d'avoir trouvé un partenaire avec lequel elle pouvait discuter de façon intéressante. Elle avait découvert que le marquis était intelligent et, de plus, que son érudition était bien supérieure à celle des personnes de son milieu.

Ses relations avec Philip étaient différentes de celles qu'elle entretenait avec son oncle, lequel ne permettait à personne d'exprimer

une opinion contraire à la sienne. Les hommes qu'elle avait rencontrés, dans des soirées ou à des bals, ne lui semblaient pas non plus préoccupés par autre chose que leurs propres problèmes; ils ne savaient parler que de sport, de jeu ou d'aventures amoureuses.

Depuis son enfance, Shikara avait toujours été intéressée par les conversations que son père avait avec des hommes d'Etat, des historiens ou des écrivains. Mais elle avait tant voyagé qu'elle n'avait pu suivre des études sérieuses.

- Je suis très mauvaise en mathématiques, avoua-t-elle un jour au marquis. Je n'ai jamais aimé le calcul, sauf quand il s'agit de convertir des monnaies étrangères, je deviens alors redoutable. Pour le reste, ma mère disait toujours que je n'avais aucun don.

- A quoi faisait-elle allusion exactement? demanda Philip. Sans même savoir de quoi il s'agit, je suis prêt à croire qu'elle avait raison.

Shikara esqua une grimace, puis répondit :

- Ma mère avait été élevée dans l'idée qu'une femme doit savoir jouer du piano, coudre, faire de l'aquarelle et arranger un bouquet.

- Et vous ne savez rien de tout cela?

- Franchement, je n'oserais pas me mettre au piano en votre présence, répondit Shikara. Je déteste les aquarelles, même si elles sont peintes par quelqu'un d'autre. Quant aux fleurs, je préfère les voir dans la nature que dans des vases!

- Et la couture? demanda-t-il.

- Je suis à peu près capable de coudre, reconnut Shikara, mais je ne peux pas dire que j'y trouve du plaisir.

Le jeune homme hocha la tête.

- Vous êtes un cas désespéré. Vous ne pourrez jamais vous marier!

- J'en suis convaincue, répliqua Shikara. D'ailleurs, je n'ai pas du tout envie de devenir le jouet d'un homme, une marionnette qui ne peut bouger que s'il y a quelqu'un pour tirer les ficelles.

- Vous trouverez peut-être un homme assez stupide pour vous traiter d'égal à égal, rétorqua le marquis en souriant.

- Je peux vous assurer que je n'ai envie d'être dominée par personne, et surtout pas par quelqu'un de votre sexe!
- Je vous comparais à une petite tigresse, mais je m'étais trompé, c'est à un porc-épic que vous me faites penser, conclut le marquis.
- Je trouve cette image plus flatteuse que celle qu'emploie oncle Hardwin pour parler de moi.
- Quelle est celle qu'il propose?
- Comme la plupart des hommes, il sait mieux apprécier les chevaux que les femmes. Pour lui, je suis une pouliche à dresser.
- Il n'a pas tout à fait tort!

Shikara lui jeta un regard furieux, puis elle se mit à rire.

- Je vois que vous faites tout pour me mettre en colère. Si j'étais une tigresse, je n'hésiterais pas à vous griffer!

Pourtant, leurs conversations ne se déroulaient pas toujours sur ce ton aigre-doux. Ils abordaient souvent des questions plus sérieuses concernant les religions orientales, les ruines que le père de Shikara avait étudiées, ou encore la localisation de la source du Nil blanc.

- Avez-vous déjà remonté le Nil? demanda Shikara au marquis.

Il secoua la tête.

- Non, malheureusement. J'ai toujours eu envie de visiter Le Caire, mais je n'ai jamais pris le temps de le faire. (Shikara le regardait et il devina ses pensées.) Si vous voulez insinuer que je pourrais en avoir l'occasion en votre compagnie, dit-il, vous perdez votre temps. Je suis décidé à me rendre à Alger où j'ai un ami que je n'ai pas vu depuis des années.

- Et vous m'emmènerez jusque-là?

- Cela dépendra de votre attitude, répondit-il. Je peux aussi bien vous laisser à Porto ou, comme vous l'avez suggéré, à Gibraltar.

- Je serais très, très... sage, promit Shikara en se levant pour quitter la table.

Le marquis était d'ailleurs bien obligé de reconnaître qu'elle le gênait

peu, et même qu'il trouvait un certain plaisir à ne pas prendre ses repas seul.

De plus, elle savait apprécier la délicatesse des mets préparés par son chef et avait un appétit qu'il n'avait jamais rencontré chez une femme. Elle n'était pas de celles qui se serrent la taille pour la faire paraître plus fine, et qui se privent de goûter à tous les plats!

« Shikara a certainement une personnalité originale », pensa-t-il en se levant à son tour.

Puis il monta sur le pont pour voir le capitaine.

- Je crois que nous allons avoir du mauvais temps, mylord, l'informa ce dernier.

- Le golfe de Gascogne est toujours difficile en cette saison, observa Philip.

- J'ai même l'impression qu'une tempête se prépare, continua le capitaine.

- Nous verrons bien... Je ne pense pas que cela puisse faire peur au Sea Horse !

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, mylord, reprit le capitaine. Mais une tempête à cette époque de l'année peut être très violente, et nous avons une jeune femme à bord.

Le marquis faillit lui répondre qu'il ne se souciait guère du confort de Shikara et que, si elle était malade, cela lui servirait de leçon.

En se réveillant le lendemain matin, le marquis comprit immédiatement que le capitaine avait vu juste. La mer était très agitée et le vent du nord soufflait des courants d'air glacés jusqu'à l'intérieur de sa cabine.

Bien que plus solide que la plupart des yachts, le Sea Horse était fortement secoué. Il y avait un tel roulis que l'on pouvait à peine se déplacer et qu'il était hors de question de préparer un repas aux cuisines.

Pour le déjeuner, on dut se contenter de sandwiches qu'Hignet apporta dans un petit panier, pour qu'ils ne tombent pas, et d'une coupe de champagne. Comme Shikara n'était pas venue le rejoindre, Linwood

passa peu de temps à table et monta sur le pont.

Il était émerveillé de sentir son yacht lutter avec tant de puissance et de majesté contre les éléments. Il savait qu'un grand nombre de bateaux faisaient naufrage chaque année dans le golfe, mais il avait pleinement confiance dans le Sea Horse. En le voyant si bien résister aux vagues qui se brisaient avec violence contre sa coque, il ne pouvait s'empêcher de penser avec fierté qu'il avait fait construire un bateau presque parfait. Il saurait vaincre cette tempête.

Comme Shikara n'apparut pas non plus au dîner, Philip demanda de ses nouvelles à Hignet.

- Je pense qu'elle va bien, mylord, répondit le valet. Vers 5 heures, j'ai frappé à sa porte pour demander si elle n'avait besoin de rien. Elle m'a dit que tout allait très bien.

- Miss Bartlett n'a pas déjeuné? s'informa-t-il auprès du maître d'hôtel.

- Non, mylord. Elle ne désirait rien manger.

- Elle doit être malade, dit le marquis en souriant. Ce ne serait pas étonnant, le capitaine m'a informé que plusieurs membres de l'équipage étaient restés sur leur couchette.

- Vous avez de la chance, mylord. Vous n'avez jamais le mal de mer! fit remarquer Hignet.

- Vous non plus, répondit Philip.

Le menu du dîner avait été un peu plus recherché que celui du déjeuner, mais le chef n'avait pu toutefois servir que des plats froids.

- Je pense que, demain, tout sera apaisé, reprit Philip en vidant son verre de champagne.

Le vent devrait bientôt tomber.

- C'est l'avantage d'avoir un bateau aussi rapide, mylord! répondit Hignet, nous traversons le golfe plus vite que les autres fois.

- C'est vrai, reconnut le marquis avec satisfaction.

Dès qu'il fut seul, il s'installa pour lire, mais le bateau remuait tellement qu'il dut reposer son livre. Il se leva pour aller se coucher.

En passant devant la porte de la cabine de Shikara, il hésita. Elle était peut-être très malade, mais elle ne voulait sans doute voir personne car elle n'avait même pas donné signe de vie.

Philip frappa à la porte. Il n'y eut pas de réponse. Pensant qu'elle dormait, il tourna la poignée doucement.

Le lit était vide et Shikara était recroquevillée sur le sol. Ses mains cachaient son visage.

Il crut tout d'abord qu'elle s'était blessée en tombant et qu'elle avait perdu conscience, mais en s'approchant, il s'aperçut qu'elle tremblait de tout son corps.

- Que vous arrive-t-il? (Il s'agenouilla près d'elle et l'attira à lui pour voir son visage.) Qu'y a-t-il? Vous êtes souffrante? demanda-t-il. (Shikara écarta ses mains; elle était très blanche, ses pupilles étaient dilatées.) Vous avez peur!

Elle eut un murmure convulsif, puis elle se redressa un peu et se blottit plus étroitement contre lui.

Instinctivement, Philip passa son bras autour de ses épaules, s'assit à côté d'elle. A travers sa chemise de nuit, il sentait son corps jeune et frêle tout secoué de tremblements.

- Allons... tout va bien, dit-il avec douceur.

- Est-ce que... nous allons... couler?

Il entendait à peine ce que Shikara disait, car elle avait enfoui son visage dans la veste du jeune homme.

- Je vous promets que si cela se produit, répondit-il, j'exigerai d'être remboursé. Le Sea Horse est assuré contre les naufrages!

Il espérait la faire rire, mais n'y parvint pas.

- J'ai... peur, dit-elle après un moment. Je ne peux pas m'en... empêcher. J'ai... toujours eu peur des tempêtes.

- C'est tout à fait normal, dit le marquis, et celle-ci est particulièrement forte. Mais je peux vous affirmer, Shikara, que nous ne courons aucun danger. Dès demain, le vent sera tombé.

Elle eut un petit soupir de soulagement et il la sentit se détendre.

- J'ai honte, dit-elle.

- Il ne faut pas, c'est tout à fait compréhensible de la part... d'une femme, répondit Philip.

(Il avait fait une pause avant de prononcer les deux derniers mots. Shikara poussa un petit cri qui ressemblait presque à un rire.) C'est vrai... continua-t-il, et je suis ravi de voir que derrière votre indépendance et votre agressivité se cache une vulnérabilité tout à fait féminine. Vous avez peur, Shikara, et vous avez besoin d'être rassurée comme n'importe quelle femme en de pareils moments.

Il la sentit se raidir, puis elle redressa la tête pour répliquer :

- Vous trichez! Vous profitez de ma faiblesse pour marquer des points!

- C'est vrai, je ne me conduis pas en gentleman, répondit le marquis, mais vous m'avez tellement répété que vous étiez l'égale d'un homme!

Shikara esquissa un mouvement pour se dégager de l'étreinte de Philip, mais un violent coup de roulis l'en empêcha.

Le jeune homme sourit :

- Ce n'est pas étonnant que vous vous sentiez faible, vous n'avez rien mangé depuis hier.

Je vais demander à Hignet qu'il vous apporte un plat.

- Oh non... ce n'est pas la peine... Vous êtes trop bon pour moi, chuchota Shikara d'une voix encore tremblante.

- Ce n'est rien, voyons, répondit-il. A présent, j'ai la preuve que vous êtes une véritable femme et non une petite tigresse.

Il l'aida à se recoucher et s'assit à côté d'elle au bord du lit. Elle le regardait avec de grands yeux inquiets. Elle lui prit la main comme si elle avait encore peur de se noyer.

- Je vais appeler Hignet, dit-il, et si vous voulez, je peux rester un moment auprès de vous.

- Je vous... en prie... restez!

Philip l'entendit à peine, mais le regard de la jeune fille était éloquent.

Une heure plus tard, Shikara avait terminé son repas et se sentait

disposée à dormir.

- Si vous avez peur pendant la nuit, dit Philip, vous n'aurez qu'à appeler, je vous entendrai. Ou bien, vous pouvez sonner Hignet.

- Comptez sur moi, mademoiselle, confirma Hignet. D'ailleurs je ne me déshabille pas, au cas où l'on aurait besoin de moi.

- J'ai oublié de vous dire qu'Hignet est infirmier, expliqua Philip. Il aurait sûrement fait un très bon médecin.

Le valet sourit du compliment.

- Je ne pars jamais sans ma trousse de secours, expliqua-t-il.

Le valet se retira. Philip remonta le drap du lit jusque sous le menton de Shikara.

- Dormez bien, dit-il. Tout ira mieux demain, je vous le promets, et soyez sans crainte.

Vous pouvez me faire confiance cette fois, je ne me suis pas trompé en choisissant ce yacht : je sais qu'il nous mènera à bon port.

- Je vous remercie d'être si... gentil, répondit Shikara d'une petite voix mal assurée. Je suis désolée de vous avoir causé tant d'ennuis, alors que j'avais promis de ne pas vous déranger.

- Comme je vous l'ai déjà expliqué, répliqua le marquis, toutes les femmes sont des sources d'ennuis, c'est pourquoi je les fuis!

Elle savait bien qu'il plaisantait et, pourtant, lorsqu'il referma la porte de la cabine, elle se dit qu'il avait sûrement raison.

Elle avait essayé de tenir sa promesse et de n'appeler personne, alors même qu'elle était terrifiée et quelle aurait voulu crier. Mais elle n'avait pu s'empêcher de s'agripper au marquis. Après cela, elle était sûre qu'il ne voudrait pas l'emmener à Alger et qu'il la déposerait à Gibraltar.

« Je n'aurai que ce que je mérite, pensa-t-elle. Je ne sais pas pourquoi je suis si bête... »

Elle s'était calmée, malgré le tangage, et se sentait très fatiguée. Elle ferma les yeux et coula doucement dans le sommeil.

- J'ai administré un somnifère à miss Bartlett, dit Hignet au marquis, tout en l'aidant à se déshabiller.
- Vous avez eu raison, répondit Philip. Vous l'avez mis dans le champagne?
- Oui, mylord. Elle ne l'a pas du tout remarqué. Peu de femmes ont votre palais, mylord.
- Prenez garde que miss Bartlett ne vous entende, dit le marquis. Elle ne cesse de répéter que les femmes sont aussi douées que les hommes dans tous les domaines, sauf apparemment pour résister aux tempêtes.
- Il y a beaucoup d'hommes qui n'apprécient guère les tempêtes, objecta Hignet.

Quand Philip fut seul, il se remémora la façon dont Shikara tremblait lorsqu'il la tenait dans ses bras. Comme elle lui avait paru fragile! Il était habitué à des femmes épanouies et ne se souvenait ; pas avoir connu quelqu'un d'aussi mince que miss Bartlett.

« Elle est très jeune, se dit-il. Elle oubliera certainement ses idées absurdes sur les hommes et trouvera un mari intelligent qui saura prendre soin d'elle. »

Il se rappela certaines de leurs conversations. Il avait été surpris de la façon dont elle savait apprécier la beauté de certains pays. Elle aurait pu parler pendant des heures de leurs traditions et de leurs coutumes.

Il s'était toujours intéressé aux pays étrangers, mais avait rarement rencontré des interlocuteurs avec qui il puisse en parler sérieusement. La vie des anciens Egyptiens, par exemple, était un sujet qui le passionnait, et il avait suivi avec un grand intérêt les récentes découvertes faites dans les pyramides.

« J'aimerais bien voir le Sphinx », se dit-il.

Mais il pensa que ce serait se plier aux caprices de Shikara que remonter le Nil avec elle.

« Je vais d'abord m'arrêter à Alger, conclut-il, puis, si j'en ai envie, je pourrai toujours aller visiter Le Caire avant de rentrer en Angleterre. »

Le lendemain matin, lorsque Philip se réveilla, le vent était presque tombé. Le Sea Horse tanguait toujours, mais les vagues étaient

beaucoup moins fortes que la veille.

Il monta sur le pont où il trouva le capitaine de bonne humeur.

- Vous aviez raison, mylord, lui dit ce dernier. Le Sea Horse tient remarquablement la mer et, après un tel baptême, nous n'aurons plus jamais à être inquiets.

- Vous étiez inquiet? demanda le marquis avec surprise.

Le capitaine eut l'air embarrassé.

- La première sortie d'un bateau est toujours une épreuve, mylord, et je n'ai jamais vu une telle tempête dans ce golfe.

- Vous pensiez vraiment que nous courions un danger? continua Philip.

- Maintenant, je peux vous avouer que j'ai eu quelques appréhensions, répondit le capitaine.

- Cela me surprend de votre part, capitaine!

- Si cela vous convient, je désirerais faire escale à Lisbonne, reprit le capitaine. Il y aurait deux ou trois réparations à effectuer et les maîtres d'hôtel m'ont fait savoir que de nombreuses pièces du service de table devaient être remplacées.

- Eh bien, nous ferons halte à Lisbonne, décida Philip.

- Merci, mylord.

Le marquis descendit pour le déjeuner. Il trouva Shikara déjà installée dans le salon. Elle avait fait un effort pour sa toilette, mais son visage était encore pâle.

- Vous vous sentez mieux? demanda-t-il.

- Je vais tout à fait bien, répondit-elle, si ce n'est que j'ai honte de moi-même. Je me sens humiliée d'avoir manqué de courage et de m'être conduite de façon aussi stupide. (Elle remarqua un sourire sur les lèvres du jeune homme et reprit d'un ton accusateur:) Bien sûr, vous êtes ravi! J'ai été mise en échec et je ne suis à vos yeux qu'une faible femme! .Qu'y a-t-il de plus satisfaisant pour l'amour-propre d'un homme qu'une telle victoire?

- Oublions cet incident, suggéra le marquis. Et livrons-nous bataille sans tenir compte de ce qui s'est passé la nuit dernière.
- Vous vous croyez sans doute généreux? répondit Shikara froidement.
- Mais vous, vous l'êtes bien peu! répliqua-t-il.

Comme d'habitude, la discussion fut animée pendant tout le repas. Lorsque Shikara s'apprêta à quitter la table, le marquis lui dit :

- Vous pouvez rester dans le salon cet après-midi. Vous ne me dérangerez pas car je vais aller sur le pont. J'imagine qu'après vingt-quatre heures passées dans votre cabine, vous désirez voir de nouveaux horizons. (Comme Shikara le regardait d'un air hésitant, il ajouta :) C'est une simple proposition! Ne croyez pas que je vous traite comme une enfant à qui l'on doit trouver des occupations.
- Très bien, je reste, dit Shikara sur un ton de défi, mais n'hésitez pas à me dire si je vous gêne.
- Vous pouvez être tranquille, je n'hésiterai pas.

Il s'éloigna.

A son retour, deux heures plus tard, il la trouva endormie sur un divan, la tête posée sur un coussin de soie. Elle paraissait très jeune et très fragile.

Philip s'installa dans un fauteuil en face d'elle et la contempla pendant quelques instants. Il se dit qu'elle avait eu, malgré tout, un courage peu commun chez une femme aussi jeune pour affronter les épreuves de la veille.

« Quelles que soient les difficultés qu'elle puisse rencontrer, je suis persuadé qu'elle réussira à aller jusqu'en Egypte et quelle retrouvera son père. Elle avait assez de volonté pour cela. »

Il prit le livre qu'il était en train de lire, mais il ne réussit pas à se concentrer. Son regard revenait inévitablement sur Shikara. Il lui trouvait une beauté très délicate et la finesse de ses traits était véritablement aristocratique.

Il se demandait aussi quelle serait la réaction de ses amis s'ils savaient où il se trouvait et avec qui. Il imaginait aisément les plaisanteries que l'on ferait au club, comme à chaque fois que couraient des bruits, d'ailleurs souvent exagérés, au sujet de ses amours.

« Heureusement, pensa-t-il avec satisfaction, personne ne sait que Shikara est avec moi ! »

Ses pensées revinrent une nouvelle fois vers Inez Shangarry. Il s'aperçut que sa colère était tombée et qu'il n'éprouvait plus le même sentiment d'humiliation. Dans une certaine mesure, il comprenait même que ceux qui « n'ont pas » soient tentés de prendre à « ceux qui ont ». Et n'était-il pas un de ceux-là?

Il avait cependant la certitude que ce n'était pas seulement l'argent qui attirait les femmes vers lui, mais aussi un certain charme dont il avait eu conscience dès son adolescence.

« Est-ce que vous m'aimez? »

Combien de fois avait-il entendu cette question! Et combien de fois avait-il dû se montrer habile pour y répondre sans mentir, tout en étant convaincant! En fait, il n'avait jamais été vraiment amoureux et n'avait jamais pu dire en tout sincérité : « Je vous aime! » à une femme.

« Je ne suis pas normal, se dit-il, ou peut-être suis-je simplement honnête... »

Il se rappelait qu'à Eton ou à Oxford, il était déjà différent de ses camarades. Ceux-ci pouvaient tout aussi bien tomber amoureux d'une actrice, de la femme d'un professeur ou d'une fille de la région. Certains même écrivaient des poèmes exaltés à l'élue de leur cœur.

« Pourquoi n'ai-je jamais pu faire cela? » se demanda-t-il.

Puis il se dit qu'il n'avait pas envie d'aimer une femme. Il les appréciait quand elles savaient le distraire et l'amuser, mais lorsqu'il en était lassé, il n'hésitait pas à les quitter pour d'autres aventures.

Il leva les yeux vers Shikara et pensa qu'il était extraordinaire qu'elle n'aimât pas les hommes, alors que toutes les femmes ne pensent qu'à eux.

« Elle n'a certainement pas eu de chance avec ceux qu'elle a rencontrés », se dit assez naïvement Philip.

Il pensa à lord Stroud et eut un frisson d'horreur. Il n'osait l'imaginer en train de faire l'amour avec quelqu'un d'aussi fragile et d'aussi sensible que Shikara, ou même en train de l'embrasser.

« Ce n'est pas étonnant qu'elle ait fui! »

Comme si les pensées du marquis l'avaient réveillée, Shikara ouvrit les yeux et, le voyant assis dans le fauteuil, sourit dans son demi-sommeil.

- Je rêvais... de vous, dit-elle d'une voix encore toute endormie.

- J'en suis flatté. Je ne pensais pas que vous autorisiez un homme à pénétrer dans un monde aussi intime que vos rêves.

- Vous traversiez le désert. Je crois que c'était à cheval... ou peut-être à dos de chameau.

- Si j'avais le choix, je préférerais le cheval, dit le jeune homme avec conviction. S'il y a un animal que je déteste monter, c'est bien le chameau!

Shikara se mit à rire en se redressant. Elle s'assit sur le divan et passa instinctivement sa main dans ses cheveux.

- Est-ce que je vous... ennue? demanda-t-elle. Désirez-vous que je me retire?

- Votre compagnie m'est tout à fait agréable, répondit Philip en souriant.

Après une pause, elle reprit d'une petite voix :

- Vous avez été gentil la nuit dernière. Je ne croyais pas qu'un homme puisse être comme cela.

- Comme quoi? demanda-t-il.

- Aussi attentionné et... compréhensif.

- Vous m'avez expliqué que les femmes que j'avais rencontrées étaient d'un type bien particulier, répondit Philip. Mais je vais finir par croire que les hommes que vous avez connus étaient aussi d'un genre bien étrange.

Shikara se mit à rire.

- Je peux facilement imaginer les femmes qui vous entourent, dit-elle, très belles et fascinantes. Les hommes qui m'ont approchée étaient, eux, ou bien trop jeunes et ennuyeux, ou alors vieux et prétentieux.

- Vous n'avez pas eu de chance, reprit Philip. Vous rencontrerez

sûrement un jour un vrai homme, et je suis prêt à parier, Shikara, que vous en tomberez amoureuse.

Leurs regards se croisèrent. Pendant quelques instants, ils restèrent ainsi immobiles, puis le marquis se leva brusquement pour aller sonner.

- Je propose que nous prenions le thé ensemble, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit-il. Nous allons voir si le chef sait faire de bons gâteaux.

Ils arrivèrent à Port Tejo vers midi et remontèrent l'estuaire du Tage. Shikara fut émerveillée par la beauté de Lisbonne, la capitale du Portugal. Elle fut impressionnée de voir cette ville blanche et rose, construite sur les petites collines dominant le fleuve.

- J'ai toujours pensé, lui dit le marquis qui se tenait à côté d'elle sur le pont, que Lisbonne rivalise avec Naples et Istanbul par sa beauté et sa situation exceptionnelle.

Shikara l'avait déjà interrogé au sujet de la ville et il lui avait appris que la partie la plus ancienne était Alfama, le quartier est dont les rues étroites descendaient vers le fleuve au milieu des arbres.

- Baixa, le quartier chic, lui expliqua-t-il encore, fut construit en 1755 après un tremblement de terre. Les rues y sont très larges et vous trouverez là les magasins où vous êtes sûrement impatiente de vous rendre.

Shikara le regarda d'un air surpris :

- Comment avez-vous deviné?

- Ce n'est pas très difficile. Votre valise est si petite... Vous n'avez pas dû emporter grand-chose.

- Vous avez raison, reconnut Shikara.

Linwood n'avait pas manqué de remarquer l'habileté avec laquelle elle savait tirer profit de ses quelques vêtements. Il avait, par exemple, reconnu la même robe blanche portée avec des ceintures différentes suivant les jours.

Il s'était aussi aperçu que, sous son unique veste, elle variait la couleur de ses chemisiers et complétait sa tenue par d'élégants foulards.

Shikara poussa un petit soupir.

- J'aimerais beaucoup avoir de nouveaux vêtements, continua-t-elle mais je ne crois pas qu'il soit sage de faire de telles dépenses. Comme vous me l'avez dit, quand je n'aurai plus d'argent, je serai obligée de chercher du travail.

- Mais vous pensez que vous n'aurez aucune difficulté à en trouver, n'est-ce pas?

- J'en suis même sûre, répondit-elle vivement, mais je suis une femme, donc je serai très mal payée!

Le marquis se mit à rire.

- Eh bien! dit-il, laissez-moi jouer à être votre banquier et à vous consentir un prêt que vous me rembourserez quand vous disposerez de votre fortune ou que vous aurez épousé un milliardaire.

- Je n'épouserai certainement pas un milliardaire, répliqua vivement Shikara. Mais...

Elle s'arrêta.

- Qu'y a-t-il?

- Ma mère m'a toujours répété qu'une femme respectable ne doit jamais accepter l'argent d'un homme.

- Vous m'avez pourtant appris qu'il n'y a aucune différence entre un homme et une femme! répondit Philip. Si vous étiez un de mes amis et que vous étiez dans le besoin, je suis convaincu que vous accepteriez ce prêt avec joie, n'est-ce pas?

- Vous pensez vraiment que c'est... convenable? questionna Shikara, encore indécise.

- Qu'entendez-vous par « convenable »? Craignez-vous que j'exige des intérêts, ou pire, que j'attende de vous un autre mode de remboursement?

Il avait dit cela sans réfléchir. Shikara le regardait d'un air perplexe.

- Que pourriez-vous me demander?

Le marquis s'aperçut de l'ambiguïté de sa question et s'empressa

d'expliquer :

- Je pourrais vous faire travailler pour moi. Le chef a besoin de quelqu'un pour la vaisselle.

Shikara se mit à rire.

- Cela ne me dérangerait pas, s'il m'apprenait à cuisiner aussi bien que lui!

- Il serait certainement flatté de vous entendre parler ainsi, dit le marquis, heureux de mettre fin à cette conversation.

Après une longue discussion, Shikara accepta vingt-cinq livres anglaises pour ses achats.

- Quand vous les aurez changées en monnaie locale, l'informa Philip, cela vous paraîtra beaucoup plus.

- En Egypte, j'aurai sûrement besoin de robes légères, murmura Shikara d'un air pensif.

- N'oubliez pas non plus de vous munir d'un chapeau et d'une ombrelle pour vous protéger du soleil!

- Soyez sans crainte, j'ai déjà voyagé dans des pays plus chauds que l'Egypte.

- Je vous prie de m'excuser si mon conseil vous semble déplacé.

- Je ne voulais pas vous blesser. Je vous suis bien trop reconnaissante d'avoir été si gentil avec moi. (Elle fit une pause puis reprit :) Je ne saurais vous exprimer combien je suis impatiente de me choisir de nouvelles robes. Je commençais à détester celles que j'ai emportées avec moi.

- C'est une réaction tout à fait féminine.

Il cherchait à la taquiner, mais elle n'avait pas envie de discuter et elle se contenta de rire.

Le jeune homme l'emmena chez un des meilleurs couturiers de Lisbonne. Alors qu'il l'aidait à fixer son choix parmi les nombreuses toilettes qu'on leur présentait, une femme qui sortait d'une cabine d'essayage poussa une exclamation de joie en apercevant le marquis.

- Philip! C'est bien Philip! Comment aurais-je pu imaginer que je vous rencontrerais ici?

Le marquis se leva.

- Madalena! Quel plaisir de vous revoir! La dernière fois que j'ai entendu parler de vous, vous partiez à la conquête de Paris.

- Ce fut un véritable succès, mais après six mois, j'avais besoin de prendre des vacances et de retrouver ma maison!

Le marquis lui baisa la main, puis il dit :

- Vous êtes encore plus belle que dans mon souvenir.

« Qu'elle est belle! » c'était bien ce que Shikara pensait. Elle n'avait jamais vu une femme aussi rayonnante.

Comme s'il se rappelait brusquement la présence de Shikara, le marquis dit :

- Je ne vous ai pas présenté ma protégée, miss Shikara Bartlett. (Tandis que Shikara faisait une révérence, il ajouta :) Si vous l'ignorez, la senora Madalena Monteiro est la ballerine la plus célèbre et la plus charmante de toute l'Europe.

- Vous me flattez, Philip, répondit la jeune femme en le dévisageant de ses grands yeux noirs et brillants.

- Vous n'avez pas de rivale, affirma le marquis, et vous le savez bien!

- Je voudrais vous croire! sourit la senora. Mais dites-moi, pour combien de temps êtes-vous ici? Quand pourrons-nous nous voir?

- Nous devons repartir demain, répondit-il, mais nous dînerons ensemble ce soir, Madalena. Je veux vous faire admirer mon yacht; comme vous, il est incomparable.

- J'en serais ravie.

- Voulez-vous venir avec quelques amis? demanda Philip.

- Je désirerais avant tout vous voir seul, répondit la jeune femme. Pourquoi ne passeriez-vous pas chez moi avant le dîner pour un petit tête-à-tête?

Il y avait un accent caressant dans sa voix, et tout en parlant, elle

effleura le bras du jeune homme.

Shikara pensa qu'elle ressemblait à un papillon exotique multicolore voletant autour d'une fleur.

« Elle est très séduisante, se dit-elle, et c'est bien le genre de femme auquel « il » doit être sensible. »

La senora donna son adresse et, comme il lui baisait la main, elle ajouta :

- Je vais compter les heures jusqu'à ce soir, Philip. Cela fait vraiment trop longtemps que nous ne nous sommes vus. Je n'ai jamais oublié les merveilleux moments que nous avons passés ensemble à Rome.

- Comment pourrait-on les oublier? Et vous n'avez pas changé, Madalena, si ce n'est que vous êtes encore plus ravissante.

La senora envoya un baiser du bout des doigts, puis elle dit doucement :

- A ce soir... Au revoir, mon ami.

Elle n'eut même pas un regard pour Shikara et disparut en laissant derrière elle un parfum entêtant.

Le marquis se tourna alors vers Shikara pour continuer à la conseiller dans son choix, mais elle eut l'impression que les robes ne l'intéressaient plus et que ses pensées étaient ailleurs...

Lorsque Shikara ouvrit la porte du salon, elle fut surprise de voir deux Portugais se lever précipitamment de leur fauteuil pour l'accueillir. Elle s'aperçut qu'ils étaient seuls et que le marquis n'était pas encore arrivé.

Les deux amis de la senora, d'allure très distinguée, se présentèrent à la jeune fille et se montrèrent excessivement galants envers elle. Ils ouvraient de si grands yeux et le regard qu'ils posaient sur elle était si mielleux, qu'elle ne put s'empêcher de penser à deux carpes amoureuses.

Après avoir échangé quelques propos avec eux, elle leva les yeux sur l'horloge et s'aperçut que l'heure fixée pour le dîner était largement dépassée. Pour suivre les habitudes du pays, il avait été convenu que l'on se mettrait à table à 8 heures et demie et il était déjà plus de 9 heures.

Shikara avait vu Philip quitter le yacht vers 7 heures. Du pont où elle était assise, elle avait pu l'observer à loisir sans qu'il la remarque tandis qu'il montait dans le canot pour rejoindre la rive. Elle l'avait trouvé magnifique dans sa tenue de soirée, avec un manteau de satin jeté sur ses épaules.

« Toutes les femmes seraient fières d'être vues à son bras », avait-elle pensé.

Puis elle avait soupiré en pensant qu'elle eût préféré dîner seule avec lui ce soir-là, plutôt que parmi ses invités.

Maintenant, elle devait attendre le retour de la senora et de son ami Philip en compagnie de ces deux gentlemen qu'elle ne connaissait pas. Elle commençait à s'inquiéter de ce retard et se demandait même s'il ne leur était pas arrivé quelque chose : un accident ou peut-être une arrestation par la police ou par les militaires. Les deux hommes perçurent sans doute sa nervosité car l'un d'eux lui dit brusquement :

- Ne vous inquiétez pas, miss Bartlett. Je suis sûr que votre chef à prévu que les Portugais en général et la senora en particulier sont toujours en retard.

- Elle a d'ailleurs souvent de bonnes raisons pour l'être! fit remarquer

le deuxième.

Au son de sa voix, Shikara comprit qu'il y avait certainement un sens caché derrière ce qu'il disait, mais elle ne le saisissait pas. Elle le regarda d'un air interrogatif et perçut le sourire complice qu'il adressa à son compatriote.

Il était presque 10 heures quand, enfin, elle entendit le marquis et Madalena Monteiro monter à bord du yacht.

Lorsque la porte s'ouvrit, tous les regards se fixèrent sur la senora qui entra dans le salon avec une grâce majestueuse.

Elle portait une robe de soirée très longue et très décolletée, dont la coupe mettait en valeur les courbes de son corps et le balancement de ses hanches lorsqu'elle marchait. A son cou brillaient de nombreux colliers d'émeraudes et de rubis et ses longs bras nus étaient chargés d'autant de bracelets magnifiques. A ses oreilles pendaient aussi des pierres dont l'éclat se reflétait dans sa chevelure sombre.

La jeune fille se dit qu'aucune femme n'oserait faire un tel étalage de ses bijoux et, bien que fascinée par son allure, elle trouvait malgré tout sa tenue provocante.

D'un air arrogant, Madalena tendit sa main, que ses amis s'empressèrent l'un après l'autre de porter à leurs lèvres tout en se pâmant d'admiration. Ni elle ni le marquis ne s'excusèrent de leur retard et Shikara remarqua même sur le visage de ce dernier un sourire qui lui sembla plus cynique qu'à l'ordinaire. Elle pensa avec un certain dépit qu'il n'avait pas remarqué sa nouvelle robe.

Le maître d'hôtel entra pour servir le champagne et les hommes portèrent un toast à la senora qui répondait aimablement. Il était cependant visible qu'elle réservait certaines de ses paroles et certains de ses regards au marquis, et qu'une complicité les unissait.

- A votre bonheur! dit Philip en levant son verre.

Son invitée d'honneur posa sur lui des yeux noirs et mystérieux :

- Vous êtes mon plus grand bonheur... vous le savez bien, murmura-t-elle d'une voix très douce.

En entendant la senora faire une telle déclaration au marquis, la vérité sauta aux yeux de Shikara. Comment avait-elle pu être si stupide, si

aveugle! La raison pour laquelle ils étaient arrivés en retard était en fait très simple : ils avaient fait l'amour avant de venir!

Bien qu'elle fût ignorante de toute chose en ce domaine, elle savait toutefois qu'un homme peut être l'amant d'une femme sans pour cela désirer l'épouser et c'était bien là ce qui se passait entre eux. Elle comprenait enfin pourquoi Philip avait quitté le yacht à 7 heures pour ne revenir qu'à 10 heures et pourquoi la senora avait des allures de chat à qui l'on vient de donner une gourmandise,

« Que tout cela est choquant! » se dit-elle.

Comme si cette découverte avait éveillé en elle un sens nouveau, elle se posa alors des questions sur l'attitude des deux Portugais. Que s'étaient-ils imaginé en la voyant ainsi seule avec le marquis à bord du yacht? Ce dernier avait bien expliqué qu'elle était sa protégée, mais il n'était sûrement pas habituel de voir un homme de son âge voyager avec une jeune fille de dix-huit ans.

Elle comprenait seulement maintenant que l'intérêt que les deux Portugais semblaient lui porter en attendant le retour de leurs amis dépassait la simple politesse envers une adolescente. Et elle s'interrogeait sur certaines allusions qu'elle n'avait pas comprises sur le moment et qui, à présent, lui revenaient à l'esprit.

Elle se sentit soudain gênée. Puis elle se dit avec une certaine amertume que personne ne se préoccupait vraiment d'elle et qu'elle n'avait aucune raison de se sentir mal à l'aise. C'était en fait sur Madalena Monteiro que se portait l'attention générale, et en particulier celle du marquis.

Pendant tout le dîner, Madalena se comporta d'ailleurs d'une manière qui ne pouvait que surprendre Shikara. Jamais à la table de son oncle ni même de ses parents, on aurait accepté de voir une femme faire preuve d'une telle familiarité à l'égard d'un homme qui ne fût pas son mari. Malgré tout, la jeune fille ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'étrange pouvoir d'envoûtement de la senora. Chaque mot qu'elle prononçait, chaque geste qu'elle faisait semblait parfaitement étudié pour attirer l'attention et même éveiller le désir. D'ailleurs, les trois hommes autour de la table étaient comme hypnotisés par son charme.

« Elle joue son rôle à la perfection, pensa-t-elle. Mais est-elle vraiment amoureuse de Philip? »

Au fond d'elle-même, elle se sentait injustement blessée de voir que ce dernier lui jetait à peine quelques regards et qu'il lui adressait si peu

la parole.

« Ce n'est pas lui qui m'a invitée à l'accompagner dans ce voyage, se dit-elle. Je n'ai pas le droit de me plaindre. »

Elle se rendait bien compte qu'à côté de Madalena Monteiro, elle ne paraissait qu'une petite jeune fille terne, sans intérêt pour un homme tel que Philip de Linwood.

La soirée se prolongea tard dans la nuit au milieu des discussions et des rires. Plusieurs fois, Shikara pensa aller se coucher, mais elle n'osa pas quitter la table sous les regards de tous.

Elle se sentait fatiguée et n'était pas à son aise parmi ces gens dont les mœurs la heurtaient.

De plus, l'un des Portugais ne cessait de se pencher vers elle pour tenter d'engager une conversation en aparté. Elle devinait bien ses intentions et cela la gênait d'autant plus qu'il l'empêchait d'entendre les paroles du marquis.

Enfin, au moment où elle désespérait de les voir s'en aller, Madalena et ses deux amis se levèrent pour prendre congé. Leur hôte les accompagna jusqu'au pont.

Juste avant de quitter le yacht, la senora se tourna vers le marquis et le regarda langoureusement :

- Devez-vous vraiment partir demain?
- J'y suis malheureusement contraint, répondit le jeune homme.
- Je ne supporte pas l'idée de vous perdre encore une fois, Philip. Ce fut si merveilleux de se retrouver tous deux comme par le passé.
- Vous avez raison, comme par le passé, répéta Philip.
- Mais aujourd'hui vous êtes encore plus séduisant et même peut-être plus irrésistible.

Il allait porter la main de Madalena à ses lèvres, mais elle lui passa les bras autour du cou et attira son visage contre le sien.

- Vous laisserez un vide cruel dans ma vie, que personne ne pourra combler.

Elle posa sa bouche sur celle du marquis qui la serra contre lui. Ils

restèrent ainsi enlacés quelques instants et Shikara, qui les observait, se sentit traversée par un frisson presque douloureux. Elle avait suivi la scène dans ses moindres détails.

Elle n'avait jamais imaginé qu'une femme pût se conduire en public avec une telle assurance et un tel sans-gêne et cette attitude lui faisait horreur. Avant qu'elle n'ait vraiment pris conscience de ce qui se passait en elle, le canot s'était éloigné et le marquis retournait déjà au salon.

- Il est très tard, fit-il remarquer. Je crois que nous allons être vraiment fatigués demain matin.

- Oui... sans doute.

Shikara avait du mal à répondre d'une façon naturelle, mais il ne sembla nullement s'en rendre compte.

- Bonne nuit, Shikara. J'espère que vous avez passé une agréable soirée. Nous avons bien mérité de nous détendre un peu après les durs moments que nous avons eus en mer.

- Bonne nuit... mylord.

Lorsqu'elle eut rejoint sa cabine, elle s'installa devant sa coiffeuse et essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées. Malheureusement, la seule image qui lui hantait l'esprit était celle de la séduisante et fascinante senora.

« C'est ce genre de femme qui lui plaît », se dit-elle.

La seule idée de la façon dont le marquis l'avait embrassée lui était insupportable.

- Comme elle est vulgaire! murmura-t-elle.

Elle savait pourtant que ce n'était pas là ce qui la gênait chez Madalena Monteiro, mais plutôt que cette dernière appartenait à un monde où elle-même n'avait pas accès.

« Qu'ai-je à offrir au marquis? » se demanda-t-elle.

Elle eut soudain un sursaut d'indignation. Pourquoi devrait-elle avoir quelque chose à lui offrir? Pourquoi donc s'inquiétait-elle de ses sentiments à son égard, elle qui détestait les hommes et n'attendait rien d'eux?

Elle dut se rendre à l'évidence. Cette douleur qu'elle avait là, au fond de la poitrine, ce trouble qu'elle n'avait jamais vécu ni même imaginé, c'était de la... jalousie! Elle était jalouse de la senora !

Ne pouvant plus tenir en place, elle se leva et se déshabilla à la hâte. Une fois dans son lit et la lumière éteinte, elle ne put s'empêcher de laisser revenir l'image de Philip et de Madalena en train de s'embrasser.

Elle avait perçu une certaine beauté dans leur étreinte. Lorsqu'ils s'étaient enlacés pour finalement unir leurs bouches, ils ressemblaient aux héros d'une aventure romantique. Et une telle aventure, elle aussi voulait la vivre!

Horriifiée de ses propres pensées, elle se dressa sur son lit. Elle délirait sûrement. C'était sans doute la fatigue qui la faisait déraisonner. Et pourtant, ce n'était pas seulement son esprit qui battait la campagne; son corps était lui aussi parcouru de sensations qu'elle ne pouvait identifier. C'était comme une douceur étrange qui la traversait tout entière.

- Je vais devenir folle! dit-elle à haute voix.

Elle s'allongea à nouveau en espérant qu'elle pourrait s'endormir, mais le visage du marquis était toujours présent. Il avait le même sourire et le même regard que lorsqu'il parlait avec la ballerine.

« Jamais il n'a eu ce regard-là pour moi », pensa-t-elle avec désespoir.

Puis, se cachant la tête dans l'oreiller, elle se répéta plusieurs fois :

- Ce n'est pas de l'amour... non... ce ne peut pas être de l'amour!

Le yacht quitta Port Tejo tôt le lendemain matin. Ce fut un grand soulagement pour Shikara lorsqu'elle entendit les machines se mettre en marche. Son supplice était terminé; ils partaient en laissant Lisbonne et la senora derrière eux.

Ne réussissant pas à trouver le sommeil, elle avait passé une nuit épouvantable à lutter contre ses propres sentiments. Elle s'était tournée et retournée dans son lit des dizaines de fois sans pouvoir se détendre. Elle affrontait un nouveau danger et celui-là était pire que ceux qu'elle avait rencontrés jusqu'à présent.

Comment avait-elle pu tomber amoureuse d'un homme qui détestait les femmes? C'était absurde, et pourtant c'était bien la raison pour

laquelle elle avait été jalouse de Madalena.

Peut-être même ne s'en serait-elle jamais rendu compte sans la présence de cette femme?

Maintenant, elle se sentait émue de savoir que le marquis dormait dans la pièce à côté et qu'elle était seule avec lui à bord du yacht. Mais ce bonheur était aussi une source d'angoisse

: combien de temps encore allait-elle pouvoir rester avec lui?

« Je ne pourrai pas le quitter... non, je ne pourrai pas », pensa Shikara.

Mais aussitôt, elle se dit qu'elle préférerait mourir plutôt que lui montrer ses sentiments. Elle savait trop bien qu'il ne s'intéressait pas à elle. Et d'ailleurs, après toutes les discussions qu'ils avaient eues ensemble, elle se sentirait humiliée de lui avouer cette faiblesse. Quelle victoire pour lui s'il découvrait qu'il était la cause du revirement de son opinion sur les hommes.

Elle n'était pour lui qu'une femme parmi toutes celles qui l'avaient sans doute désiré sans espoir.

« Au fond de lui-même, il me hait, se dit Shikara. C'est par pure gentillesse qu'il me supporte! »

Elle savait qu'ils arriveraient bientôt à Gibraltar. L'idée de la séparation la torturait tellement qu'elle finit par regretter d'être montée à bord du Sea Horse sans lequel, elle n'aurait jamais connu de telles souffrances.

Lorsqu'elle rejoignit Philip à l'heure du déjeuner, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer. En le revoyant après cette nuit mouvementée, elle se demanda comment elle n'avait pas remarqué plus tôt qu'il était l'homme le plus séduisant qu'une femme pût imaginer.

- Vous avez bien dormi, Shikara?

- Très bien, je vous remercie, répondit-elle.

- J'espère que tous vos achats ont été montés à bord, continua-t-il. Cette nouvelle robe vous va d'ailleurs à ravir.

- Vous êtes très aimable.

Shikara ne pouvait s'empêcher de penser que ce compliment n'était qu'une simple politesse de la part du marquis, et que son esprit était ailleurs.

Incapable de retenir sa curiosité, elle demanda :

- Pourquoi n'êtes-vous pas resté plus longtemps à Lisbonne? Après tout, rien ne vous obligeait à partir si vite.

Philip se mit à sourire.

- Ma nourrice disait toujours : « De tout, il faut user et non point abuser. » Je crois que c'est particulièrement vrai en ce qui concerne les plaisirs qu'une ville peut offrir.

Elle aurait voulu lui demander pourquoi il ne souhaitait pas passer plus de temps avec la senora, mais elle se sentait trop intimidée pour lui poser directement la question. Le marquis parla d'ailleurs d'autre chose et Shikara eut l'impression qu'il ne désirait pas s'étendre sur ce sujet.

Pourtant, après un moment, elle ne put y tenir :

- La senora Madalena est-elle vraiment une ballerine exceptionnelle? lui demanda-t-elle.

- Elle est en effet extraordinaire, répondit-il, et son nom est célèbre dans beaucoup de capitales européennes.

La jeune fille espérait qu'il lui parlerait de l'époque où ils séjournèrent ensemble à Rome, mais il semblait vouloir se protéger de sa curiosité et arrêta là ses confidences.

Il eut l'air de réfléchir quelques instants puis il dit :

- Je sais qu'il n'est sûrement pas convenable de vous faire rencontrer des actrices ou des danseuses, si célèbres soient-elles, mais il m'était impossible de refuser l'hospitalité à une amie de si longue date.

- N'étant pas votre invitée, répondit Shikara, je ne vois pas de quel droit je pourrais critiquer les personnes que vous me faites rencontrer.

- J'aurais peut-être dû me rappeler que vous n'avez que dix-huit ans et que vous êtes une jeune fille respectable.

- Et, bien sûr, les jeunes filles ou même les femmes respectables n'ont

pas le droit de s'amuser!

Il se mit à rire.

- Les femmes de votre rang doivent être préservées de tout ce qui est laid et vulgaire dans le monde.

- En d'autres termes, elles doivent être enveloppées dans un cocon, enfermées dans une cage? répliqua Shikara sur un ton de reproche. J'imagine que, s'ils en avaient la possibilité, tous les hommes garderaient leur femme dans un harem!

- C'est une excellente idée, et c'est pourquoi j'envie l'art de vivre en Orient! répondit Philip. Vous pouvez sortir seul autant que vous en avez envie, et votre femme ne vient pas séduire vos amis.

- C'est une conception tout à fait masculine, contre laquelle les Orientales se révolteront bientôt, prophétisa la jeune fille.

- Vous les imaginez, se transformant en une armée d'amazones et réduisant les hommes en esclavage? Elles trouveraient vite cela ennuyeux.

- C'est tout de même mieux qu'être esclave soi-même. Quand nous verrons les pyramides, nous pourrons nous souvenir qu'elles ont été élevées par des esclaves...

Il y eut un long silence puis le marquis reprit d'une voix lente :

- Quand nous verrons les pyramides? (Shikara se mit à rougir.) Avez-vous déjà oublié que je ne vous accompagne pas en Egypte? demanda-t-il. Ou êtes-vous en train d'essayer de me faire céder à vos désirs?

La jeune fille prit son inspiration.

- Vous savez très bien que c'est mon plus grand désir, dit-elle d'une petite voix. Je ne peux pas vous cacher que je me sentirai perdue si vous me laissez à Gibraltar ou n'importe où ailleurs. Mais je n'ai pas le droit de vous demander de bouleverser vos projets pour moi.

Vous avez déjà été... si gentil... si extraordinairement gentil avec moi.

Elle parlait avec une telle sincérité et une telle émotion que le marquis la regarda d'un air surpris. Pensant qu'elle s'était trahie, Shikara se leva de table.

- Vous désirez sûrement rester seul, mylord, dit-elle précipitamment.

- Je dois en effet réfléchir à ce que vous venez de me dire.

- Je suis vraiment... désolée, ajouta-t-elle en le regardant dans les yeux. Je n'avais nullement l'intention de vous importuner. Je vous ai fait une promesse et je la... tiendrai, quoi qu'il arrive.

Ayant proféré cela, elle quitta le salon en fermant la porte derrière elle.

- Qu'elle aille au diable! enragea Philip. Existe-t-il au monde un homme plus harcelé que moi par les femmes ?

Il savait qu'il lui serait difficile d'abandonner Shikara à Gibraltar ou à Alger, comme il en avait eu l'intention. Même s'il trouvait un bateau et s'il était sûr qu'elle avait assez d'argent pour le voyage, il ne pouvait jurer que son père serait au Caire pour l'accueillir. Elle devrait alors se débrouiller seule dans cette grande ville qu'elle ne connaissait pas.

Elle était si jeune et si innocente qu'il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait eu tort de lui faire rencontrer Madalena. Il avait bien remarqué que la jeune fille avait été choquée lorsque la senora et lui avaient échangé ce baiser d'adieu sur le pont.

Il avait fait la connaissance de Madalena Monteiro deux ans auparavant, à son arrivée à Rome. Ils s'étaient rencontrés à une soirée et en l'apercevant, le marquis avait senti qu'une même flamme pourrait les embraser l'un et l'autre.

Comme cette aventure l'amusait, il avait délibérément accompagné la jeune femme au théâtre le lendemain, et pendant les quatre semaines suivantes, Madalena avait annulé la plupart de ses rendez-vous et de ses engagements pour ne voir pratiquement que lui.

C'était le printemps et la vie à Rome était à cette époque de l'année particulièrement agréable. Ils avaient alors vécu une romance, c'était bien là le nom d'une telle liaison, qui avait apporté au marquis des sensations entièrement neuves. Madalena avait eu de nombreux amants et grâce à son expérience, elle connaissait l'amour aussi bien que l'art du ballet.

C'était cependant lui qui avait rompu, à un moment où leur relation était encore très passionnée car il préférait ne pas attendre de s'être lassé d'elle pour s'en séparer. Il avait donc quitté Rome en emportant un bon souvenir de la senora, mais sans le désir de la revoir un jour.

En faisant halte à Port Tejo, il ignorait qu'il la rencontrerait à

Lisbonne. Il ne désirait pas tenter de revivre le passé, au risque de détruire l'image charmante qu'il en avait gardé.

Pourtant, lorsqu'ils étaient ensemble, la nuit dernière, leur passion commune s'était réveillée et il lui avait été impossible de résister à Madalena.

Bien que Philip n'ait absolument pas été déçu par cette soirée, il ne voulait pas se laisser reprendre par l'ambiance enivrante, érotique, qui flottait autour de la ballerine. Il avait vécu une fois cette aventure et il en connaissait les charmes; mais, comme toutes les femmes de son genre, Madalena était bien trop exigeante. Elle voulait ses amants à son entière dévotion, alors que lui aimait pouvoir disposer de sa vie comme il l'entendait. Il désirait avant tout sa liberté et n'était pas près de se laisser enchaîner par une femme, aussi exceptionnelle fût-elle.

En fait, pour le moment, il était bien plus tourmenté par Shikara que par Madalena. Il aurait dû se rendre compte que sous l'apparence fragile de la jeune fille se cachait une volonté de fer ! Comme elle avait décidé de fuir son oncle, elle était maintenant déterminée à rester avec lui et, si possible, à le convaincre de l'emmener jusqu'au Caire.

- Il n'en est absolument pas question! dit Philip à haute voix.

Il manquait malgré tout de conviction en affirmant cela, et il sentait déjà sa détermination faiblir. L'idée d'abandonner Shikara à son sort lui était de plus en plus pénible.

Les jours suivant leur départ de Lisbonne, le temps se révéla particulièrement clément.

Lorsqu'ils eurent dépassé Gibraltar, les journées devinrent de plus en plus chaudes, même si les nuits étaient encore froides.

Shikara ne portait plus qu'une robe d'été et un châle sur les épaules. Linwood passait toutes ses journées sur le pont.

Il n'avait plus fait allusion à leur séparation, et la jeune fille voyait se rapprocher Alger avec une certaine angoisse. Elle priait chaque soir pour qu'il ne la laissât pas à la prochaine escale.

« Je l'aime! Oh mon Dieu, comme je l'aime! », ne cessait-elle de se répéter.

De peur qu'il ne découvrit ses sentiments, elle se montrait encore plus agressive envers lui et s'attardait rarement pour discuter après les repas.

Elle mesurait chaque jour un peu plus combien il était différent des hommes qu'elle avait connus jusque-là. Il avait la sagesse et l'érudition d'un homme mûr, un physique très séduisant, une personnalité originale...

Le marquis s'intéressait beaucoup aux travaux du père de Shikara. Elle lui parla de certaines découvertes particulièrement extraordinaires qu'il avait faites dans différentes parties du monde. Elle lui expliqua aussi les raisons pour lesquelles le célèbre archéologue était parti pour l'Egypte.

- Comment s'appelle le savant que votre père est allé rejoindre? lui demanda-t-il alors.

- Auguste Mariette, c'est un Français. Père l'a connu quand il travaillait au département d'égyptologie du musée du Louvre. Ils ont eu à cette époque de longues discussions tous les deux... (Shikara fit une pause puis reprit :) M. Mariette est beaucoup plus jeune que père et, en ce sens, leur amitié est plutôt inattendue. Je pense pour ma part que M. Mariette est quelqu'un de très intelligent. Il n'est pas comme ces chercheurs qui travaillent dans les musées et finissent par devenir aussi inertes et aussi tristes que certains objets qu'ils manipulent.

Philip se mit à rire.

- Continuez votre histoire.

- Il y a un peu plus d'un an, M. Mariette a écrit à mon père. Il lui a appris qu'il n'était plus en France, qu'il avait été envoyé en mission par le musée du Louvre pour acquérir des manuscrits coptes au Caire.

Il lui expliquait dans sa lettre qu'il ne supportait pas de voir piller les trésors de l'Egypte ancienne et qu'il était décidé à tenter de remédier à cet état de fait.

- Et qu'a dit votre père de tout cela?

- Père a toujours été scandalisé de voir des archéologues et des touristes sans scrupules prêts à tout pour satisfaire leur passion de la collection. Ils n'hésitent pas à se servir dans les anciens monuments, les temples et même les tombes.

- C'est du vol organisé, reconnu Philip.
- Exactement, et M. Mariette ajoutait qu'il lui fallait trouver un moyen de protéger les trésors qu'il venait de découvrir, et qui pouvaient être d'une très grande importance pour les travaux futurs des archéologues en Egypte.
- Et quelles étaient ces découvertes?
- Il disait à père que, quelque temps après son arrivée en Egypte, il avait fait certaines observations surprenantes. Il avait vu des sphinx en pierre tout à fait identiques dans des jardins de riches demeures et devant des temples d'Alexandrie, du Caire et de Guizèh.
- Ces sphinx avaient donc la même origine?
- C'est bien ce que M. Mariette pensait. Puis un jour, alors qu'il se promenait dans les ruines de Sakkarah, non loin du Caire, il aperçut la tête d'un sphinx identique près de la pyramide à degrés de Zoser. Il dégacha le reste du corps. Dessus était gravée une inscription relative à Apis, le taureau sacré de Memphis. Il comprit l'importance de sa découverte...

Shikara parlait avec une telle conviction que le marquis demanda, d'un ton passionné lui aussi :

- Et de quoi s'agissait-il?
- M. Mariette eut la conviction qu'il venait de trouver l'Allée des Sphinx dont on connaissait l'existence sans jamais avoir réussi à la localiser.
- Et que fit-il?
- Il engagea une équipe pour creuser. Les hommes mirent à jour 140 sphinx!
- J'imagine quel a dû être son enthousiasme!
- C'est à ce moment-là qu'il a écrit à mon père. Je crois qu'il se sentait un peu seul dans ses recherches et qu'il avait besoin, pour mieux faire valoir ses découvertes, de l'appui d'un archéologue reconnu dans le monde entier.
- Alors votre père est parti?

- Il n'a pas pu attendre, répondit Shikara, d'autant plus que M. Mariette pensait aussi savoir où se situait la nécropole des taureaux sacrés. (Le marquis restait silencieux. Après un moment, Shikara reprit :) Vous savez sûrement qu'en Egypte, les dieux ont été représentés sous une forme animale avant de l'être sous une forme humaine. On trouve ainsi dans cette mythologie : la vache, le bélier, le faucon, l'ibis, le crocodile, le chat et le serpent.

- Et le plus connu, si je ne me trompe pas, ajouta Philip, était le taureau sacré de Memphis.

- Vous avez raison! dit Shikara. On adorait même un taureau vivant qui était soigné à l'intérieur du temple par les prêtres. Quand il mourait, il était embaumé et enterré en grande cérémonie.

- Et vous croyez que M. Mariette a vraiment trouvé le lieu de sépulture des taureaux? Je sais qu'il existe une nécropole pour les chats sacrés, une pour les crocodiles et une autre pour les ibis, mais je n'ai jamais entendu parler de chambres funéraires pour les taureaux.

- Moi non plus, répondit la jeune fille. Il se peut qu'il se soit trompé, mais au moment où père est parti le rejoindre, il était certain que leurs tombes devaient se situer quelque part près de l'Allée des Sphinx.

- Ce doit être extraordinaire à voir ! s'exclama le marquis. (Ses yeux rencontrèrent ceux de Shikara et il comprit ce qu'elle pensait.) Bon... vous avez gagné, dit-il comme à regret. Vous avez réussi à me convaincre. Je vais aller jusqu'au Caire avec vous.

Shikara ne put retenir un cri de joie.

- Vous parlez sérieusement? Vous parlez vraiment sérieusement?

- Je crois bien que oui, répondit Philip. Je suppose que c'est une grande faiblesse de ma part de changer mes projets à cause d'une femme, et je vois déjà le plaisir que ma défaite vous procure.

- Vous vous trompez, c'est seulement que je suis très heureuse; l'idée d'arriver seule au Caire et de ne pas y retrouver mon père m'effrayait au plus haut point. Si vous venez avec moi, tout devient tellement plus facile et tellement plus... merveilleux!

Il y avait une telle reconnaissance et une telle émotion dans sa voix que le marquis eut l'impression d'avoir donné à un enfant le cadeau

dont il rêvait depuis très longtemps.

Pourtant, lorsqu'il se retrouva seul, il regretta presque sa décision.

« Enfin! pensa-t-il. Au moins, j'aurai la conscience tranquille! »

Revenue dans sa cabine, Shikara pria pour que le marquis ne la laissât pas seule en arrivant au Caire. Elle ne voulait cependant pas lui montrer qu'elle était inquiète à l'idée que son père ait pu quitter la capitale égyptienne et que M. Mariette fût de retour à Paris.

Il se pouvait aussi que les deux hommes fussent partis faire des fouilles dans le désert sans en avoir informé personne.

« Père n'a jamais été conscient du souci qu'il donne à ceux qui l'aiment, il reste toujours très vague sur ses entreprises. »

Il n'avait pourtant jamais été inconscient au point de rester sans donner de nouvelles pendant si longtemps.

« L'attitude de père envers ses proches est sûrement une des raisons pour lesquelles je n'aime pas les hommes », pensa Shikara.

Même si sa mère paraissait heureuse avec lui, elle n'avait jamais vécu la vie qu'elle aurait souhaité; elle avait toujours dû se plier aux désirs de son mari.

Lorsqu'il faisait un projet de voyage, il ne pensait jamais à la solitude dans laquelle il allait laisser sa femme. Il aurait pu, par exemple, s'arranger pour qu'elle passât quelque temps dans sa famille ou chez des amis...

- Je crois que père est très égoïste, avait dit un jour Shikara à sa mère.

Mrs Bartlett avait souri.

- Tous les hommes le sont, Shikara. Ce sont eux qui mènent le monde et plus tôt tu auras compris cela, mieux ce sera. La femme n'a qu'une importance secondaire pour l'homme, elle passe après son travail, ou ce qui l'intéresse le plus dans la vie.

Les hommes que la jeune fille avait jusque-là rencontrés ne l'avaient jamais amenée à penser différemment, et son oncle avait été une incarnation parfaite de tout ce qu'elle haïssait chez eux. Elle ne l'avait jamais vu faire un geste désintéressé, jamais elle n'avait entendu une parole aimable sortir de sa bouche, et elle savait bien que tous les gens

de sa maison le craignaient.

« Rien d'étonnant, se dit-elle, si je n'étais pas préparée à rencontrer quelqu'un comme Philip! »

Elle n'avait pas manqué de remarquer la courtoisie avec laquelle il s'adressait à ses domestiques; de-même, il avait personnellement veillé à l'aménagement des cabines pour son équipage.

« Il est généreux et attentionné », pensa-t-elle en se rappelant les égards avec lesquels il l'avait traitée.

Mais l'idée qu'il n'aimait pas les femmes lui revint à l'esprit et elle se dit qu'elle ne pouvait s'attendre à rien d'autre de sa part qu'à une sympathie amusée. Lorsqu'il aurait vu les sépultures des taureaux, il n'aurait plus aucune raison de s'attarder auprès d'elle et ils ne se reverraient jamais.

- Pourquoi l'ai-je rencontré? se répétait-elle souvent avec désespoir.

Parfois, lorsqu'elle lisait sur le pont, Linwood, à sa grande joie, venait la rejoindre et ils discutaient ensemble de l'histoire de l'Egypte ancienne, qu'elle connaissait bien, grâce aux récits de son père.

- Je suis si impatiente de voir Alexandrie! lui dit-elle un jour.

- Ah bon! et pourquoi cela?

- C'est là que se dressait le palais de Cléopâtre. Il y a sa tombe et celle d'Antoine.

Cléopâtre est une femme qui m'a toujours fascinée.

- C'est vrai, j'avais oublié, dit le marquis. En fait, je me souvenais plutôt que c'était la ville d'Alexandre le Grand et que c'est sur l'île de Pharos que se trouvait le célèbre phare, l'une des sept merveilles du monde.

- J'aime aussi me souvenir que c'est en Egypte que Ménélas est venu se réfugier avec la belle Hélène après la chute de Troie, et qu'ils sont ensuite repartis pour Sparte en emportant avec eux de nombreuses richesses.

- Je m'aperçois que cette découverte de l'Egypte va être passionnante, dit le marquis en souriant. Pendant que vous admirerez les antiquités et les palais, j'irai repérer où se trouvait cette fameuse tour sur

laquelle on allumait des feux pour guider les navigateurs.

- Et qu'est devenu le phare? demanda Shikara. Je n'arrive plus à me rappeler pourquoi il n'existe plus aujourd'hui.

- Au début du XIVe siècle, un espion au service d'un empereur chrétien réussit à persuader le calife Alwahid qu'un fabuleux trésor avait été caché dans ses fondations.

- La tentation fut trop grande! s'exclama Shikara.

- Exactement! On entreprit des fouilles, ce qui ébranla la tour. Elle s'écroula et personne ne put la reconstruire.

- Quel dommage! Elle fut donc détruite par cupidité!

- Oui, répondit le marquis, et pour la même raison, l'Egypte est aujourd'hui pillée, et le monde entier risque d'être privé de nombreuses découvertes.

- Vous me donnez vraiment envie de lutter, comme mon père le fait, pour sauvegarder le passé, dit Shikara d'un ton convaincu.

- Puisque vous êtes une femme, répliqua Philip pour la taquiner, vous feriez mieux de vous préoccuper de votre avenir, et surtout de votre... futur!

- J'ai du mal à croire que nous sommes arrivés!
- Doutez-vous de vos propres résolutions? demanda Philip.

Elle se tourna vers lui en souriant.

- Non, pas vraiment, car j'avais décidé à tout prix de rejoindre mon père. Mais je n'arrivais pas à croire que vous aviez vraiment l'intention de remonter le Nil avec votre yacht.

Plus Alexandrie approchait, plus Shikara avait eu du mal à cacher sa joie et son impatience.

Finalement, elle était montée sur le pont pour surveiller l'horizon et apercevoir les premières maisons de la ville.

Ils avaient débarqué à Alexandrie au milieu d'une foule de mendiants, de marchands et de prestidigitateurs qui faisaient des tours de magie avec de petits poussins. Mais Shikara et Philip étaient pressés d'arriver au Caire et ils avaient rapidement quitté Alexandrie pour remonter le large fleuve.

Tout était un véritable enchantement pour la jeune fille. Elle s'émerveillait des cultures de maïs et de canne à sucre, de la couleur si brune de la terre fraîchement labourée et des plantations de dattiers et de bananiers.

Dans les champs, elle remarqua que les fellahs travaillaient avec les mêmes instruments que ceux qu'elle avait pu voir dans les musées et qui dataient de plus de quatre mille ans. Elle savait aussi que les laboureurs qu'elle voyait marcher derrière des charrues tirées par des bœufs noirs ou par un chameau étaient exactement identiques à ceux qu'elle verrait sur les fresques.

Malgré la ligne de chemin de fer qui reliait depuis peu Alexandrie au Caire, de nombreuses felouques naviguaient sur le Nil. Sur les berges, des chameaux et des ânes lourdement chargés trottaient en file dans la poussière, tandis qu'au bord du fleuve, des hommes actionnaient dans la boue de grandes roues pour pomper l'eau du Nil, comme dans les temps anciens.

Linwood évoqua pour Shikara la campagne de Napoléon en 1796 :

- Saviez-vous, lui dit-il, qu'il s'est embarqué avec 38000 hommes et une flotte de 328

vaisseaux, c'est-à-dire une armée presque aussi importante que celle que conduisait Alexandre le Grand?

- Je hais Napoléon! s'exclama Shikara. Il est le type même de l'homme avide de pouvoir, qui ne se soucie pas des souffrances qu'il peut infliger aux autres pour satisfaire ses ambitions.

- Vous ne pouvez cependant pas nier que c'était un grand personnage.

- Cela n'a aucune valeur pour moi, répondit-elle. Tout ce que je sais, c'est qu'il a fait mourir un nombre incalculable d'hommes au cours de ses campagnes, et sans le moindre remords. Ce ne fut que justice quand sa flotte fut détruite par Nelson et qu'une partie de ses troupes attrapa en Egypte une maladie qui rendait les hommes aveugles!

- Vous êtes dure pour ces pauvres soldats.

- J'aime les gens qui construisent le monde et je suis révoltée par ceux qui s'acharnent à le détruire; il y a suffisamment de maux sur la terre sans qu'on en invente d'autres, répliqua Shikara en colère.

Philip se mit à rire, mais il ne répliqua pas, car il ne voulait pas envenimer la discussion.

Après le dîner, ils montèrent tous deux sur le pont pour voir la nuit tomber. Pendant quelques instants, ils furent saisis par le mystère et la magie des soirées égyptiennes qui ne connaissent pas de crépuscule. Dès que la première étoile brilla dans le ciel, l'ombre s'étendit sur toute chose, dans un tel silence que Shikara pensa que le temps lui-même s'arrêtait.

La jeune fille comprenait enfin pourquoi son père lui avait dit que les paysans égyptiens avaient peur de l'obscurité. La rapidité avec laquelle le jour disparaît en Egypte inspira d'ailleurs les Anciens. Ils croyaient que la mort était comme la venue de la nuit, qu'elle faisait passer soudainement de la lumière au noir le plus complet.

Lorsque le ciel fut constellé d'étoiles et que la lune fut levée, la terre prit une couleur argentée, très étrange. Le Nil s'étalait comme un long ruban gris et Shikara se sentait émue comme si un événement extraordinaire se préparait.

Elle portait une des robes achetées à Lisbonne et, lorsqu'elle était apparue à l'heure du dîner, il lui avait semblé voir passer une lueur d'admiration dans les yeux du marquis, sans toutefois en être sûre. Elle faisait tout pour lui plaire mais elle se disait qu'elle ne pourrait jamais rivaliser de charme avec la senora.

Elle avait du mal à comprendre comment une femme aussi irrésistible n'avait pas réussi à convaincre Philip de rester quelques jours à Lisbonne alors que rien ne le pressait de partir.

Comment un homme pouvait-il se lasser d'une personne aussi séduisante que Madalena?

Était-il à ce point insensible aux appas féminins?

Lorsqu'il s'était approché d'elle sur le pont, elle avait senti un grand frisson la parcourir et sa présence seule la faisait presque trembler.

- A quoi pensez-vous? A Cléopâtre? demanda-t-il.

Elle se tourna vers lui, surprise, car elle ne s'attendait pas qu'il lût si bien en elle. A ce moment précis, elle se sentait en effet attirée par les beautés de l'Égypte, et son esprit était tendu pour pénétrer leur mystère. Elle cherchait des mots pour expliquer cet envoûtement...

- J'essaie d'imaginer le bateau de Cléopâtre descendant ce même fleuve à la rencontre d'Antoine. Je vois les grandes voiles parfumées, les cadeaux qu'elle lui a préparés et les ravissantes esclaves qui l'accompagnent. Mais c'est elle la plus merveilleuse de toutes...

- Et Antoine n'a pas refusé ce qui lui était offert! dit le marquis avec cynisme.

- Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre, murmura Shikara. Il était venu pour conquérir l'Égypte, mais il fut conquis par Cléopâtre!

- Au contraire, répliqua Philip presque brutalement, c'est elle qui fut conquise. C'est elle qui l'aimait. Et, à moins que les livres que j'ai lus aient menti, Antoine a toujours su rester le maître; il ne l'aimait pas tant que cela!

- Ils ont pourtant été heureux... très heureux!

- Et alors? Cela ne prouve rien. N'oubliez pas qu'il s'agissait d'une femme extraordinairement belle.

Il y eut un silence, puis Shikara demanda d'une petite voix :

- Est-ce la seule chose que les hommes attendent d'une femme? Qu'elle soit... belle?

Philip hésita quelques instants.

- Pour vous répondre franchement, dit-il enfin, je crois en effet qu'un homme recherche quelque chose d'autre, mais qu'il ne le trouve que rarement.

- Que recherche-t-il? demanda Shikara.

Le marquis contemplait le ciel et, à la lueur des étoiles, la jeune fille distinguait parfaitement son profil. Elle sentait que leur conversation se déroulait sur un ton plus grave que d'habitude. Il ne se moquait pas d'elle et ne cherchait même pas à la taquiner. Au contraire, il lui ouvrait le fond de sa pensée et lui dévoilait ses sentiments véritables.

- Tout homme, s'il est sincère, commença lentement Philip, sait qu'il a enfoui en lui un idéal : la femme qu'il voudrait non seulement aimer mais aussi épouser.

- Et comment devrait... elle... être? demanda Shikara d'une voix hésitante.

- Vous m'avez demandé si la beauté était ce qu'il y a de plus important pour un homme, répondit le marquis. En fait, quand un homme aime vraiment une femme, celle-ci est toujours belle à ses yeux. (Il fit une pause puis continua :) Il s'agit de quelque chose de plus profond, quelque chose qui touche l'esprit ou peut-être ce que la religion appelle lame. (Il y eut un nouveau silence, puis, comme Shikara se taisait toujours, il reprit :) Je ne prétends pas posséder une connaissance de l'histoire des religions comparable à celle de votre père, mais je sais que les Anciens donnaient à leur vie un sens différent de celui que nous lui donnons. Leur but était d'atteindre quelque chose qui se trouvait au delà d'eux-mêmes, quelque chose qu'ils sentaient sans pouvoir le définir avec des mots. (Sa voix devint plus grave.) C'est peut-être pour cette raison que la musique, la peinture ou la sculpture permettent à l'homme d'exprimer le mieux ce qui constitue sa raison de vivre.

- Est-ce là... aussi ce que vous recherchez? demanda Shikara. (Le marquis ne répondit pas et après quelques instants elle dit :) Je crois que je comprends et, dans un certain sens, cela m'effraie parce que ce qui est hors de nous est à la fois beaucoup plus grand et beaucoup

plus puissant. (Elle poussa un soupir.) Lorsque j'y pense, je me sens comme diminuée, je me vois toute petite et sans... importance.

- Personne n'est jamais sans importance à ses propres yeux, répondit Philip. Par ailleurs, je suis convaincu que nous avons aussi un rôle à jouer à l'échelle de l'univers.

- Comment pouvez-vous en être absolument sûr? Comment puis-je savoir si ma disparition aurait ou non une conséquence, même infime, et même si quelqu'un s'en inquiéterait?

Le marquis sourit de l'entendre parler sur un ton aussi passionné et se tourna vers elle. Il ne voyait pas ses yeux mais la lumière des étoiles semblait se poser sur sa chevelure. Il distinguait la blancheur de son cou et de ses épaules, ainsi que la finesse de ses mains posées sur le bastingage.

- Vous êtes très modeste ce soir, dit-il. Je ne vous reconnais pas.

- Ce que je crains le plus, avoua Shikara, ce ne sont pas les dangers, les accidents, mais de laisser passer ma vie sans avoir percé certains de ses secrets. (Sa voix se perdit dans la nuit.

Pendant quelques instants, on entendit seulement le bruit du yacht glisser sur l'eau. Elle reprit sa respiration.) Comme vous et peut-être, d'ailleurs, comme tout le monde, je me bats pour un... idéal. Et ce sera un tel... échec pour moi si je n'arrive pas à le trouver.

- Je crois que vous trouverez ce que vous cherchez.

Le ton du jeune homme était rassurant. Shikara songea, en le voyant si solide à côté d'elle, qu'elle n'aurait plus peur de rien si elle pouvait demeurer auprès de lui.

- Vous êtes si sensible, Shikara, dit-il d'une voix douce et grave, je vous souhaite d'être toujours heureuse.

Elle se sentit troublée par la façon dont il prononçait ces mots. Leurs yeux se rencontrèrent et elle se sentit happée. Une force l'empêchait de bouger tout en l'attirant vers lui.

Ils restèrent ainsi immobiles et silencieux pendant un long moment puis, comme si cela était inévitable, Philip passa ses bras autour de la jeune fille et la serra contre lui. Il posa sur elle un regard plein de tendresse et approcha ses lèvres des siennes.

Elle était incapable de faire un geste ou même de respirer. Il n'existait plus rien d'autre pour elle que le contact de la bouche du jeune homme et l'étreinte de ses bras. Une sensation de plaisir telle qu'elle n'en avait jamais connue la serra à la gorge et ses lèvres se mirent à frémir. Un immense frisson la parcourut tout entière, intense au point d'en être douloureux et pourtant beaucoup plus doux que tout ce qu'elle avait pu rêver ou même imaginer.

Le marquis resserra son étreinte et elle eut l'impression de sentir leurs deux corps se confondre. Elle comprit qu'elle vivait enfin ce qu'elle attendait depuis toujours et qu'elle haïssait les autres hommes aussi parce qu'elle les savait incapables de lui procurer une sensation aussi parfaite, aussi divine.

Leur baiser devint plus passionné et Shikara perdait jusqu'à la conscience de sa propre identité. Ce n'était plus ses lèvres mais les siennes à lui, son corps à elle mais le sien, et il n'y avait plus aucune distance qui les séparait.

C'était l'amour! C'était le mystère et le miracle de l'amour auxquels elle avait rêvé l'autre nuit. C'était la réponse à tous les désirs de son âme et de son cœur.

Combien de temps Philip la maintint contre lui, elle n'en eut pas la moindre idée. Elle ne distinguait plus rien, ni la nuit sur les rives du Nil, ni le long fleuve argenté, ni le ciel étoilé.

Il n'y avait plus que lui et le monde magique dans lequel elle venait de pénétrer.

Le marquis releva enfin la tête et resta un moment immobile, les yeux fixés sur le visage de Shikara, comme s'il cherchait à s'imprégner de son image. Shikara le regardait, muette, sans oser le moindre geste.

Brusquement, il se retourna et s'éloigna en la laissant seule sur le pont.

Ils arrivèrent au Caire le lendemain matin. Par le hublot de sa cabine, Shikara pouvait apercevoir les maisons flottantes et les petits vapeurs ancrés près du yacht. Des giyasat se balançaient élégamment au milieu du Nil alors que des celuccas descendaient lentement la rivière, chargés de cargaisons de sucre de canne, de blé, de riz et de café.

Elle avait attendu depuis longtemps ce moment, le moment où elle arriverait au Caire et pourtant, elle avait du mal à écarter de sa pensée l'instant extraordinaire qu'elle avait vécu avec le marquis la nuit

dernière. Elle s'était sentie possédée par lui et elle savait que, lorsqu'il la quitterait, il emporterait cette partie d'elle-même qu'elle lui avait donnée.

Elle n'avait jamais imaginé qu'un baiser pût être si merveilleux et si parfait, au point de faire trembler le corps tout entier. Il avait éveillé au fond d'elle-même un feu qui avait enflammé tous ses sens, un feu d'une divine beauté.

Elle comprenait enfin pourquoi tout le monde attendait l'amour, pourquoi certains rois préfèrent abandonner leur trône, des nations entrer en guerre et des hommes mourir plutôt que perdre ce vertige qui transforme de simples créatures en dieux.

- Je l'aime... je l'aime... je l'aime, murmura Shikara.

En allant se coucher sans l'avoir revu, elle avait pourtant pensé qu'il l'avait embrassée comme il avait embrassé la senora.

« Il m'a embrassée parce qu'il s'est laissé enivrer par la beauté de la nuit et parce que je suis la seule femme à bord, se dit-elle, il en aurait sûrement fait de même avec une autre. »

Cette idée lui fit monter les larmes aux yeux, mais elle rassembla ses forces pour ne pas pleurer.

« Il déteste les femmes et je ne suis malheureusement qu'une simple femme! Pour le moment, je représente pour lui une distraction parce qu'il se sent un peu seul. Il n'en gardera même pas le souvenir. »

Elle avait envie de crier, de courir se jeter aux pieds du marquis pour le supplier de la garder auprès de lui. Mais elle savait qu'il n'en aurait que plus de mépris pour elle et que cela ne pourrait que l'inciter à la quitter au plus vite.

Elle était à ses yeux une « lady » et pour cette raison, elle était sûre qu'il ne lui demanderait pas plus qu'un baiser. Ce n'était pas comme avec la senora. Ils avaient certainement fait l'amour. Mais avec elle, il ne tenterait pas une chose pareille, ce serait contraire à sa morale.

« Je l'aime! Je l'aime tant que je serais prête à accepter tout ce qu'il me demanderait! »

Elle pensait cependant qu'il ne lui demanderait rien, sous aucun prétexte, tant qu'elle serait sous sa protection et qu'il se sentirait responsable d'elle. Pourtant, imaginer que leur relation pût devenir

différente lorsqu'elle aurait retrouvé son père lui semblait un rêve de jeune fille amoureuse et sans expérience.

« Je ne dois pas me cacher la vérité : ce n'était pas dans un élan de passion qu'il m'a embrassée, mais peut-être seulement parce qu'il me sentait seule et angoissée. »

Quelle que fût la raison qui ait poussé Philip à l'embrasser, il l'avait quittée juste après, sans un mot. Sans doute cet instant, magique pour elle, ne l'avait-il aucunement ému.

Il était encore très tôt mais Shikara était déjà habillée. Elle monta sur le pont pour admirer les bateaux sur le fleuve et observer le trafic matinal sur les quais.

De l'autre côté du Nil, elle apercevait des mosquées qui s'élançaient vers le ciel. Elle reconnut, à ses étroits minarets turcs dominant la ville, la mosquée de Mohammed Ali, haut perchée sur le rocher de la Citadelle.

Elle se demandait si elle pourrait la visiter lorsqu'elle entendit un bruit de pas. Son cœur bondit à l'idée de voir le marquis, mais ce n'était qu'un domestique.

- Le petit déjeuner est servi dans votre chambre, mademoiselle, dit-il avec respect.

- Merci, répondit Shikara.

Elle descendit sans oser le questionner pour savoir si le marquis avait déjà pris le sien.

Quand elle eut terminé, elle hésita à aller trouver immédiatement Philip. Il serait sûrement plus sage de se renseigner d'abord auprès d'Hignet sur le programme de la journée.

Comme s'il avait deviné ses intentions, le valet frappa à la porte de sa cabine, qu'elle avait laissée entrouverte.

- Bonjour, mademoiselle, M. le marquis m'a prié de vous faire savoir qu'il vous attendait pour quitter le yacht.

- Je suis prête, répondit Shikara.

Elle se leva immédiatement et prit sur la commode le chapeau à large bord ainsi que l'ombrelle blanche achetée à Lisbonne.

- Il est préférable que vous partiez de bonne heure, avant qu'il ne fasse trop chaud, continua Hignet. Je crois que M. le marquis a l'intention de vous emmener visiter les pyramides.

- J'attends ce moment depuis si longtemps!

Sans oublier son sac à main blanc assorti à sa robe, elle quitta à la hâte sa cabine et monta sur le pont. Le marquis l'attendait et, malgré elle, elle sentit sa gorge se nouer.

- Nous devrions sans perdre de temps partir à la recherche de M. Mariette, dit-il lorsque Shikara apparut, pour lui demander ce qui est arrivé à votre père.

- Je dois vous avouer que cela m'angoisse un peu, répondit-elle.

Elle essaya de déchiffrer son expression, mais il lui sembla qu'il détournait volontairement son regard. Il paraissait s'être replié sur lui-même et elle sentait à nouveau la barrière qui les séparait.

Elle monta dans la voiture qui les attendait sur le quai. Elle pensait à la joie qu'elle avait ces jours derniers à l'idée de retrouver son père après tous ces mois de silence. Pourtant, en ce moment même, elle ne pouvait détacher son esprit du marquis. Elle le trouvait si séduisant dans son costume blanc... Sa froideur lui était encore plus pénible. Regrettait-il déjà leur baiser de la veille?

Dans les rues, ils durent se frayer un passage au milieu des ânes, des charrettes, des chameaux et des bœufs. Des bazars se dégageaient des odeurs de musc, de pétales de roses, d'encens et de café. Ils sortirent rapidement de la ville et s'engagèrent sur une route qui menait aux pyramides.

- Je me suis renseigné, dit Philip après avoir roulé un long moment en silence. D'après ce que j'ai compris, M. Mariette doit travailler sur le site, où il fait actuellement des fouilles.

- Il se trouve donc bien en Egypte? demanda Shikara. Je craignais qu'il ne fût déjà rentré en France.

- J'y avais pensé, moi aussi. Cela aurait expliqué pourquoi vous n'aviez pas reçu de réponse à votre lettre.

- Peut-être que père est avec lui?

Le marquis ne répondit pas. Shikara eut le sentiment qu'il ne voulait rien dire pour ne pas lui donner de faux espoirs.

La voiture roulait à vive allure. Bientôt, les pyramides se dressèrent au milieu d'un désert de sable. La jeune fille était impatiente d'approcher, mais elle savait bien qu'il était plus urgent de savoir où était son père.

Malgré elle, une question ne cessait de la tourmenter :

« Combien de temps le marquis restera-t-il ici, une fois que j'aurai retrouvé père? »

Par timidité, elle ne lui jetait que de brefs regards, et comme il ne semblait pas avoir envie de parler, elle restait, elle aussi, silencieuse.

Ils dépassèrent les pyramides de Guizèh et parvinrent à la grande pyramide à degrés de Zoser et au temple de Ptah entouré de palmiers.

En descendant de voiture, Shikara reconnut sur la gauche l'Allée des Sphinx dont ils avaient tant parlé. Elle menait à un petit temple devant lequel s'élevait toute une série de statues, disposées en demi-cercle. C'était là que Mariette avait fait d'extraordinaires découvertes deux ans auparavant!

Ils se dirigèrent vers cette allée et croisèrent des ouvriers qui leur indiquèrent le chemin. Ils empruntèrent un passage creusé dans le sol qui ressemblait à une longue chambre souterraine du fond de laquelle provenaient des bruits de voix et de coups de pioches.

- M. Mariette est-il ici? demanda Linwood.

Sa voix se perdit en échos, mais il n'y eut pas de réponse.

Ils continuèrent à descendre dans ce qui était en fait, Shikara l'apprit plus tard, le grand couloir de la nécropole et aperçurent un homme venir à leur rencontre.

- Est-ce moi que vous cherchez, monsieur? demanda-t-il en français.

- Vous êtes M. Mariette?

- Oui, monsieur.

- Je suis le marquis de Linwood, et voici miss Bartlett, la fille du Pr Richard Bartlett. Elle est venue en Egypte pour retrouver son père.

M. Mariette poussa une exclamation de surprise et se tourna vers Shikara.

- Chère mademoiselle! lui dit-il. Votre père m'a si souvent parlé de vous qu'il me semble déjà vous connaître... (Shikara fit une révérence. L'ami de son père lui prit les deux mains, qu'il porta l'une après l'autre à ses lèvres.) Je suis très honoré, vraiment très honoré de vous accueillir ici, dit M. Mariette. Je voudrais tant pouvoir vous donner de meilleures nouvelles de votre cher père.

- Il est... mort? demanda Shikara d'une petite voix.

M. Mariette eut un geste de la main.

- En vérité, mademoiselle, je n'en sais rien!

- Mais où est-il? Qu'a-t-il pu lui arriver?

- Je vous dois quelques explications... répondit M. Mariette.

Il était en bras de chemise et ne portait pas de cravate, mais toute sa personne imposait le respect.

- Nous pouvons peut-être nous asseoir? suggéra-t-il en jetant un regard autour de lui.

Il y avait là quelques grosses pierres. Comme il semblait l'y inviter, Shikara s'assit, mais Philip préféra rester debout.

M. Mariette s'installa en face de la jeune fille.

- Que... s'est-il passé? répéta Shikara avec une certaine impatience.

- Comme vous le savez, votre père est venu me rejoindre ici il y a un peu plus d'un an, commença-t-il. C'était au moment où je venais de découvrir les sphinx et où je pensais que les nécropoles des taureaux sacrés devaient se trouver dans les alentours.

- Vous expliquiez cela dans la lettre que vous avez envoyée à père.

- Exactement, répondit l'égyptologue, et à présent, je suis en mesure de vous montrer la nécropole des taureaux Apis. Non seulement des vouîtes, mais de véritables tombeaux, dont l'un, absolument intact, date du règne de Ramsès II.

- C'est extraordinaire! s'exclama Shikara. Et père était avec vous quand vous les avez découverts?

- Oui, bien sûr, répondit M. Mariette. Cela se passait le 19 mars de l'année dernière. Votre père a alors commencé à faire l'inventaire de ce qui se trouvait dans les sarcophages.

- Et que contenaient-ils? demanda Shikara.

- Un grand nombre d'os et de restes d'animaux en très mauvais état de conservation, mais aussi une quantité de statuettes funéraires en or, ainsi que d'autres objets d'une valeur inestimable.

- Si c'était en mars dernier, dit Shikara, pourquoi père ne m'a-t-il pas écrit, comme il l'a toujours fait?

- Je suis persuadé qu'il en a eu l'intention, mademoiselle, répondit M. Mariette, mais votre père était aussi pris que moi par la découverte des tombeaux des taureaux sacrés, et je crois que ni l'un ni l'autre nous n'avions le temps de penser à autre chose. (Shikara restait silencieuse. Il ajouta comme pour excuser son confrère :) Nous nous sommes heurtés à tant de problèmes pour mener à bien les fouilles... (Tout en parlant, il fit un geste de la main :) Vous voyez ce sable et cette poussière qui recouvre tout? Cela forme une espèce de brouillard qui s'insinue partout et qui gêne beaucoup le travail. Il y a aussi des chutes de pierres. Parfois, nous ne parvenions pas à garder nos bougies allumées.

- Je comprends que père ait pu m'oublier à ce moment-là, dit Shikara, mais ensuite, que lui est-il arrivé?

M. Mariette prit sa respiration.

- Pour vous dire la vérité, mademoiselle, je l'ignore!

- Comment cela? s'écria la jeune fille.

- Il a disparu!

- Disparu?

- Il faut vous dire qu'il logeait tout près d'ici, dans une maison très inconfortable et trop petite pour que nous puissions y habiter ensemble.

- Continuez! le pressa Shikara.

- Un matin, je n'ai pas vu votre père arriver sur le chantier. Je ne m'en suis pas étonné car je savais qu'il avait des travaux d'écriture à mettre

à jour. Je projetai d'aller le voir le soir même mais, comme j'étais fatigué, j'ai attendu jusqu'au lendemain.

» Ne le voyant toujours pas venir, j'ai envoyé quelqu'un prendre de ses nouvelles. En fait, les personnes chez qui il logeait croyaient qu'il était avec moi.

» Je ne me suis cependant pas inquiété. Vous connaissez votre père! Il était toujours très discret sur son emploi du temps et partait souvent au Caire sans me prévenir, quand il avait besoin de certaines informations, d'outils ou de produits pour nettoyer les objets que nous mettions à jour.

- Mais vous n'avez pas trouvé bizarre qu'il s'absente si longtemps? demanda Shikara.

- Vous savez, mademoiselle, même si nous étions en étroite collaboration dans notre travail, nous restions cependant indépendants et ne nous occupions pas de notre vie privée.

- Je sais que père était jaloux de sa liberté.

- Au bout d'un certain temps, j'ai commencé à me faire vraiment du souci, continua l'égyptologue, et en me renseignant, j'ai dû me rendre à l'évidence : il avait disparu!

- Comment est-ce possible?

- Je ne sais pas, répondit-il. Je me suis rendu dans sa chambre et j'ai trouvé tout intact, comme s'il venait juste de sortir. Excepté une lettre à votre intention, qu'il n'avait pas achevée, et des objets que nous avions découverts dans les sarcophages, je n'ai rien remarqué de vraiment intéressant.

- Comment avez-vous conduit vos recherches? demanda Linwood.

Il avait jusque-là gardé le silence. Shikara et M. Mariette sursautèrent en entendant sa voix.

- J'ai questionné les gens de la région, répondit le Français. Tous étaient convaincus que mon collègue était parti dans le désert pour entreprendre des recherches sur un autre site.

» Il est vrai que nous avons envisagé de retrouver des tombeaux à Abydos, mais je ne peux croire que le professeur ait pu décider d'y aller sans moi, du moins sans m'avoir prévenu.

- Mais alors, qu'avez-vous fait? insista Linwood.

M. Mariette eut l'air embarrassé.

- Pour être honnête, mylord, dit-il après un moment, je dois avouer que je ne savais vraiment pas quoi faire. Je pensais que le professeur n'apprécierait pas que l'on fasse trop de bruit autour de ses activités. Il faut vous préciser que je n'avais demandé aucune permission pour qu'il travaille avec moi, et le gouvernement français, qui m'a donné la possibilité de continuer mes recherches en m'octroyant des fonds très importants, n'accepterait pas qu'un autre pays participe à mes fouilles.

- Je comprends cela, dit le marquis. Toutefois, le professeur est un homme connu, et sa disparition ne peut rester secrète indéfiniment.

- J'en suis tout à fait conscient et j'ai l'intention de faire appel à un détective, à une personne compétente pour entreprendre une véritable enquête.

En l'entendant ainsi parler, Shikara eut clairement le sentiment que M. Mariette absorbé par son travail écrasant, avait laissé aller les choses. Il avait sûrement été troublé et peiné de la disparition du professeur, mais rien n'aurait pu le détourner de sa passion.

- Vous pouvez avoir l'assurance que je regrette beaucoup ce qui est arrivé, mademoiselle, dit-il à Shikara. Je suis très reconnaissant à votre père de l'aide et de l'assistance qu'il m'a apportées et j'ai pour lui une admiration et un respect immenses.

- Merci, répondit Shikara.

- Puis-je vous proposer, monsieur, dit Linwood, de vous joindre à nous pour le déjeuner?

Je pense que miss Bartlett a encore beaucoup de questions à vous poser et que nous serions mieux installés pour discuter dans un endroit moins poussiéreux et moins sombre qu'ici.

- Bien sûr, mylord. Je serai heureux de tout faire pour vous être agréable, répondit M.

Mariette.

Malgré la très grande politesse avec laquelle il s'exprimait, Shikara ne put s'empêcher de penser qu'il avait un certain regret à s'éloigner de

ses fouilles.

Pensant que cela lui ferait plaisir, elle le pria de lui montrer ses découvertes. Il l'entraîna alors, avec une joie et un plaisir non dissimulés, dans le large couloir qui conduisait à de nombreuses chambres où se trouvaient les momies des taureaux.

Une certaine impression de mystère se dégageait de cet endroit. Shikara était très curieuse de tout ce qu'elle allait découvrir. Elle fut aussi extrêmement surprise de voir à quel point Philip semblait intéressé, et à quel point les nombreuses questions qu'il posait prouvaient son érudition.

Passant d'une chambre à l'autre, Mariette leur montra les différents sarcophages dans lesquels on avait placé les taureaux. Ils étaient taillés d'uni, seule pièce dans des blocs de granit rouge et noir, haut d'environ trois mètres et pesant près de soixante-dix tonnes.

- Tous les tombeaux ont-ils été pillés? demanda le marquis tandis qu'ils remontaient lentement vers la sortie.

- J'en ai trouvé deux absolument intacts, répondit M. Mariette, mais bien sûr, les pillards ont fait des dégâts considérables, non seulement en volant des statuettes funéraires, mais aussi en cassant des murs et en ébranlant des plafonds, ce qui rend de nombreux passages très dangereux.

- De quelle époque datent ces pillages? questionna Linwood.

L'égyptologue haussa les épaules.

- Les pillards ont malheureusement existé de tous temps. Cela me révolte, quand je songe à toutes ces connaissances historiques perdues par leur faute.

- Je vous comprends, soupira le marquis.

Lorsqu'ils eurent rejoint la voiture, M. Mariette les fit attendre quelques instants pour aller se changer dans une petite tente qui se trouvait près de l'entrée du serapeum.

Dans sa nouvelle tenue, il était beaucoup plus présentable, et Shikara trouva même qu'il était tout à fait séduisant. Elle se rappela alors qu'il n'avait que trente et un ans, et que son père lui avait dit avec quelle énergie cet homme jeune avait dû se battre contre les autorités du

pays, et spécialement contre les agents du khédive, le vice-roi d'Egypte. Ceux-ci avaient même tenté d'interrompre les fouilles et de confisquer les antiquités qui en avaient été extraites.

- Bien sûr, raconta M. Mariette en toute franchise, quand j'ai commencé les fouilles sans l'autorisation du gouvernement, je m'attendais sans cesse à une intervention de sa part...

- Mais maintenant, vous pouvez travailler légalement? demanda Linwood.

- Heureusement, oui, répondit-il, mais je dois toujours prendre de nombreuses précautions contre les risques de vol. Les trafiquants du Caire font un véritable commerce des objets funéraires en bronze et en or. (Se tournant dans la direction des ouvriers qui travaillaient près d'eux, il ajouta d'une voix soucieuse :) Je ne peux avoir confiance en personne! Les hommes qui creusent pour moi sont à l'affût de toutes les occasions pour emporter les petits objets qu'ils découvrent; ils savent parfaitement qu'ils pourront les écouler avec bénéfice.

- Cela doit vous rendre la vie bien difficile, compatit Shikara.

- Votre père pensait en effet que l'Egypte était le pays le plus pénible du monde à ce point de vue-là.

Ils s'arrêtèrent dans une petite auberge près des pyramides. La nourriture y était médiocre et Shikara sentit bien que le marquis ne l'appréciait pas, mais M. Mariette ne semblait pas s'en soucier et mangeait de tous les plats qui leur étaient présentés.

A présent qu'ils étaient loin du site des fouilles, le savant avait moins l'allure d'un archéologue que celle d'un jeune Français plein de fougue.

La jeune fille s'apercevait qu'elle lui plaisait et qu'il portait sur elle ce regard particulier qui la mettait mal à l'aise. Toutefois, comme elle avait pour lui une grande admiration et qu'il était un ami de son père, elle ne se sentait pas trop gênée par les compliments qu'il lui faisait.

- Votre père m'a souvent parlé de vous, mademoiselle, dit M. Mariette. Il me disait que vous étiez très belle. Je m'aperçois qu'il n'a pas exagéré!

Shikara se mit à sourire.

- Vous êtes donc capable de parler d'autre chose que de vos

découvertes?

- Vous savez, les soirées sont longues ici, et dans la solitude, votre père devait souvent évoquer ceux qu'il aimait et qu'il avait laissés...

- Père était habitué à ce genre de vie. Mais vous, n'avez-vous pas souffert de vous retrouver seul après avoir vécu une tout autre vie à Paris?

- J'aime le désert, je l'aime passionnément! répondit M. Mariette, mais, pourquoi vous le cacher, mademoiselle, parfois j'aimerais avoir une femme comme vous auprès de moi...

quelqu'un qui comprendrait ma vocation, qui m'encouragerait et m'inspirerait.

Le marquis recula sa chaise en la faisant grincer sur le sol.

- Revenons au but de notre visite, Shikara, coupa-t-il brusquement. Parlons des recherches à entreprendre pour retrouver votre père.

- Que pouvons-nous faire, maintenant? demanda Shikara en regardant M. Mariette.

- Vous pouvez tenter de vous renseigner auprès des autorités, mais honnêtement, je ne crois pas quelles soient en mesure de vous aider. De plus, comme je vous l'ai déjà dit, cela pourrait créer des complications, car le gouvernement français n'avait pas autorisé votre père à entreprendre des fouilles ici.

- Père ne se serait jamais enfui en volant des antiquités au gouvernement égyptien, affirma Shikara.

- Ce n'est pas à cela que je fais allusion, répondit M. Mariette, mais comment convaincre les autorités de l'honnêteté de votre père?

- Notre tâche s'annonce donc très difficile, dit Linwood sèchement. (Il demanda l'addition puis ajouta :) Je pense, monsieur, que miss Bartlett et moi allons rentrer au Caire, car la journée est déjà avancée et il commence à faire très chaud. Nous reviendrons sans doute demain matin. Si vous avez quelques nouvelles suggestions à nous faire, vous nous rendriez un grand service. (M. Mariette s'inclina.) Je suis persuadé que miss Bartlett aimerait aussi récupérer les affaires personnelles de son père, ajouta Linwood.

- Il n'y a pas grand-chose, répondit M. Mariette. J'ai tout laissé là où il logeait.

- Auquel cas, ces affaires doivent avoir également disparu, fit remarquer le marquis.

Shikara le regarda d'un air perplexe. Elle voyait bien que Philip cherchait à mettre M.

Mariette mal à l'aise. Quant à elle, elle ne put que remercier chaleureusement l'égyptologue français pour son accueil.

- Votre visite a été pour moi un très grand plaisir, dit-il en toute sincérité. (Puis il ajouta à voix basse :) Revenez me voir demain, je suis sûr que d'ici là, j'aurai trouvé un moyen de vous aider.

Il lui prit la main et comme il l'avait déjà fait, la porta à ses lèvres, et cela, bien qu'il soit contraire aux usages de baiser la main d'une jeune fille.

Puis il s'éloigna en hâte pour rejoindre le sérapéum.

- Je suis vraiment très ennuyé pour votre père, dit le marquis sur la route du Caire.

- Ce n'est pas vraiment pire que ce que j'imaginai, répondit Shikara. Je n'ai, en fait, qu'un faible espoir qu'il soit encore en vie.

- Vraiment, vous pensez que votre père est décédé?

- Je n'arrive pas à trouver d'autre explication. Mais comment est-il mort? Et pourquoi? Et où? Voilà ce que je voudrais bien savoir. (Elle poussa un soupir, puis continua :) En visitant le site des fouilles, j'ai aussitôt eu le sentiment que père n'avait pas pu partir si soudainement, alors qu'il y avait encore tant à découvrir. C'est vraiment le genre de lieu qu'il aimait, et il y serait resté jusqu'à ce que la dernière pierre soit mise à jour et répertoriée.

- Je suis désolé, dit Philip calmement.

Shikara ne répondit pas.

Elle se sentait abattue. Ce n'était pas tant la mort de son père qui la déprimait, mais le fait de savoir que désormais, elle était seule, absolument seule au monde.

Elle avait perdu tout espoir en l'avenir.

Il faisait très chaud, et Shikara passa l'après-midi dans sa cabine. Elle avait vu le marquis quitter le yacht, mais elle ignorait où il avait pu se rendre.

Elle sentait bien qu'il était d'une humeur bizarre, mais elle n'en voyait pas la cause. Cela la tourmentait d'autant plus qu'elle était presque certaine que l'attitude de Philip venait de ce qui s'était passé la veille. En fait, ils n'avaient pas eu l'occasion d'être seuls depuis qu'ils avaient quitté le sérapéum.

Elle ne comprenait pas vraiment ce qui le rendait si soucieux. Évoquer ce moment unique ne pouvait que la combler de joie et lui faire revivre cette sensation magique des lèvres de Philip sur les siennes, de leurs deux corps fondus en un seul.

« Évidemment, ce n'est sûrement pas la même chose pour lui, se dit Shikara, il s'est laissé prendre par l'atmosphère de la nuit égyptienne et, maintenant, il regrette cette faiblesse car je ne présente aucun intérêt à ses yeux. »

Elle avait du mal à accepter qu'il la haïsse en tant que femme alors qu'il s'était montré par ailleurs si gentil et si attentionné.

« Peut-être est-il allé se renseigner sur les bateaux qui partent pour l'Angleterre? »

Elle était persuadée qu'il ne voudrait pas l'abandonner, seule en Egypte et, d'ailleurs, maintenant qu'elle avait vu Le Caire et Alexandrie, elle se rendait compte que son projet de trouver un emploi dans le pays était complètement insensé. Elle ne pourrait jamais s'adapter à un endroit aussi différent de ce qu'elle connaissait. Bien sûr, elle avait souvent voyagé, mais toujours avec son père et sa mère, alors qu'ici elle se retrouvait sans personne pour la guider.

Elle pensa qu'elle pourrait peut-être proposer à M. Mariette de travailler avec lui, mais elle n'ignorait pas que les archéologues se montrent toujours réticents à l'idée qu'une femme soit mêlée à leurs recherches. Sa mère et elle avaient toujours ressenti cela, même lorsqu'elles ne faisaient que visiter les sites où son père faisait des fouilles.

Bien que M. Mariette semblât s'intéresser à elle, il ne voudrait certainement pas l'associer de façon effective à ses découvertes comme il l'avait fait avec son père. Même lorsqu'il leur avait montré les chambres funéraires, elle avait bien senti qu'il ne s'était pas attardé. En fait, elle n'avait pas eu vraiment le temps de s'arrêter devant les sarcophages pour en conserver une image très précise. Elle n'avait pas non plus eu le loisir de se laisser imprégner par l'atmosphère mystérieuse du lieu.

Lorsque son père l'emmenait, il lui répétait toujours :

- Ne te contente pas de regarder, il faut aussi penser et sentir. Tes sens peuvent te permettre de reconstituer le passé de ces lieux et des gens qui y ont vécu il y a des milliers d'années, et de capter leurs ondes. Cela t'apprendra bien plus que la lecture de centaines de livres.

Shikara avait essayé de suivre ses conseils, mais elle n'avait rien pu faire d'autre qu'écouter M. Mariette leur parler de tout ce qui avait été perdu au cours des siècles, et de ce que lui et son père avaient réussi à sauver. Il y avait aussi les ouvriers qui passaient sans cesse avec des paniers de sable et qui l'obligeaient toujours à se déplacer. Elle s'était sentie gênée par la curiosité avec laquelle ils l'examinaient.

« J'ai dû leur paraître vraiment bizarre avec ma robe blanche », se dit-elle.

Quoi qu'il en soit, ils avaient perturbé ses pensées et ses impressions et elle eut soudain le désir de vivre ce dont son père lui avait parlé, de s'accorder aux vibrations du passé. Seule dans le silence des tombeaux, elle pourrait peut-être mieux comprendre ce qui était arrivé au célèbre archéologue.

Tout le reste de l'après-midi, elle réfléchit à ce qu'elle dirait au marquis. Lorsqu'elle l'entendit monter à bord du yacht, elle se leva de son lit pour aller le rejoindre.

Elle ne le trouva pas dans le salon, comme elle l'espérait. Il était sur le pont, et laissait son regard errer sur le Nil. C'était une heure de pleine activité car le soleil avait déjà beaucoup baissé.

Des bateaux s'approchaient continuellement du yacht. Des marchands proposaient des fruits, des colliers, des couvertures ou quantité d'objets d'artisanat local. Le marquis faisait mine de les ignorer, mais les marchands égyptiens s'entêtaient et refusaient de s'éloigner.

Dans une telle ambiance, Shikara se sentait incapable d'aborder les

problèmes qui lui tenaient à cœur. Le marquis ne semblait pas non plus vouloir engager une conversation sérieuse. Il se contenta de commenter les scènes qui se déroulaient sous leurs yeux et d'attirer l'attention de la jeune fille sur les monuments qu'ils apercevaient de l'autre côté du fleuve.

L'heure du dîner approchant, Shikara descendit pour se changer. Hignet lui avait préparé un bain et elle s'y plongea avec délices. Puis elle choisit une de ses plus belles robes, dans l'espoir de plaire au marquis.

Elle avait l'impression qu'il ne lui trouvait plus aucun charme. Il l'avait embrassée la nuit passée, mais il semblait avoir complètement oublié cet instant; il ne la regardait même pas.

Sur le pont, elle brûlait d'envie de lui demander ce qu'il était allé faire en ville, mais elle n'avait pas osé, par timidité et aussi par une sorte d'appréhension. Comment aurait-elle réagi s'il lui avait répondu qu'il était parti s'occuper de son retour en Angleterre?

Sans aucun doute, son père était mort et, si elle devait rentrer, elle n'aurait plus aucune possibilité d'échapper à l'autorité de son oncle. Lord Stroud l'attendait sûrement, et elle ne pourrait plus refuser ce mariage qui lui faisait tellement horreur.

« J'aimerais mieux mourir! » se dit-elle.

Elle avait déjà eu cette pensée mais, cette fois, elle savait que cette éventualité se rapprochait.

Elle aurait certainement peur, toute seule en Egypte, mais elle préférait encore cette expérience à celle de vivre avec quelqu'un d'aussi repoussant, qui aurait le droit de la toucher et de l'embrasser. Et d'ailleurs, elle trouvait tous les hommes repoussants, excepté le marquis, et l'idée qu'ils puissent l'approcher la faisait frissonner de dégoût.

« La mort n'est pas l'épreuve la plus terrible... » pensa-t-elle.

Et pourtant, en visitant les chambres funéraires, la sensation étrange qui l'avait envahie dans l'obscurité l'avait convaincue de la valeur inestimable de la vie. Les Egyptiens n'étaient pas les seuls à associer l'idée de la mort à l'ombre et celle de la vie au soleil. Tous les hommes réagissaient de même. Pour elle, voir le soleil cela voulait dire être auprès de Philip. Sans lui, tout s'assombrissait et la vie n'était plus que

solitude et désespoir.

Malgré la peine qu'elle aurait si elle devait le quitter, elle savait que son amour-propre l'empêcherait de protester. Elle avait promis de ne pas faire de scène et il la mépriserait si elle manquait à sa parole. Elle préférait supporter en silence n'importe quelle souffrance plutôt que le contrarier et perdre ainsi son estime.

Elle entra dans le salon la tête haute, pensant que, si elle ne pouvait prétendre avoir autant de charme que la senora, elle devait s'efforcer d'être la plus séduisante possible.

Une brise légère rafraîchissait l'atmosphère de cette fin de journée et le salon était à présent beaucoup plus agréable qu'en plein après-midi. On entendait le clapotis de l'eau contre la coque du yacht et le doux parfum des fleurs sauvages poussant sur les berges embaumait l'air. C'était un véritable enchantement, que Shikara aurait apprécié davantage si elle n'avait pas eu l'esprit entièrement occupé par le marquis.

Il s'était lui aussi changé pour le dîner, et lorsqu'il se leva pour l'accueillir, elle le trouva resplendissant.

- Vous êtes-vous reposée? demanda-t-il. (Elle lui sourit et il continua sans attendre sa réponse :) Vous avez eu une journée difficile. J'ai pensé que cela vous détendrait et vous ferait plaisir si nous dînions ce soir sur le pont.

- C'est une très bonne idée, répondit Shikara.

Le maître d'hôtel avait installé un parasol et ils étaient protégés du regard des curieux par une toile tendue. La table était décorée de fleurs et on leur avait préparé un cocktail désaltérant, à base de citrons verts.

Durant tout le repas, le marquis parla distraitement de l'ancienne Egypte, et ce n'est que lorsqu'elle eut avalé la dernière gorgée de son café, que Shikara osa le regarder droit dans les yeux :

- J'ai... quelque chose à... vous demander.

- De quoi s'agit-il?

Elle le sentit un peu nerveux. Jusqu'à présent, leur conversation n'avait abordé que des sujets extérieurs à eux et elle avait eu le sentiment qu'il avait volontairement évité de s'engager dans une

discussion trop personnelle. Ils avaient parlé comme deux personnes qui se connaissent peu et cherchent à garder leurs distances.

Shikara devait constamment faire un immense effort pour se contrôler et refréner un élan qui la faisait se tendre tout entière vers lui. Il suffisait en effet qu'elle regarde le marquis pour sentir son corps bouleversé et irrésistiblement attiré, jusqu'à la souffrance. Cependant, devant l'indifférence du jeune homme, elle essayait de se comporter selon ce qu'il semblait attendre d'elle.

Maintenant qu'ils étaient seuls, elle devait saisir l'occasion. Lui dire ce qui l'obsédait. Après un moment, elle commença d'une voix mal assurée :

- Vous allez trouver cela... très bizarre de ma part, mais j'ai le sentiment qu'il faut que je retourne au sérapéum de Memphis.

- Ce soir? demanda Philip.

- Oui, ce soir, quand M. Mariette et ses ouvriers seront partis.

- Et pour quelle raison?

Shikara hésita un instant, puis elle répondit :

- Je voudrais m'imprégner de... l'atmosphère de ce lieu. C'est peut-être complètement...

absurde, mais j'ai la conviction que cela pourra me... rapprocher de mon père, et peut-être même me permettre de... comprendre ce qui a pu... lui arriver.

- Vous pensez que votre intuition serait en mesure de vous révéler la vérité?

- En un certain sens, oui, répondit Shikara. C'est ce que père appelait « faire usage de son sixième sens ». C'était à son sixième sens qu'il faisait appel pour savoir où il devait entreprendre des fouilles. Il ne se trompait jamais, même quand on ne pouvait rien voir d'autre que des rochers et du sable.

- Et vous avez l'intention d'y aller seule? demanda Linwood.

Elle ne répondit pas, mais leva vers lui son regard implorant. Elle n'avait pas besoin de parler. Son être tout entier criait qu'elle le voulait près d'elle, qu'elle le voulait toujours près d'elle.

Ils étaient séparés par la table, et pourtant leurs deux esprits communiquaient, comme si une complicité avait existé entre eux de toute éternité.

Après quelques instants, le marquis répondit :

- Eh bien! si c'est ce que vous souhaitez, je vous accompagne.

Les yeux de Shikara s'illuminèrent. Puis, comme par timidité, elle détourna son regard et dit calmement :

- Merci... merci beaucoup!

Elle descendit chercher un châle au cas où la soirée serait fraîche et emporta aussi un foulard pour protéger ses cheveux de la poussière des souterrains.

Quand elle remonta sur le pont, Philip était déjà prêt. Un cabriolet semblable à celui qu'ils avaient pris le matin les attendait devant le yacht, sur le quai.

Il faisait encore jour mais Shikara savait que la nuit allait bientôt tomber. Tout à l'heure, lorsqu'ils arriveraient au serapeum, le ciel serait noir et ils pourraient apercevoir les immenses pyramides à la clarté des étoiles.

Elle avait tellement attendu de vivre cet instant au côté du marquis! Malgré tout, en ce moment, elle ne savait pas ce qu'il pensait et elle doutait qu'il fût sensible au romantisme du lieu.

Il lui sembla dans la voiture qu'il s'était volontairement éloigné d'elle. Elle aurait voulu parler, mais en fait, elle n'avait rien d'autre à dire que ce qu'elle gardait secrètement caché dans son cœur.

A cette heure, les rues étaient moins encombrées et ils sortirent rapidement de la ville.

Devant eux s'étendait le désert et les majestueuses pyramides brillaient sous le soleil couchant.

- Des sept merveilles du monde, fit remarquer le marquis, les pyramides seules ont survécu aux ravages du temps et à l'instinct destructeur de l'homme.

Le ton de sa voix était froid et impersonnel, comme s'il cherchait à cacher son trouble.

Shikara aurait voulu pouvoir lui prendre la main et lui demander si ces monuments plusieurs fois millénaires exerçaient sur lui la même fascination que celle qu'elle éprouvait.

Elle avait en effet toujours pensé qu'en face de quelque chose de très beau ou de très extraordinaire, on ressent le besoin de faire partager son émotion à quelqu'un. En ce sens, elle comprenait son père qui, lors de chacune de ses nouvelles découvertes, n'était vraiment comblé que lorsqu'il rencontrait un archéologue à qui la faire partager. Parfois même, il était visible qu'il prenait un certain plaisir à en parler à sa mère ou à elle.

C'était comme s'il était impossible à l'homme de garder pour lui des expériences qui troublent le fond de son être et touchent son âme. En ce moment, Shikara souffrait de ne pouvoir exprimer son émerveillement devant le marquis et de ne pouvoir lui offrir en hommage toute la joie que la vision de ces pyramides étincelantes lui inspirait.

Quand ils arrivèrent près de la grande pyramide à degrés de Zoser, le soleil s'était enfoncé à l'horizon et il faisait presque nuit. Le cocher arrêta ses chevaux un peu avant l'Allée des Sphinx. La clarté des étoiles suffisait pour guider la marche et ils préférèrent continuer à pied plutôt qu'expliquer la direction au cocher.

Linwood dit à l'homme de les attendre sous les palmiers qui se trouvaient là et il prit Shikara par le bras pour l'aider à avancer dans le sable et à ne pas buter sur les pierres.

Progressant à ses côtés entre les deux rangées de statues, mi-humaines mi-animales, la jeune fille ne put s'empêcher d'évoquer un prêtre et une prêtresse arrivant au temple.

Le marquis avait emporté une lanterne et une boîte d'allumettes que lui avait remis Hignet juste avant de partir.

- C'est la meilleure lanterne que nous ayons à bord, lui avait dit le valet.

- Merci bien, avait répondu Linwood, je suis sûr qu'elle nous sera d'un grand secours.

Shikara pensa qu'elle aurait sûrement oublié de prendre une bougie si elle était venue toute seule. Elle avait remarqué que le marquis avait emporté un pistolet : elle l'avait vu le glisser dans une poche de son

manteau au moment même où elle le rejoignait sur le pont.

Elle estima que c'était une sage précaution, bien qu'elle n'imaginât pas que son expédition pût être dangereuse. A priori, quel risque y avait-il à visiter les tombeaux des taureaux Apis?

Peut-être fallait-il se méfier de rôdeurs, ou de voleurs qui sillonnent le désert la nuit?

Elle réalisa soudain à quel point elle avait été insensée en imaginant qu'elle aurait pu faire seule son « pèlerinage ». Elle avait vu tous les mendiants qui traînaient au Caire et à Alexandrie, et elle se rendait compte que, sans la protection d'un homme, elle aurait été très vite délestée de son sac à main et de ses bijoux.

Ils arrivèrent devant une sorte de temple qui ressemblait à ceux que l'on érigeait en l'honneur des nobles égyptiens. Le marquis s'arrêta pour allumer la bougie de la lanterne et ils trouvèrent sans difficulté l'entrée du passage qui menait au long couloir du sérapéum.

Il s'engagea le premier et Shikara lui prit la main pour descendre dans l'obscurité jusqu'aux chambres funéraires. A ce moment, elle fut saisie par le silence profond de la mort et l'odeur âcre présente dans tous les lieux de sépulture.

Elle marchait maintenant devant le jeune homme et, à la lueur tremblotante de la bougie, les chambres funéraires devant lesquelles elle passait ressemblaient à de sombres cavernes. Les couvercles des sarcophages avaient été déplacés par les pillards. Certains, brisés, reposaient en morceaux sur le sol, d'autres plus ou moins intacts étaient déjà presque entièrement recouverts par le sable.

Shikara avançait toujours dans le large couloir et, bien que l'air se fît plus rare, elle était décidée à aller jusqu'au fond, là où se trouvaient les tombeaux inviolés. La lumière de la lanterne formait un cercle autour d'elle et, avec son foulard blanc qui brillait dans l'obscurité, elle donnait au marquis l'impression d'être une apparition.

Soudain, Shikara s'arrêta. Elle était arrivée près des derniers tombeaux et elle voulait se concentrer, comme un médium entre en transe, pour sentir le passé revivre en elle.

A cet instant précis, des bruits de voix déchirèrent le silence. Elle se retourna. Philip, juste derrière elle, écoutait aussi. Des hommes parlaient en arabe et Shikara comprit qu'ils étaient en train de descendre l'escalier qui conduisait aux tombeaux.

Le marquis souffla la bougie de la lanterne. Puis, comme la jeune fille demeurait figée par la surprise, il l'entraîna dans la chambre funéraire la plus proche. Elle sentit le contact du granit d'un sarcophage et se glissa derrière, suivie par le jeune homme. Il y avait juste assez de place pour ne pas être vus du couloir.

Les hommes approchèrent; mais ils parlaient à voix basse et Shikara ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient. Malgré tout, aux chuchotements que l'on percevait, on pouvait deviner qu'ils étaient plus que deux.

Une faible lumière apparut et la jeune fille s'aperçut, en se déplaçant du côté où le sarcophage était cassé, qu'il y avait un trou dans le mur qui permettait de voir dans le couloir. Elle pouvait donc observer les agissements de ces visiteurs nocturnes.

Quelques instants plus tard, elle discerna nettement des têtes enturbannées. Les hommes avançaient en file, elle en compta six. Soudain, ils s'arrêtèrent et elle entendit le bruit sourd d'outils jetés sur le sable.

- On devrait allumer plus de bougies, dit l'un d'eux en arabe.
- On en aura peut-être besoin plus tard, répondit un autre d'une voix plus grave. Le tombeau fermé est tout au fond.

Shikara comprit brusquement ce qu'ils cherchaient. C'étaient des pillards qui venaient ouvrir le tombeau dont M. Mariette leur avait parlé, le tombeau du taureau momifié pendant le règne de Ramsès II et qu'il était en train de dégager.

Elle se sentit envahie de colère à l'idée que ces misérables pourraient voler les trésors qu'il contenait et les vendre à vil prix; ces pièces rares seraient alors perdues à jamais. Elle eut envie de s'élancer vers eux pour leur dire ce qu'elle pensait. Au moment où cette idée lui traversait l'esprit, elle entendit l'un des hommes dire :

- Quelqu'un devrait monter la garde.
- Je m'en occupe, répondit un autre. Tu peux compter sur moi. Rappelle-toi quand cet Anglais est venu fourrer son nez dans nos affaires! Il rugissait comme un lion, il aurait pu nous faire tous jeter en prison si je ne l'avais pas fait taire.

On avait dû allumer une autre bougie, car Shikara voyait beaucoup mieux à présent. Elle distinguait celui qui venait de parler : il était

jeune et portait un turban blanc.

Un autre, plus âgé et le visage buriné, dit alors :

- Suffit, Ali, ne te vante pas trop. Si quelqu'un t'entendait, tu pourrais être accusé de meurtre.

- Ça ne me fait pas peur, répliqua Ali sur le même ton. Tu peux me faire confiance. Mon couteau t'a déjà été utile et il le sera encore si quelqu'un a la malencontreuse idée de venir faire un tour par ici.

- Très bien, dit l'autre en grognant presque, tu montes la garde et nous, nous nous mettons tout de suite au boulot.

Shikara s'aperçut tout à coup que le marquis était si près d'elle, qu'elle sentait la chaleur de son bras contre le sien. Il avait sorti son pistolet et paraissait très tendu.

Elle avait été saisie d'horreur par ce qu'elle venait d'entendre. C'étaient ces hommes qui avaient tué son père! Et ils étaient prêts à supprimer quiconque les gênerait, c'est-à-dire qu'ils étaient prêts à les supprimer, elle et le marquis, s'ils les découvraient.

Elle se mit à trembler à l'idée qu'ils étaient six en tout, cinq occupés à creuser, plus Ali qui montait la garde, contre eux qui n'étaient que deux, dont une femme. Elle savait qu'un simple pistolet à deux coups ne suffirait pas à les protéger de voleurs qui n'hésiteraient devant rien pour ne pas être arrêtés.

C'est alors qu'une voix qu'elle n'avait pas entendue jusqu'à présent couvrit le bruit des pioches :

- Est-ce qu'il ne serait pas prudent de bien vérifier qu'il n'y a personne? Vous vous souvenez... l'Anglais, il nous a pris par surprise.

- Nous aurions vu de la lumière, si quelqu'un était là, répondit le plus âgé qui avait déjà parlé.

- Je vais faire un petit tour, dit Ali. Commencez à creuser car la nuit n'est jamais trop longue.

- Qui est-ce qui donne les ordres, ici? demanda un autre.

- Ali a raison, dit une autre voix. Il y a tellement de cachettes... on pourrait avoir une mauvaise surprise.

- C'est vrai, insista un des hommes. Vous vous rappelez ce qui s'est passé la semaine dernière à Abydos?

- On a bien failli être pris comme des rats.

Shikara sentit le marquis passer son bras gauche autour de sa taille pour l'attirer contre lui.

Il avait pris son pistolet dans sa main droite pour pouvoir l'enlacer, car il sentait sa frayeur.

Elle ne pouvait en effet s'empêcher de trembler. La situation était à la fois tellement étrange et tellement effrayante! la lueur vacillante des bougies, les têtes des hommes qu'elle apercevait par le trou dans le mur et leur épouvantable conversation, qu'elle seule comprenait puisque le marquis ne parlait pas l'arabe. Malgré tout, elle était rassurée par sa présence et elle se disait qu'il était forcément conscient du danger qu'ils couraient.

De fait, même s'il n'avait pas compris le sens des paroles qu'échangeaient ces hommes, Philip n'avait eu aucun mal à deviner qui ils étaient et ce qu'ils voulaient. Il savait bien que, s'ils découvraient qu'ils étaient épiés, ces bandits utiliseraient n'importe quel moyen pour éliminer les intrus. Tous les archéologues racontent qu'ils se sont au moins une fois dans leur vie trouvés en face de tels pillards, même en plein jour, et que ces hommes étaient prêts à tout pour ne pas être pris.

Le marquis était surpris que M. Mariette n'ait pas fait placer un garde à l'entrée du sérapéum. C'était sûrement parce que les sarcophages des taureaux étaient généralement moins convoités que les tombeaux des pharaons.

Le matin, en visitant la nécropole avec l'égyptologue, il avait appris que jadis, à l'occasion des funérailles d'un taureau Apis ou de certains rites sacrés, les habitants de Memphis affluaient en pèlerinage. En souvenir de leur passage, ils laissaient une stèle, pierre carrée arrondie à son sommet, que l'on encastrait dans le mur. Cette stèle portait toujours une inscription en hommage au dieu et le nom de celui qui l'avait posée et de sa famille. Le marquis savait que, si ces pierres n'avaient aucune valeur marchande, elles étaient en revanche d'une grande importance historique. Il ne comprenait donc pas que M. Mariette ait pris si peu de précautions pour les préserver d'éventuels actes de vandalisme. Mais comment l'archéologue français aurait-il pu imaginer que des voleurs viendraient au moment précis où il avait

presque terminé ses fouilles et où il ne restait plus qu'un seul tombeau à dégager?

Le marquis se demandait s'il réussirait à effrayer les bandits en tirant un coup de pistolet en l'air, ou s'il ferait mieux d'abattre un des six hommes en espérant que les autres prendraient la fuite. Quelle que soit la solution choisie, il était conscient qu'il ferait courir un risque énorme à Shikara et à lui-même : ces hommes pourraient très facilement les tuer et enterrer leurs corps dans le sable.

Sans avoir compris les paroles d'Ali, il se doutait bien que c'était ce qui avait dû arriver au Pr Bartlett et il ne se pardonnait pas de s'être laissé convaincre par Shikara de venir ici de nuit, sans être escortés par des membres de son équipage. Si seulement ils s'étaient fait conduire jusqu'à l'entrée de la nécropole, les bandits auraient vu le cabriolet et auraient sûrement décidé de revenir une autre nuit. Cachée par les palmiers, la voiture avait dû passer inaperçue.

Les doigts de Philip se crispèrent sur le pistolet. Les hommes ramassaient à présent leurs outils et l'un d'eux éclairait déjà le sarcophage placé à l'entrée de la chambre funéraire.

Lorsqu'ils arriveraient à leur hauteur, Shikara et lui-même seraient découverts à la lumière des bougies. En effet, le sarcophage derrière lequel ils s'étaient cachés était de ceux qui avaient été pillés dans le passé. Son couvercle n'existait plus et Ion cotés à moitié brisés ne pourraient pas les dissimuler suffisamment.

C'était à présent une question de secondes. Philip pensait qu'il ne lui restait plus qu'à tuer un des hommes et garder la seconde balle pour se défendre lorsque, soudain, il entendit un bruit étrange.

Un instant, il crut que c'était son imagination qui délirait et qu'il n'avait en fait rien entendu.

Pourtant, il se rendit compte que les six hommes avaient aussi perçu quelque chose, car ils ne bougeaient plus et se taisaient.

C'était un son faible et sourd, presque comme le bourdonnement d'une abeille. Puis cela devint assez fort pour faire vibrer les murs et les voûtes. Ce bruit ne cessait d'augmenter et finit par emplir tout l'espace.

À son grand étonnement, le marquis, qui avait toujours son bras autour de la taille de Shikara, s'aperçut tout à coup que le son venait de la gorge de la jeune fille.

Il semblait sortir des profondeurs de son être et devenir chaque instant plus intense. Lecho était immense et le son paraissait renvoyé par l'obscurité. Insupportable à l'oreille humaine, il était étrange, obsédant, effrayant au point de ne ressembler à rien de familier. Les pillards, comme d'ailleurs le marquis, étaient complètement envoûtés.

Puis, soudain, Ali cria d'une voix terrifiée :

- Les dieux! Les dieux!

Comme si son propre cri l'avait brusquement réveillé, il se mit à courir en direction de la sortie et les autres le suivirent.

Shikara ne s'arrêta que lorsque les dernières lueurs des bougies eurent disparu.

Les souterrains furent à nouveau plongés dans l'obscurité et le silence le plus complet.

Pendant quelques instants Philip et la jeune fille ne firent aucun geste, puis instinctivement, elle leva son visage vers lui et il posa ses lèvres sur les siennes.

C'était le moment dont elle rêvait depuis si longtemps, ce moment dont l'attente l'avait tant torturée. Elle sentit son être entier se tendre vers lui. Elle tremblait encore, mais ce n'était plus de peur. Elle oubliait déjà tout ce qui venait de se passer et ne sentait plus que le corps du marquis contre le sien, que sa bouche contre la sienne.

Leur baiser fut profond et fougueux, comme si, dans leur étreinte, se libérait enfin toute l'angoisse qu'ils avaient retenue jusqu'à présent, comme s'ils avaient fait l'un et l'autre un long et périlleux voyage pour se retrouver. Ils se rejoignaient enfin.

Lorsque Philip releva la tête, Shikara ne put s'empêcher de murmurer ce qui lui brûlait les lèvres :

- Je vous... aime! Je vous... aime!

Il la serra tout contre lui. Puis, d'une voix mal assurée et un peu enrouée, il lui dit :

- Essayons de sortir d'ici pendant que c'est possible, ma chérie.

Elle sentit résonner en elle le dernier mot qu'il venait de prononcer. Elle fut parcourue d'un immense frisson de joie qui lui donna envie de

le retenir contre elle. Mais déjà, il contournait le sarcophage en l'entraînant par la main.

Dans le couloir, il gratta une allumette et alluma la lanterne.

- Nous devons rester prudents, dit-il, très prudents, au cas où ces bandits seraient cachés dehors.

- S'ils nous avaient trouvés, ils... nous auraient... tués! dit Shikara à voix basse.

- J'en suis certain.

- C'est eux qui ont assassiné... mon père! Celui qu'ils appellent Ali...; s'en est vanté.

- Nous devons faire très attention, dit le marquis en levant un peu la lanterne. Le plus important, pour moi, c'est de vous mettre hors de danger.

Il entourait les épaules de la jeune fille et ils avancèrent lentement dans le couloir. Il avait le regard fixé droit devant lui, et Shikara le sentait attentif aux moindres bruits. Son cœur à elle ne battait plus que de joie : il l'avait encore embrassée et l'avait appelée «chérie»! Même s'ils devaient mourir à cet instant, cela n'aurait plus d'importance.

« Je vous aime! Je vous aime! » avait-elle envie de crier très fort.

Toutefois, elle savait que ce n'était pas encore le moment de laisser déborder sa joie, et elle voyait bien que le marquis était sur ses gardes.

Quand ils parvinrent près de la sortie, il passa devant elle et elle s'aperçut qu'il tenait son pistolet à la main. Les étoiles et la lune les éclairèrent peu à peu et il souffla la bougie.

Au-dehors, Philip s'arrêta pour scruter les alentours. Devant eux s'étendait le désert et, sous la clarté lunaire, les rochers et les pierres prenaient une beauté étrange, indiscernable sous le soleil. Plus loin, la grande pyramide à degrés se découpait sur le ciel mais, nulle part, il n'y avait trace d'être vivant.

Philip glissa son pistolet dans sa poche et, prenant la jeune fille par le bras, l'entraîna rapidement vers les palmiers où ils avaient laissé le cabriolet. Shikara ne prêtait aucune attention aux pierres qui lui meurtrissaient les pieds et au sable qui gênait sa marche, elle était

dans une sorte d'extase et ne sentait rien d'autre que son bonheur.

Ils approchaient du cabriolet. Le cocher, qui s'était assoupi au pied d'un palmier, se dépêcha de se lever en les voyant. Il rangea les sacs de fourrage des chevaux et grimpa sur son siège.

Le marquis aida Shikara à monter puis, ayant posé sa lanterne sur l'autre banquette, il la prit dans ses bras.

La voiture s'ébranlait déjà...

Il sentait la jeune fille trembler contre lui et devinait l'expression radieuse de son visage.

- Nous sommes hors de danger, mon amour! s'exclama-t-il. Dites-moi comment vous nous avez sauvés. Comment avez-vous pu préférer ce son incroyable?

Shikara eut un petit rire de contentement.

- Vous ne savez pas ce que c'était? demanda-t-elle.

- Je n'en ai aucune idée, répondit le marquis, et je n'aurais jamais imaginé qu'une personne aussi frêle que vous puisse remplir l'espace de sa voix, comme un orchestre venu des profondeurs de la terre, ou peut-être des hauteurs du paradis.

- C'est la prière des moines bouddhistes, répondit Shikara. Ils chantent ou, plus exactement, entonnent « Aum Mani Padme Aum. »

- Mais bien sûr! s'exclama Philip. Je me souviens. Cela veut dire : « Allons dans la joie du Lotus ».

- Et comme tous les moines ne cessent de répéter cette formule, expliqua Shikara, ils acquièrent une voix très grave et très pure et ils ne souffrent jamais de la gorge, même s'ils vivent très vieux.

- Comment se fait-il que vous connaissiez cette prière?

- C'est père qui me l'a apprise quand j'étais toute petite. Cela m'amusa parce que le son me chatouillait le palais et que j'avais l'impression qu'il montait jusque dans mon nez. Il me l'a fait chanter et chanter jusqu'à ce que je réussisse aussi bien que les moines. (Sa voix devint plus grave :) Je l'avais presque oubliée, jusqu'au moment où j'ai entendu les hommes dire qu'ils allaient... regarder s'il n'y avait personne. Je savais qu'ils nous... tueraient s'ils nous trouvaient et, tout

à coup, j'ai su ce que je devais... faire.

Le marquis l'attira contre lui et l'embrassa sur le front :

- Vous nous avez sauvés, ma très douce! (Elle leva son regard vers lui et il ajouta tendrement :) Je vous aime! Il me semble que je vous aime depuis si longtemps. Quand je vous ai embrassée la nuit dernière, j'étais tellement inquiet, à l'idée que vous détestiez les hommes et donc que vous deviez me détester moi-même...

- Je vous aime! répondit Shikara, mais bien que votre baiser soit la chose la plus...

merveilleuse que j'aie jamais... connue, je pensais qu'il ne signifiait... rien pour vous.

- Il disait bien plus que tous les mots, répondit Philip, bien plus que tous les baisers que j'ai pu donner! J'ai alors réalisé combien je vous aimais et j'ai su que c'était la première fois que j'étais vraiment amoureux. (Il eut un petit rire.) J'ai lutté pendant plusieurs jours contre mes sentiments, Shikara, en fait, tout le temps que nous étions en Méditerranée.

- Je regrette de ne pas l'avoir su, murmura Shikara. J'ai découvert que je vous... aimais quand nous étions à... Lisbonne.

Le marquis la prit sous le menton et tourna son visage vers lui.

- Vous étiez jalouse, mon amour?

- Terriblement... horriblement... jalouse! avoua Shikara. C'était la première fois que j'éprouvais un tel sentiment. C'était quelque chose... d'affreux.

- Vous n'aviez aucune raison d'être jalouse, assura Philip, et vous n'aurez aucune raison d'être jamais jalouse d'une autre femme car vous, mon adorable petite tigresse, vous êtes tellement différente de toutes celles que j'ai connues!

- Peut-être vais-je leur... ressembler, maintenant que je vous... aime? murmura Shikara.

- Vous ne ressemblerez jamais à personne, pour la seule raison que je vous aime. Je vous aime plus que je ne serais capable de l'exprimer. Il me faudra une vie entière pour vous le dire!

- Dites-le-moi encore, je vous en prie, implora Shikara.

Ses lèvres étaient proches de celles du jeune homme mais, tout en la regardant, il embrassa d'abord son front, ses yeux, ses joues, puis son menton. Enfin, alors qu'elle tremblait de désir, il posa sa bouche sur la sienne. Il l'embrassa fougueusement et passionnément, comme pour lui montrer la force de son amour.

- Je vous aime! Je vous aime! ne pouvait-elle s'empêcher de répéter.

C'était une sorte de délivrance. Ils étaient passés très près de la mort et, maintenant, ils revenaient à la vie. Ils avaient été au bord du tombeau, de cet immense tombeau qu'est le désert dans lequel des millions d'hommes ont disparu sans laisser de traces. Et à présent, dans ce baiser, ils ressuscitaient!

Shikara ne pensait plus à rien, elle était entièrement sous le charme du marquis. Elle avait l'impression qu'ils étaient tous deux auréolés d'une immense lumière très brillante.

- Je vous aime! Je vous aime! criait-elle.

Philip ne se dégagea que lorsqu'ils parvinrent aux premières rues du Caire, mais Shikara garda sa main dans la sienne jusqu'à ce qu'ils arrivent près du yacht.

Le cabriolet s'arrêta, et le marquis aida la jeune fille à descendre et la serra contre lui avant de monter à bord. Les maîtres d'hôtel s'empressèrent de les accueillir et Hignet apparut quand ils entraient dans le salon. Linwood lui tendit le pistolet.

- Vous n'avez rien, mylord?

- Dieu merci, nous sommes sains et saufs, mais c'est grâce à miss Bartlett, répondit-il.

Nous avons cependant connu bien des émotions et nous avons mérité de boire quelque chose.

- J'ai mis le champagne à rafraîchir, mylord.

- Eh bien, apportez-le.

Le maître d'hôtel servit deux coupes et Philip attendit qu'ils fussent seuls pour lever son verre.

- A la femme la plus courageuse que j'aie jamais rencontrée! dit-il gentiment.

Shikara tourna son regard vers lui et les yeux brillants, murmura :

- Je ne suis pas si courageuse que cela. Vous avez vu comme j'avais peur pendant la tempête? Et en fait, je... tremblais vraiment quand j'ai entendu les hommes dire qu'ils avaient tué mon père et qu'ils tueraient... quiconque... viendrait les surprendre!

- Et pourtant, vous nous avez sauvés! dit Philip en souriant.

- De telles choses sont peut-être... écrites par le destin, reprit-elle en baissant encore la voix. Peut-être, il y a des années, lorsque j'étais petite, père a-t-il été inspiré... ou dirigé par une force supérieure pour m'apprendre cette prière bouddhiste qui nous a... sauvés tous les deux.

- Je suis sûr que vous avez raison, reconnut le marquis.

- Est-ce que vous y croyez vraiment? demanda-t-elle, ou dites-vous cela juste pour me faire plaisir?

- Je vous dis la vérité. Je ne pense pas qu'on puisse venir en Egypte et vivre ce que nous avons vécu, sans être persuadé qu'il existe une puissance supérieure, peu importe le nom qu'on lui donne, qui peut sauver ou détruire.

- Elle nous a... sauvés.

Philip posa sa coupe de champagne et s'avança vers Shikara. Il la prit à nouveau dans ses bras en disant :

- Je vous aime! Je ne peux m'empêcher de vous le répéter. C'est la première fois que je prononce ces mots en sachant ce qu'ils signifient, et en éprouvant ce que j'éprouve en ce moment même.

- Que voulez-vous dire?

- Que je suis très, très amoureux.

Shikara poussa un petit soupir de plaisir. Puis, avant qu'elle n'ait eu le temps de lui répéter une fois de plus combien elle l'aimait, il était déjà en train de l'embrasser et elle fut bien obligée de taire les mots qui lui venaient aux lèvres.

Shikara se tenait près de la fenêtre. Devant elle, à perte de vue, c'était le désert. Elle n'avait jamais imaginé qu'un paysage pût être aussi fabuleux que celui qui s'étalait sous son regard : les trois grandes pyramides et le Sphinx, accroupi dans le sable non loin d'elle, brillaient sous la lune dans une majesté surnaturelle.

Naguère, elle avait rêvé qu'elle pourrait peut-être contempler le désert aux côtés du marquis, mais sans savoir qu'ils passeraient ainsi tous deux quelques jours aux abords de cette immensité, dans une atmosphère aussi magique.

Ils venaient de se marier dans une église, près de l'ambassade britannique, et l'ambassadeur avait mis à leur disposition cette magnifique villa construite aux frontières du monde civilisé.

Il était tard lorsque le marquis avait quitté Shikara la veille au soir, et elle s'était mise au lit les lèvres encore toutes brûlantes de ses baisers et les sens bouleversés. Elle se sentait si heureuse qu'elle redoutait de s'endormir, de peur qu'à son réveil elle ne s'aperçoive que tout n'était qu'un rêve, qu'une illusion.

- Vous devez vous reposer, chérie, lui avait-il conseillé tendrement. La journée a été mouvementée, et je suis certain que vous êtes fatiguée.

- Je ne sens pas ma fatigue quand je suis auprès de vous.

- Nous avons toute la vie devant nous, dit-il alors. Cette nuit est la dernière que nous passerons séparés, ensuite nous resterons ensemble nuit et jour, et je ne pourrai vous perdre.

- Me perdre? ce... n'est pas... possible! répondit Shikara.

- On ne sait jamais, dit-il, d'un ton mi-ironique, mi-sérieux. Vous vous échapperez peut-

être au moyen d'une corde comme quand je vous ai rencontrée, ou bien vous disparaîtrez sur le yacht d'un inconnu et je ne pourrai jamais vous retrouver.

Elle se mit à rire, mais elle avait compris, par-delà ses paroles, qu'il était bien déterminé à la garder auprès de lui. Elle se sentait comblée de voir qu'il tenait tant à elle, qu'elle lui était indispensable.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il ajouta calmement :

- Lorsque vous serez ma femme, vous aurez le devoir de vous conduire d'une façon beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Je suis épouvanté à l'idée de tous les dangers que vous avez courus!

- J'en aurais moi-même été... effrayée si... vous n'aviez pas été... là. (Elle poussa un petit cri et s'approcha de lui :) Imaginez... imaginez un instant que je vous aie réellement fui, l'autre nuit, dans la rue à Londres, et que ce mendiant ne m'ait pas arrêtée... J'aurais très bien pu ne jamais vous revoir!

- Vous auriez continué à haïr les hommes jusqu'à ce que je vous retrouve!

- En réalité, vous ne m'auriez même pas recherchée! répondit Shikara d'un ton accusateur.

- Peut-être pas consciemment, admit Philip. Mais j'ai le sentiment que nous devons nous rencontra C'était notre destinée d'être ensemble, mon amour. Le destin voulait que nous tombions amoureux l'un de l'autre!

- Cela n'a rien d'étonnant que je... vous aime, dit Shikara humblement, mais que vous m'aimiez!...

Il attira vers lui le visage de la jeune fille pour la regarder dans les yeux :

- Vous êtes belle, vous êtes courageuse, douce et intelligente. Que pourrais-je espérer trouver de mieux chez une femme?

- Je veux être... tout cela pour vous, dit Shikara d'un ton plein de passion.

Il l'attira à lui et, après l'avoir embrassée sur le front, il murmura :

- C'est parce que je vous aime et parce que, dès à présent, c'est moi qui prendrai soin de vous jusqu'à la fin de votre vie, que je vous demande d'aller vous coucher.

Elle s'approcha encore plus près de lui pour chuchoter :

- Je ne... veux pas... vous quitter.

- Moi non plus, je ne veux pas vous quitter, mon amour, c'est

seulement pour une nuit.

- Vous voulez... vraiment dire que nous allons nous... marier demain?

- Cet après-midi, j'ai fait toutes les démarches nécessaires pour la cérémonie.

Shikara le regarda avec stupeur.

- Cet après-midi, quand vous êtes allé en ville? Je me demandais où vous étiez parti! Mais comment pouviez-vous savoir... Comment pouviez-vous être-sûr... que j'accepterais de vous... épouser?

- Avez-vous oublié que je vous avais embrassée? demanda le marquis. Dès l'instant où nos bouches se sont unies, j'ai su que nous étions faits l'un pour l'autre et que rien ni personne ne pourrait plus nous séparer. (Il poussa un soupir.) Malgré tout, j'étais inquiet! J'étais certain de vous plaire, mais je n'étais pas sûr de vos idées sur le mariage. Et puis, vous aviez tellement affirmé que vous haïssiez tous les hommes!

- Pourtant, vous vous êtes occupé des préparatifs de la cérémonie?

- Après avoir parlé avec M. Mariette, j'ai compris que votre père était mort, répondit Philip, et j'ai craint qu'en l'apprenant, vous ne vous lanciez dans quelque décision irréfléchie. En fait, comme je vous savais indépendante, j'avais peur que vous ne m'échappiez.

Shikara poussa une exclamation, se rappelant au contraire combien elle avait été torturée par l'idée qu'il puisse la quitter, et combien son être tout entier se languissait de lui.

- Je ne vous aurais jamais... quitté de mon... propre gré.

- Comment pouvais-je en être sûr? demanda Linwood. Et il m'était impossible de vous laisser partir seule. Votre idée de gagner de l'argent par vos propres moyens était tout à fait insensée. Vous êtes bien trop belle pour être livrée à vous-même.

- Mais comment avez-vous réussi à rendre possible notre mariage?

- Quand j'ai raconté à l'ambassadeur britannique ce qui était arrivé à votre père, il a donné son accord pour que la cérémonie ait lieu immédiatement, et il m'a promis qu'il s'occuperait des formalités administratives. (Il serra Shikara dans ses bras en disant :) Ne vous inquiétez pas. A partir de maintenant, vous êtes sous ma responsabilité et vous n'aurez plus à vous occuper de rien... Si ce n'est,

peut-être, de moi!

- Je veux prendre soin de vous... Je veux faire pour vous ce que personne d'autre ne pourrait faire, assura Shikara.

- Ce programme me convient, répondit le marquis. En échange, je vous donnerai tout mon amour et tous mes baisers.

Elle leva vers lui un visage souriant. Mais il se refusa à discuter davantage, et elle accepta enfin de se laisser conduire jusqu'à la porte de sa cabine.

- Demain soir, nous resterons ensemble, dit Philip d'une voix soudain plus grave. Dormez bien, ma chérie. Il faudra que vous soyez plus belle que jamais le jour de votre mariage.

Shikara pensa qu'il lui serait impossible de ne pas être belle en cette occasion, tellement elle serait heureuse.

Le marquis s'occupait d'elle avec tant de soin jusque dans les moindres détails, qu'elle comprit brusquement que sa vie allait être complètement différente lorsqu'elle serait devenue sa femme.

Elle se félicita d'avoir acheté une robe blanche à Lisbonne et de ne pas l'avoir encore portée. C'était une jolie robe de soirée, beaucoup plus simple qu'une robe de bal. Elle était ornée de petites fleurs blanches incrustées dans la dentelle. La finesse des motifs et la coupe ajustée en faisaient une toilette extrêmement élégante.

Dans une longue robe blanche, Shikara était éclatante de jeunesse et de fraîcheur. Elle était presque prête et finissait d'arranger sa coiffure devant le miroir de sa cabine lorsque Hignet lui apporta une petite boîte de fleurs d'orangers et d'autres fleurs blanches. Shikara pensa que c'était exactement ce qui lui manquait pour avoir vraiment l'air d'une jeune mariée.

Elle se sentit très intimidée en quittant sa cabine pour rejoindre le marquis. Il l'attendait dans le salon avec un bouquet des mêmes fleurs qui avaient servi à confectionner la couronne. On y avait ajouté des lys et des orchidées blanches.

Elle leva son regard vers lui et le remercia. Il garda les yeux quelques instants fixés sur elle avant de dire :

- Vous n'êtes pas seulement belle, vous êtes tout ce que j'attendais

chez une femme, mais que je n'aurais jamais osé espérer rencontrer.

- Je veux vous plaire... je veux faire tout ce que vous voudrez, dit Shikara, mais en me connaissant mieux, ne craignez-vous pas d'être déçu?

Philip eut un sourire.

- Je suis prêt à parier n'importe quelle somme d'argent qu'aucun de nous ne sera déçu, mais plutôt que notre amour ira en grandissant et gagnera en intensité au fil des années. (Il la prit dans ses bras et ajouta :) Vous êtes tellement imprévisible, ma petite femme aventurière, que j'aurai toujours peur que vous ne trouviez la vie trop monotone à mes côtés, et que vous ne cherchiez à vous divertir ailleurs.

Le souvenir de la frayeur qu'elle avait éprouvée la nuit dernière dans les tombeaux fit frissonner Shikara.

- Vous savez bien qu'au fond de moi, je ne suis pas très... hardie, répondit-elle. Je ne cherche pas à vivre dangereusement... je veux au contraire me sentir en... sécurité auprès de vous... comme je me sens en ce moment.

- Je vous protégerai et vous aimerai toute la vie, affirma Philip, et j'ai la certitude que, même après la mort, nous ne serons pas séparés.

Elle ne l'avait jamais entendu s'exprimer avec autant de gravité.

Pendant la cérémonie dans la petite église an glaise, elle se rendit compte que le marquis était aussi ému qu'elle. Leur mariage était pour tous les deux un engagement sacré.

Ils parcoururent l'allée centrale la main dans la main. A la sortie de l'église, une fois installés dans la voiture, Shikara appuya sa joue au bras de son mari et dit très doucement :

- Je vous aime! Je ne pensais pas que je puisse vous aimer plus qu'avant, plus qu'hier, et pourtant c'est vrai!

- Je vous dirai plus tard, moi aussi, combien je vous aime, répondit Philip sur un ton sérieux, mais maintenant, ma chérie, nous devons aller déjeuner à l'ambassade britannique.

Je ne pouvais pas refuser l'invitation de l'ambassadeur.

Son Excellence avait été l'un des témoins de leur mariage et les suivait

dans une autre voiture. Shikara aurait souhaité se retrouver seule avec le marquis, mais elle savait bien qu'une personne de son rang ne pouvait éviter certaines obligations mondaines.

L'ambassade était très agréable, avec son grand jardin fleuri. Et, bien que peu de personnes aient été invitées à la réception, Shikara trouva celle-ci très réussie. On porta un toast aux nouveaux époux en leur souhaitant une vie commune longue et heureuse.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la voiture, Philip dévoila à Shikara qu'ils ne retournaient pas sur le yacht comme il avait été prévu, mais qu'on avait mis une villa à leur disposition.

- Nous y passerons trois ou quatre jours, ou même plus, si vous le désirez, dit-il. Mais je veux être entièrement seul avec vous, mon amour.

Shikara apprit que la villa avait été louée à l'ambassadeur par un Français, qui était retourné à Paris. Elle était située aux abords mêmes du désert, et son style associait le luxe oriental au confort de l'Occident.

Shikara fut enchantée en la voyant. Elle la trouva très belle et elle pensa qu'elle n'aurait rien souhaité de mieux pour sa lune de miel. Les merveilleux tapis, les statues et les ornements, dont la plupart provenaient des tombeaux des rois, lui firent pousser des cris d'admiration.

La chambre était toute blanche. Avec son grand lit profond, ses tapis légers et ses miroirs anciens, c'était le parfait « temple » de leur amour. Le parfum des fleurs que le marquis avait fait envoyer, lys, orchidées et gardénias, ajoutait une magie supplémentaire à ce lieu rafraîchi par le vent sec venant du désert.

Au centre de l'édifice se trouvait une cour intérieure ombragée, avec une fontaine dont les jets d'eau retombaient sur des plantes exotiques. Les murs étaient recouverts de clématites et de bougainvillées.

Le jardin était planté d'orangers et de pins. Partout on y découvrait des recoins secrets où on pouvait s'isoler, dissimulés par des arbustes. C'était une véritable oasis, et il était merveilleux de penser que, de l'autre côté du mur, il n'y avait que du sable à perte de vue...

En contemplant le désert, cette grande mer de solitude éclairée par la lune, Shikara comprenait à quel point cette étendue de sable qui s'étirait jusqu'à l'horizon, avait pu engendrer d'angoisse et même de

désespoir dans l'âme de certains peuples.

Puis elle se dit que les anciens Egyptiens, qui avaient été hantés par l'idée de la mort, avaient cependant laissé, avec le Sphinx, un extraordinaire symbole d'espoir. Il était une promesse de vie que peu de gens pouvaient déchiffrer.

De la fenêtre, Shikara distinguait la forme étrange de son corps et sa tête un peu abîmée. On en parlait toujours comme d'une énigme, mais elle avait le sentiment de comprendre l'intention des Egyptiens lorsqu'ils l'avaient conçu. Pour eux, les dieux avaient une forme animale, et ils donnèrent au Sphinx une apparence mi-humaine, mi-animale pour signifier que chaque être créé était à la fois humain et divin.

Et Shikara se demandait si l'amour n'était pas le seul moyen pour l'homme de s'élever vers la divinité. C'était en effet l'amour qui pouvait le sortir de l'anonymat et le conduire vers un paradis où il déchiffrerait sa propre grandeur et le sens de la vie.

Elle aussi avait sa place dans l'ordre de l'univers, elle en voyait la preuve dans le parfait enchaînement des circonstances qui l'avaient amenée à devenir la femme de Philip.

Au moment même où elle l'évoquait, elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle et il entra dans la chambre. Il traversa la pièce pour la rejoindre près de la fenêtre. Lorsqu'il fut à ses côtés, il put voir, éclairés par la lune, le regard et le visage de Shikara irradiés de bonheur.

- A quoi pensez-vous, mon amour? demanda-t-il.

Instinctivement, elle s'approcha de lui. A travers le léger déshabillé qu'elle portait, elle put sentir la douce chaleur de son corps.

- Je pensais à... vous et à notre... amour.

- Comment pourrions-nous penser à autre chose aujourd'hui!

- Je ne me sentirai plus jamais seule, plus jamais insignifiante, ajouta Shikara. Je sais à présent ce que je cherchais sans en avoir conscience. Je n'étais instable et malheureuse, je ne haïssais les autres que parce qu'ils étaient incapables de m'apporter ce que j'attendais au plus profond de moi-même.

- Et ce que vous attendiez, c'était...? demanda Philip, tout en devinant

la réponse.

- C'était l'amour, répondit-elle, l'amour que j'ai pour... vous et celui que je suppose que...

vous avez pour... moi.

Il se mit à rire tendrement puis, tout en cherchant les lèvres de Shikara, il murmura :

- Si vous doutez de mon amour, il ne me reste plus qu'à vous le prouver, et cela je n'en ai que trop envie.

Il l'embrassa avec passion, et elle se sentit traversée par le même frisson que la première fois. Elle retrouva la même extase et pourtant, maintenant qu'elle était sûre de l'amour du jeune homme, son plaisir était beaucoup plus grand, beaucoup plus intense...

Quand il relâcha son étreinte, elle dit d'une voix un peu hésitante :

- Peut-être tout cela est-il déjà... arrivé une fois... peut-être nous sommes nous déjà...

rencontrés et aimés... et c'est pourquoi nous nous sentions... incomplets tant que nous ne nous étions pas... retrouvés.

- C'est aussi ce que je pense et ce que je crois, répondit Philip. Et c'est aussi pourquoi, mon amour, nous ne pourrions jamais nous perdre. Il n'y aura jamais de mort pour nous, mais un éternel recommencement.

Shikara se détourna pour contempler le désert éclairé par la lune.

- Vous avez tant à... m'apprendre... il y a tellement de choses que j'ignore... mais je vous aime et tout paraît beaucoup plus simple parce que le monde pour nous est rempli...

d'amour!

En la contemplant ainsi, avec ses longs cheveux dénoués, retombant sur ses épaules, Philip trouva qu'elle ressemblait à une prêtresse sortie d'un temple pour venir à lui.

Mais bientôt, la chaleur du corps de Shikara et la douceur de ses lèvres chassèrent de son esprit toute pensée. Il n'existait plus que l'amour qui les unissait, et le grand feu qui brûlait dans leurs deux cœurs.

- Je vous aime! dit-il, vous êtes mienne, ma chérie. Vous êtes mienne pour toute l'éternité et je ne vous laisserai jamais me quitter!

Il l'embrassa à nouveau et elle sentit combien ses lèvres étaient fougueuses et possessives. Il était comme enivré de désir, mais elle n'avait pas peur; elle savait que quelque chose en elle était prêt à répondre à sa passion.

Les lèvres de Philip errèrent sur son cou, puis il écarta son déshabillé pour lui embrasser les épaules. La respiration de Shikara devint plus rapide et elle ferma les yeux. Elle avait perdu toute notion de la réalité, elle savait seulement que son être était tendu vers lui et ne désirait qu'être encore plus proche de lui.

- Je... vous... aime..., je... vous... aime.

Sa voix devenait confuse, son souffle court. Elle passa ses bras autour du cou du jeune homme et l'attira encore davantage. Elle se sentait fondre en lui comme elle le sentait se fondre en elle.

C'était l'amour dans toute sa plénitude. Un amour immense comme le désert, irrésistible et violent, un amour passionné, plus fort que toutes les peurs et que toutes les angoisses.

- Je vous aime! Je vous adore! Je vous désire tellement! murmura Philip.

Shikara restait silencieuse mais il lui semblait que son cœur répondait à son mari.

Alors, tout en emprisonnant ses lèvres, le marquis l'attira dans l'obscurité parfumée de leur

« temple ».